BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE


D. NISARD

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE


# SOUVENIRS DE VOYAGES

I

FRANCE







PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1881



# SOUVENIRS

# DE VOYAGES

---

## FRANCE

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

---

OUVRAGES

# DE D. NISARD

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Format grand in-18

| | |
|---|---|
| MÉLANGES D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE. . . . . . . | 1 vol. |
| NOUVELLES ÉTUDES D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE . . . | 1 — |
| PORTRAITS ET ÉTUDES D'HISTOIRE LITTÉRAIRE. . . . . . | 1 — |
| LES QUATRE GRANDS HISTORIENS LATINS . . . . . . . | 1 — |
| RENAISSANCE ET RÉFORME . . . . . . . . . . . . . | 2 — |
| SOUVENIRS DE VOYAGES. . . . . . . . . . . . . . | 2 — |

---

LES CLASSES MOYENNES EN ANGLETERRE, ET LA BOURGEOISIE EN FRANCE, *brochure.*

DISCOURS PRONONCÉ A L'ACADÉMIE FRANÇAISE. en réponse au discours de réception de F. PONSARD, *brochure.*

---

PARIS. — IMPRIMERIE ÉMILE MARTINET, RUE MIGNON, 2.

# SOUVENIRS

DE

# VOYAGES

PAR

D. NISARD

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

I

— FRANCE —

NOUVELLE ÉDITION

REVUE ET AUGMENTÉE







PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1881

# PRÉFACE

J'ai beaucoup hésité à donner cette nouvelle édition de mes *Souvenirs de voyages*. Publiés une première fois dans des *Revues* très lues, puis réimprimés en un volume, ils ont eu une première fortune dont je n'ai pas sujet de me plaindre. Est-il sage d'en tenter une autre? Puis-je espérer qu'ils trouveront la même faveur auprès des lecteurs d'aujourd'hui? Le moment est-il bien choisi pour réimprimer des souvenirs de voyage? En un temps où les nouveautés se succèdent sans interruption, chassant les choses anciennes et se chassant elles-mêmes à leur tour, quelle chance y a-t-il d'attirer l'attention du public sur des pages de fantaisie, dont la plus récente date de 1849? A ces trop bonnes raisons s'en ajoutaient d'autres : une juste et habituelle défiance de moi-même, mon goût, de

plus en plus sévère, dont je n'excepte pas même mes écrits de jeunesse. Mon éditeur, plus indulgent que moi, a dit le mot décisif, et je me suis résolu à publier de nouveau ces *Souvenirs*. J'en donne les motifs dans cette préface, qui sera comme le dernier chapitre et le post-scriptum du livre.

Il y avait une raison générale d'hésiter, que je mettais, sous la forme d'une critique, dans la bouche d'un contradicteur probable. La partie descriptive tient une très grande place dans ces *Souvenirs*. Or, parmi les choses que j'ai décrites, combien ont changé et combien ont disparu ! Où l'esprit de progrès et de changement n'a-t-il pas laissé sa marque? Le mouvement, depuis un demi-siècle, a été si rapide, qu'à dix ans d'une première visite dans une ville importante, on ne s'y reconnaît plus. Les hauteurs se sont aplanies, les rues sont devenues des places, les places des jardins, les ruelles des avenues. Autrefois il fallait chercher les vieux monuments dans un dédale de petites rues, derrière les maisons qui les cachaient; aujourd'hui on les voit seuls et de loin se détachant sur un sol nivelé. Ce qui s'est fait dans une ville, presque toutes les autres l'ont imité. Toute localité où des raisons soit de curiosité, soit de santé attiraient les voyageurs, est devenue ville ou village, en même temps que les voyageurs sont devenus tout le monde. Qu'im-

porte au touriste, qu'importe au lecteur qui cherche ce qui est, qu'on lui décrive ce qui n'est plus?

Il est vrai, si ce livre avait la prétention d'être un guide de voyageurs, on ferait bien de ne pas l'ouvrir. Bien loin de guider le voyageur, il l'égarerait. Je sais, soit par ouï-dire, soit pour les avoir revus à différentes époques, combien ont changé les lieux et les choses. Je sais qu'en comparant ce qui était avec ce qui est, la meilleure manière d'en exprimer la différence, ce serait de prendre à Bossuet, en lui en demandant pardon, son mot sublime « Quel état et quel état! » « Quel état ! » si vous regardez ce que l'esprit de progrès en a fait, et « quel état ! » si vous pensez au délabrement, à l'abandon, à l'inachèvement stationnaire où il les a trouvés ! J'en vais donner quelques exemples.

## I

Qui visiterait aujourd'hui les belles ruines d'Arles, y verrait bien des choses qu'on n'y voyait pas quand j'y vins pour la première fois, il y a près d'un demi-siècle. D'abord s'offrirait à lui, pour l'y accompagner et pour lui en faire les honneurs, quelque cicerone officiel, une manière de fonctionnaire et de demi-

savant qui, non content de l'y conduire, prétendrait les lui expliquer. Il saurait par lui qu'elles sont classées parmi les monuments historiques. Il les verrait ou restaurées comme l'*amphithéâtre*, ou en train de l'être, comme le *théâtre antique*. Il apprendrait de ce guide quelle est la longueur et la largeur de l'axe de l'*amphithéâtre*, quels étaient le plan et les proportions du théâtre antique, et combien de spectateurs gallo-romains pouvaient s'asseoir sur les gradins. Quittant les deux grandes ruines païennes pour la mélancolique promenade des Alys-camps (Champs-Élysées), il la verrait dominée et fermée par de vastes constructions dont les toitures annoncent des ateliers. Ce sont les ateliers de réparation et de construction de machines appartenant au chemin de fer de Paris-Lyon-Méditerranée. Les rangées de tombes vides, dont est bordée, de chaque côté, l'avenue qui conduit à l'église inachevée de Saint-Honorat, n'ont pas pu défendre contre les empiètements du progrès le sol consacré du grand cimetière chrétien.

Les restaurations des ruines historiques sont plus qu'un goût respectable chez une grande nation; elles font partie de ses devoirs. Mais elles ne s'exécutent pas sans grand dommage pour la beauté poétique des ruines et pour la leçon qui se mêle aux impressions qu'on en reçoit. Quand le cicerone

officiel de l'amphithéâtre d'Arles vous débite gravement que la ruine a été débarrassée et nettoyée des dernières maisons bâties par le moyen âge sur les voûtes qui supportaient les gradins, il sourit d'un air d'approbation intelligente, comme un homme civilisé parlant d'une époque barbare. Et pourtant quelle évaluation d'architecte, quelle notion d'archéologie peut donner une idée aussi grandiose, aussi saisissante de la force de résistance de ces débris, que la vue des quelques maisons restées debout, où des successions de générations ont dormi en sécurité, sur la foi de la prodigieuse solidité des ouvrages romains! Cette vue, il m'a été permis d'en jouir, et j'ai pu apprécier ce qu'avait perdu la grande ruine à n'en être plus, comme dit le cicerone officiel, déshonorée. Lorsque je m'y retrouvai, il y a quelques années, après le déblai définitif, il me sembla que le monument était rapetissé. Je l'avais vu portant sur ses voûtes deux époques de l'histoire; il n'en portait plus qu'une.

Si l'on prend soin des ruines, et si leur conservation est comprise parmi les dépenses publiques, c'est sans doute qu'on y attache quelque idée d'enseignement et d'effet moral. Or, je me demande si l'enseignement ne serait pas plus pénétrant et l'effet moral plus profond, de ruines

simplement protégées par quelques précautions de police contre les insultes des passants et contre les dégradations des écoliers, ces grands ennemis des ruines. Je les voudrais accessibles à tout voyageur qui désirerait y rêver librement, sans avoir sur ses talons, j'allais dire à ses trousses, un guide qui conduit ses pas et ses yeux où bon lui semble, avec la pensée d'abréger la visite et d'arriver au plus vite au pourboire.

Les ruines trop restaurées et trop conservées ont un autre inconvénient que voici : où vous cherchiez des émotions, vous risquez de trouver des sujets de critiques. Il n'est guère de travail de restauration, ni de soins de conservation, où il n'y ait à redire. Vous étiez venu contempler le passé et oublier le présent, et voilà qu'il vous vient à l'esprit des idées de rapiécetage, de badigeonnage maladroit ; voilà un architecte mis en cause. Vous n'y pouvez rien changer, et votre plaisir est gâté.

On n'en était pas encore à ces travaux de luxe, quand je visitai pour la première fois les ruines d'Arles et son noble amphithéâtre. On n'en était qu'aux simples travaux de soutènement pour arrêter les dégradations, et pour assurer la sécurité des visiteurs. Je n'ai donc pas eu à donner un seul coup-d'œil à l'œuvre des architectes, et j'ai pu

être tout entier à la contemplation de ces magnifiques restes. Tout entier, je me trompe; j'en partageais le plaisir avec un homme qui, dès ce temps-là, était le conseil et la lumière de sa ville, qui l'a été jusqu'en ces dernières années, et qui, dans sa retraite volontaire, rendue nécessaire par l'âge et par la maladie, y est resté l'objet vénéré d'un souvenir reconnaissant.

Honoré Clair, c'est son nom, avait toutes les charges gratuites, non pour les avoir recherchées (il y a une très âpre ambition du gratuit), mais parce qu'on les lui avait conférées comme au plus dévoué et au plus capable. C'est ainsi qu'il s'était laissé instituer conservateur des ruines de sa ville natale. Il en faisait les honneurs à tout voyageur qui venait frapper à sa porte hospitalière. Archéologue d'instinct, avant de l'être par le savoir, il vous donnait, sous forme de conjectures discrètes, les notions les plus précises, et sans vous dicter vos impressions, il vous amenait par quelques paroles modestes mais décisives, à n'en recevoir que de justes. C'est ainsi que j'ai vu moitié avec lui, moitié par lui, que j'ai senti pour mon compte et par son reflet ces belles et grandes choses. Il les aimait chèrement, en antiquaire pour leur beauté historique, en Arlésien pour le lustre qu'elles jetaient sur sa ville; mais il en parlait avec ré-

serve, ne voulant en tirer ni honneur ni relief pour sa personne. O temps heureux que celui où, visitant tour à tour l'*Amphithéâtre* et les *Champs-Elysées*, à la tombée du jour, à l'heure où le crépuscule naissant rendait la ruine païenne plus grandiose et la ruine chrétienne plus mystérieuse, nous devisions de tout ce qu'éveillait dans nos âmes de sentiments et de pensées sur Dieu, sur l'homme, sur la fragilité des civilisations, moins durables que leurs monuments, la vue de ces deux grands sépulcres du passé. Chers entretiens, dont il devait me rester, parmi des impressions ineffaçables de poésie et d'art, une chose d'un prix inestimable, une amitié !

Celui qui m'avait recommandé à Clair comme un touriste parisien à un cicerone volontaire, m'envoyait, sans s'en douter, au-devant d'un de mes plus chers amis. Il l'est depuis près d'un demi-siècle. La liaison se fit très vite et presque à première vue ; seul trait commun à l'amour qui passe et à l'amitié qui demeure. Il nous avait suffi de quelques heures pour voir au fond de nos cœurs ce que nous allions être désormais l'un pour l'autre. J'ai pu, dans cette longue amitié, en apprendre beaucoup sur l'esprit de mon ami, sur l'étendue et la solidité de son mérite. C'est un fond qui ne se découvre pas tout d'un coup, mais successivement

et à la longue. Sur son cœur, sur sa bonté, sur ces dons que l'homme reçoit de Dieu en perfection, j'ai su tout de suite ce qu'il en avait, et j'ai joui par lui de ce trésor de l'amitié véritable où l'on puise sans cesse en le laissant entier.

## II

J'ai parlé des changements qui se sont opérés à Arles depuis l'époque où j'y vins pour la première fois. Qu'est-ce en comparaison de ceux qui ont métamorphosé la capitale de la Provence, Marseille ! L'ancienne Marseille, telle que je la visitai après Arles, on aurait de la peine à la découvrir dans la nouvelle. J'y étais arrivé par le mode de locomotion le plus perfectionné d'alors, la diligence. Aujourd'hui on y arrive par un chemin de fer de 350 kilomètres ; on y entre par une gare qui est un monument. Il y a la *vieille ville* et la *ville nouvelle*. La première, étagée sur la colline qui s'élève à gauche du vieux port, le port unique alors, était, il y a un demi-siècle, toute la ville. Elle n'en est plus que la moitié. La nouvelle couvre, à droite du vieux port, un espace immense.

Elle a sa colline à elle, son port ou plutôt ses ports; elle a ses bassins, creusés sur une superficie de cent hectares, auxquels on projette d'en ajouter d'autres, jusqu'à ce que Marseille puisse recevoir à l'aise tout le mouvement commercial qu'elle attire.

Au lieu de juxtaposer deux villes, chacune gardant son régime topographique et son caractère propre, la vieille ville avec ses vieilles rues pavées en cailloux, étroites et escarpées, la nouvelle étalant toutes les améliorations de la voirie moderne, on a mis la vieille à la mode de la nouvelle, et des deux on n'a fait qu'une seule ville, la gloire de la France du Midi. Des terrains élevés ont été abaissés, des terrains bas se sont élevés; on a coupé des montagnes, jeté à la mer des collines pour ouvrir de vastes espaces aux établissements et aux maisons qui débordaient. Des buttes séparaient autrefois les quartiers, elles ont été rasées et les quartiers réunis et mis à niveau. Dans ce prodigieux remaniement, bon nombre de vieilles rues ont péri. Ceux qui allaient chercher le pittoresque dans leurs recoins, à travers la malpropreté et l'insalubrité, voient des boulevards à la place. Les maisons nouvelles se sont emparées des espaces nivelés. Quand j'ai vu Marseille pour la première fois, le total des maisons était d'un peu moins de vingt mille;

on en compte aujourd'hui près de trente-sept mille.

Tout s'est développé à Marseille dans cette proportion. La population qui, en 1831, était d'environ 140 000 âmes, en a 318 000 et au-delà. On y trouve, non plus seulement une douzaine de millionnaires, comme en 1831, mais plus de trois cents. Au lieu des soixante cafés fumeux de 1831, trois cent soixante et onze cafés, éclairés au gaz sont ouverts aux politiciens du lieu et aux commis-voyageurs du dehors. Que le nombre des coiffeurs y soit de quatre cents, je n'en suis point surpris, puisque, au dire d'une statistique apologétique, soixante quinze mille femmes y portent des faux cheveux. Tous ces accroissements et d'autres, plus ou moins respectables, ont été l'effet de la transformation de Marseille.

La plus belle rue de l'ancienne Marseille était la Cannebière. C'est encore la plus belle de la ville doublée. Elle a été prolongée, et en partie rebâtie, pour être à la hauteur de sa fortune. Je doute pourtant qu'en ce nouvel état, elle soit aussi chère aux Marseillais d'aujourd'hui que l'était à leurs pères l'ancienne, la vraie Cannebière, qui a inspiré tant de bons mots et égayé tant de vaudevilles. C'est de celle-là qu'un officier de l'armée d'Afrique, de belle humeur, qui s'y promenait et qui le savait bien, demandant à un commissionnaire, de l'air d'un

étranger qui cherche son chemin : « Où donc est la Cannebière ? » — « Eh, » dit celui-ci, cachant mal son impatience, « vous y êtes ! » La Cannebière prolongée a-t-elle de ces commissionnaires-là ?

A quoi la Marseille d'aujourd'hui doit-elle ce prodigieux changement? Elle le doit au progrès général de toutes choses, dont la marche, plus ou moins accélérée depuis un demi-siècle, ne s'est pas arrêtée un seul jour. Elle le doit à l'impulsion qu'ont reçue du second empire tous les travaux de voirie et d'édilité ; elle le doit à l'exemple que lui donnait Paris transformé, à l'imitation, à l'émulation, en ces choses-là si fécondes. Mais ce qui a fait la plus grosse part, c'est l'eau.

L'eau à Marseille ! Jamais baguette de fée, dans les contes qui ont amusé notre enfance, n'a opéré de plus étonnante métamorphose, que l'eau, dans l'ancienne Marseille, par la main d'un ingénieur. Tout ce qu'y engendrait ou y entretenait le manque d'eau, poussière en tout temps suffocante, aveuglante quand le mistral la fouettait au visage ; pour toute propreté chez les gens aisés, la saleté à peine évitée, chez le peuple la malpropreté stagnante ; les servantes, je dis de très jolies servantes, faisant l'office de vidangeurs domestiques ; Marseille, en butte à des comparaisons humiliantes avec certaines villes de l'Orient où les chiens sont les seuls

balayeurs, toutes ces misères ont pris fin. Les Marseillais peuvent en lire avec orgueil une peinture rétrospective. Ils en doivent la disparition à un sacrifice patriotique de plus de soixante millions. C'est à ce prix qu'un très habile ingénieur, imitant le procédé hydraulique d'Hercule nettoyant les écuries d'Augias, a pu amener sur les hauteurs qui dominaient la ville et précipiter sur Marseille altérée toute une dérivation de la Durance. Dix mille mètres cubes par seconde, reçus dans de vastes bassins d'épuration, d'où les flots du grand torrent, entrés bourbeux et jaunâtres, sortent purs et potables, voilà ce qui a renouvelé Marseille. Du haut en bas de l'échelle sociale, l'hygiène, rendue facile, a amélioré la santé publique et élevé la moyenne de la vie humaine. Si la maxime est vraie, que la propreté est une vertu, c'en était une, dans l'ancienne Marseille, tout près d'être héroïque, quand il en coûtait de la peine et de l'argent pour y être propre. Aujourd'hui la propreté est si aisée qu'elle n'est plus même un devoir, et elle a tout l'attrait d'une nouveauté.

L'année même où je visitai Marseille, l'eau manquant et la soif sévissant, on voyait, sur la grande route de Marseille à Aubagne, des files de gens munis de cruches qu'ils allaient remplir dans l'Huveaune, à dix-sept kilomètres de Marseille. Mais

l'Huveaune n'est qu'un torrent sujet à se dessécher, et les gens d'Aubagne pouvaient être exposés à leur tour à faire la même route pour s'approvisionner d'eau à Marseille. Marseille y a pourvu. Un mètre cube concédé à la petite ville la paie avec usure des prêts d'eau qu'elle faisait à la grande.

Non seulement l'eau a fait le plus gros du renouvellement de Marseille ; elle a rendu possible tout ce qu'elle n'a pas fait. Elle a donné aux Marseillais l'ambition de sortir de leurs anciennes limites, et de s'étendre aussi loin qu'ils étaient sûrs d'être suivis par elle. Elle a répandu la verdure et les fleurs sur les rochers, et comme elle avait fait pousser les arbres, elle a fait pousser les maisons. Une des branches du canal, qui longe le chemin de la Corniche, y a transformé les bastides en villas. La plus ancienne, celle des *Blancs Roucas* (rochers blancs) s'est changée en un beau château moderne dont le propriétaire est l'éminent ingénieur du chemin de Lyon, mon ancien collègue et ami Paulin Talabot. Je m'y suis promené avec lui parmi les massifs d'arbustes et les parterres de fleurs exotiques qu'arrose, de son eau limoneuse et fertilisante, une saignée du canal, avant de tomber en cascade dans la mer. Une autre branche coule le long de la belle avenue du Prado, versant au pied de chaque arbre, au moyen d'une rigole circulaire,

l'eau qui entretient le vaste feuillage sous lequel la moitié de Marseille pourrait s'abriter contre le soleil.

C'est le 15 novembre 1837 que fut posée la première pierre du magnifique aqueduc de Roquefavour par lequel une partie des eaux de la Durance, après un parcours de 92 kilomètres, devait déboucher sur le haut de la colline qui domine Marseille. A huit ans de là, les autorités recevaient les eaux à leur arrivée; l'évêque les bénissait; la ville les fêtait. Les Hébreux, voyant la fontaine miraculeuse jaillir du rocher, sous la verge de Moïse, ne furent pas plus joyeux que les Marseillais à la vue de cette masse d'eau qui allait d'un seul coup, dans cette ville sans fontaines, en alimenter quatre cents, dans cette ville sans bouches d'arrosage en faire ouvrir dix-huit cents. Le sentiment journalier d'un si grand bienfait devait faire naître l'idée de perpétuer par un monument le souvenir du jour où ils l'avaient reçu. De là la création du Palais de Longchamp, commencé en 1862 et inauguré en 1869, commémoration digne du bienfait.

Au centre d'un vaste édifice, où sont installés deux musées, un arc de triomphe, qui se relie aux deux aîles par une colonnade à jour, s'élève, regardant le couchant qui est la direction topographique de Marseille. C'est le Château-d'eau, qui forme

comme le portique du Palais. Sous un arc à plein cintre, d'une architecture noble et riche, un groupe de figures allégoriques représente la Durance, ayant à ses côtés la Vigne et le Blé. Elle a le bras droit appuyé sur une rame, dont le bout dépasse un peu sa tête; son bras gauche repose sur sa hanche. La déesse, je parle de la Durance, — car sous ce brûlant soleil où l'eau est un si grand bien et donne tout leur prix à tous les autres, quelle fontaine n'est pas une naïade, quelle rivière n'est pas une déesse? — la déesse donc s'avance sur un char que traînent des taureaux lancés au galop, symbole de l'impatience avec laquelle on l'attendait. De dessous leurs pieds de devant, levés en l'air, s'échappe la masse d'eau, pour tomber en cascade d'une hauteur de soixante pieds. Deux enfants, à droite et à gauche du groupe, figurent sans doute l'accroissement de population dont Marseille est redevable à l'abondance de l'eau. Une scène de Tritons égaye la frise du monument.

Tout cela est d'un style approprié, aimable et sévère. Parmi tous les monuments que l'eau a créés, car c'est les créer que les inspirer, il fallait bien qu'il y en eût un d'une architecture triomphale, par où la Durance entrât en victorieuse de tous les ennemis dont elle a débarrassé Marseille.

Au sujet d'un de ces ennemis, celui qui m'avait le

plus choqué, qu'on me permette un détail un peu cru, que couvriront de leur honnêteté l'hygiène et la statistique. C'est peu de dire qu'il sévissait à Marseille; il y régnait. Un poète Marseillais de race, s'il en fut, Barthélemy, dans des vers où il cherche à tout faire voir et sentir en gazant tout, nous met *in medias res :*

> Ah ! je le reconnais à de trop sûrs indices,
> Le char officiel, percepteur d'immondices.
> O terreur! à paraître il ne sera pas long;
> J'entends déjà craquer la clochette de plomb,
> Et ce bruit singulier, dont l'oreille est transie,
> Semble sonner le glas de ceux qu'il asphyxie.
> A cet appel connu, les pâles habitants
> En hiver, en été, par beau, par mauvais temps,
> Du cloaque qui roule, adorateurs fidèles,
> Se rangent dans la rue en lignes parallèles,
> Le contemplent passer, d'un air pieux et doux,
> Pareils, dans leur ferveur, à ces pauvres Indoux,
> Qui devant leur pagode, aux horribles stigmates,
> Dans des vases sacrés brûlent des aromates.
> Ils ont l'air de fêter par un joyeux accueil
> Le char qui, pas à pas, s'arrête à chaque seuil,
> Et du même respect que pour de saints mystères,
> Portent à bras tendus les vases tributaires[1].

Ce char officiel, invention de la municipalité sortie de la Révolution de Juillet, j'avais eu la malechance de me trouver un jour sur son passage et

1. *Marseille, Petite revue d'une grande ville.*

tout en me défendant de ses effluves, j'avais remarqué, sur plus d'un seuil,

Portant à bras tendus le vase tributaire

de jeunes et jolies servantes aux bras blancs, qui méritaient quelques rimes vengeresses de Barthélemy. Depuis que les Marseillais ont l'eau à profusion, j'ai demandé — qu'on me pardonne la bassesse de ma curiosité — s'ils avaient pourvu, comme il sied à une grande ville, à cette première condition de la salubrité publique? Ils y travaillent encore, m'écrit-on de Marseille; c'est le cas de dire avec le dicton : mieux vaut y croire que d'y aller voir.

Que j'aie parlé autrefois avec quelque irrévérence de Marseille, et que, pareil à un voyageur passant dans la Cannebière, qui ne se douterait pas où il passe, je n'aie pas pressenti dans l'ancienne ville les glorieuses destinées de la nouvelle, le tort n'est pas petit, je l'avoue. Que j'aie poussé l'irrévérence jusqu'à ne trouver de beau à Marseille qu'un coq, bonne ou mauvaise, ce n'est qu'une plaisanterie sans conséquence, où les Marseillais, à leur tour, ont eu tort de voir un jugement. On m'a fort reproché ce coq. J'aurais d'autant plus mauvaise grâce à le défendre, qu'ayant depuis lors vu Marseille dans toutes les splendeurs de sa transformation, le scrupule m'est venu que mon coq avait chanté hors de propos. Cependant ce coq a du bon.

Je lui ai connu jadis des partisans, et je lui en connais encore. Pour les Marseillais d'aujourd'hui, si quelqu'un d'eux venait à lire l'histoire de l'innocente volatile, qui sait s'il ne s'y intéresserait pas comme à un témoin de ce qu'était la Marseille de leurs pères, avant d'être ce qu'ils en ont fait ?

III

Cet intérêt de comparaison entre le passé et le présent n'est pas un des moindres attraits des récits ou des descriptions de voyages, pour peu qu'ils remontent à quelques années. C'est assez de ce laps de temps, dans un siècle où les transformations sont si rapides, et où le passé fuit si vite. Parmi des localités et des choses de plusieurs sortes, j'ai visité de préférence celles où le progrès était le plus nécessaire, et le moins mêlé d'illusions; établissements d'eaux thermales, hôpitaux, hospices de fous, prisons. Est-il indifférent d'apprécier par le rapprochement du passé et du présent, ce qu'a produit l'esprit d'invention ou de perfectionnement, ici, pour la santé des gens qui croient la trouver aux eaux, là pour les malades à qui manque un chez-soi pour s'y soigner, ou la raison pour se conduire dans la vie; ailleurs dans le but

de concilier le châtiment avec l'humanité, de façon à ce que la Société punisse sans se venger?

Dans l'exemple suivant, que j'emprunte à un autre ordre de faits et de progrès, l'industrie métallurgique, est-il indifférent de comparer l'état actuel d'un des plus grands établissements du monde, les usines de Seraing, avec la description que j'en faisais il y a un peu moins de cinquante ans?

Cette année, parmi plusieurs sortes d'expositions ouvertes à Bruxelles, à l'occasion des fêtes commémoratives de l'indépendance belge, l'exposition de l'industrie attirait surtout la curiosité publique par la section des machines. C'est là que, de passage en Belgique, j'étais allé tout d'abord, poussé par un goût pour ces sortes de choses qu'on n'attend guère d'un pur lettré. Ce goût est chez moi ancien et persistant, comme en témoigne plus d'une page de ce petit livre. Est-ce la pensée du soulagement que les machines apportent au travail de l'homme, et de ce qu'elles font arriver dans plus de mains les choses nécessaires à la vie? Est-ce parce qu'habitué, dans mon travail de lettré, à chercher la précision, j'éprouve une satisfaction particulière à en voir l'image matérielle, et comme l'idéal en son genre, dans une machine qui accomplit parfaitement sa fonction? Pour ces deux raisons, sans doute, traversant toutes les salles qui précèdent celle des

machines, j'avais été tout droit à la machine qui a les honneurs de cette partie de l'exposition. On la compte parmi les plus beaux titres de l'industrie belge. C'est la grande machine d'épuisement destinée à défendre contre les inondations intérieures les riches mines de cuivre du Mansfeld[1].

J'étais accompagné par un cicérone d'espèce rare, mon compatriote et mon ami, M. Louis Cailletet, correspondant de l'Académie des sciences, célèbre par ses belles découvertes sur la compressibilité des gaz. J'avais à la fois, pour guider mon ignorance, sa science si ingénieuse et si précise, et pour suppléer à ma mauvaise vue, ses yeux, dont les physiciens connaissent la pénétration et la sûreté. Grâce à ce double secours, la grande machine est désormais au fond de ma mémoire comme un de ces chefs-d'œuvre d'art qu'on n'oublie jamais.

J'en ai dit la destination. Les mines du Mansfeld étant perforées dans toutes les directions par des puits de mines anciens et nouveaux, on a dû, par de puissantes machines d'épuisement, les protéger contre l'invasion des lacs souterrains qui les avoisinent. Telle est la destination de celle dont je parle.

1. Près d'Eisleben, en Saxe.

Un système de pompes, qui consiste en une série de pistons superposés, où pistons, corps de pompe, colonnes fixées à une maîtresse tige, ne forment qu'une seule et même ligne droite verticale, amène les eaux du fond à la surface. Elles y sont recueillies dans un canal qui les déverse dans la Saale, et de la Saale dans l'Elbe. Simultanément aspirantes et foulantes, le débit de ces pompes produira un jet continu. Un calcul facile permet de se faire une idée de ce que sera ce débit. Les deux volants faisant onze tours par minute, et chaque minute apportant au jour douze mètres cubes d'eau, le canal recevra 700 mètres cubes par heure, soit par dix heures 7 200 mètres cubes. Si c'est dans la Saale que doit se décharger cette masse énorme, il faudra pourvoir à ce que son aménagement n'en soit pas troublé, et que cette rivière puisse impunément recevoir une autre rivière dans son lit.

Les deux volants, de 9 mètres de diamètre, pèsent 65 000 kilogrammes. La machine, dans sa marche normale, développe un travail utile de 650 chevaux ; elle est assez puissante pour le porter à mille. L'arbre des volants, en acier, du poids de 11 822 kilogrammes, est sorti d'un lingot qui en pesait 20 000. Le balancier, également en acier, pèse, avec ses axes, 42 000 kilogrammes. Sa lon-

gueur totale est de 4 mètres. Il porte, à 9 mètres de son centre d'oscillation, un contre-poids de 50 000 kilogrammes. La hauteur totale de la machine est d'environ 16 mètres et son poids de 41 000 kilogrammes. Ces chiffres en disent plus qu'une description. S'il est vrai qu'il y a des chiffres éloquents, ce sont ceux-là.

Au moment où nous arrivions près de la machine, elle était au repos. En attendant qu'on la remît en mouvement, nous nous étions arrêtés devant une petite machine pour la navigation fluviale, un autre chef-d'œuvre de mécanique, je dirai presqu'un joyau, tant les organes en sont fins et délicats. Comme nous la regardions, le dos tourné à la grande, un léger bruit nous avertit que celle-ci venait d'être mise en branle. Il avait suffi du jet de vapeur envoyé dans le cylindre par un des générateurs placés hors de la halle. Nous admirions l'art merveilleux qui, dans une si grande machine, dont tous les organes et toutes les articulations sont en métal, acier ou fer forgé, a réussi à supprimer le frottement et jusqu'au son métallique. Le mouvement en est si moelleux, qu'à deux pas de la machine, nous pouvions nous communiquer nos impressions sans élever la voix. Et songeant à ce que suppose de génie l'invention première d'une telle machine, à ce qu'il a fallu de science et d'in-

dustrie, d'essais tentés, rectifiés ou recommencés, pour qu'une construction mécanique de cette complication, de ce poids, de ce volume, se mût avec la régularité et la légèreté d'un chronomètre qui tient dans la main, nous nous demandions ce que les arts mécaniques ont à envier aux arts libéraux.

## IV

Un autre attrait s'ajoutait pour moi à l'attrait de la curiosité. Cette machine provient de cet établissement de Seraing que je visitais, en 1834, en compagnie de l'homme de génie qui l'a fondé, et qui le remplissait alors de son activité et de ses inventions, John Cockerill. L'établissement existait depuis un peu moins de vingt ans. Dans ce laps de temps, il avait construit les premières machines à vapeur exécutées sur le continent, le premier four à coke, le premier haut-fourneau au coke, la première fabrique de fer par les procédés anglais. Au moment même où John Cockerill ne dédaignait pas d'en faire les honneurs à un simple homme de lettres, on travaillait à la fabrication des premiers rails et de la première locomotive pour le premier chemin de fer

belge, celui de Bruxelles à Anvers. J'ai vu ajuster, et j'entends encore clouer les épaisses plaques de fer destinées aux chaudières de la locomotive. Les vastes salles de l'ancien palais d'été des évêques princes de Liège, servaient d'habitation à tout un corps d'ingénieurs anglais. Des ouvriers de la même nation remplissaient ses annexes. Les jardins, le parc, et toutes les dépendances du palais étaient couverts de constructions métallurgiques de tout genre. Le successeur des châtelains de Seraing, John Cockerill, qui s'en était rendu acquéreur en 1817, résidait à Liège, le siège de ses opérations.

Ces opérations, relativement restreintes, par comparaison avec l'état actuel, étaient immenses, comparées aux travaux du point de départ, et déjà elles assuraient aux usines de Seraing le premier rang sur le continent. C'est à partir de 1840, après quelques années d'une langueur causée par l'état général des affaires, que commence la période de développement. Quarante-huit mille cinq cents machines et installations mécaniques, parmi lesquelles figure tout le matériel mécanique pour le percement du mont Cenis, 440 navires et bateaux divers pour la navigation maritime ou fluviale, telle est la plus grosse partie du travail exécuté à Seraing depuis cette époque. L'outillage d'aujourd'hui y est repré-

senté par 280 machines à vapeur, de la force de 11 600 chevaux. En 1834, date de mon excursion à Seraing, la superficie des usines était de 37 hectares; elle est, en 1880, de 108 hectares. Il y avait en 1834, 23 700 mètres carrés de surface couverte; il y en a aujourd'hui 113 300. Au lieu des 2000 ouvriers de 1834, on en compte, en 1880, près de 9 000; enfin la population de Seraing, du chiffre de 3600 habitants en 1834, s'est élevée en 1880 à 26 000.

C'est de 1842 que date la grande prospérité de ces usines. Le fondateur n'en a pas été témoin. Il n'avait connu que les mauvais jours. Atteint une première fois dans son crédit par la révolution belge de 1830, qui, en chassant le roi Guillaume Ier, lui enlevait un protecteur puissant, un ami, et presqu'un coopérateur, il avait vu Seraing se dépeupler, et le peu qui lui restait d'ouvriers demander, chaque matin, si les portes allaient enfin se rouvrir.

Elles ne se rouvraient qu'en 1833, par suite d'une convention entre l'État belge, qui ne tenait guère à sa part de propriété dans un établissement si chancelant, et John Cockerill qui, espérant contre l'espérance, l'avait résolûment achetée et en était devenu l'unique propriétaire.

En 1837, les affaires se relevant partout, John Cockerill s'appareillait pour un développement, qui

lui paraissait imminent, de toutes les industries métallurgiques. Prévoyant l'essor des chemins de fer, il se tenait prêt à y pourvoir pour sa part; il mettait à feu un deuxième haut-fourneau; il agrandissait les bâtiments; il en élevait de nouveaux. Tout à coup, il est arrêté par la crise financière qui éclatait dans l'Europe industrielle, effet inévitable d'une trop grande production, provoquée à la fois par les besoins présents et par les espérances. Les affaires pendantes sont interrompues, les affaires en projet sont ajournées. Seraing s'était outillé pour la fourniture éventuelle du matériel du chemin de fer de Paris à Bruxelles Les négociations qui devaient la lui assurer échouent; l'argent se retire; les engagements de John Cockerill l'écrasent; une liquidation est menaçante. Il quitte Seraing et va offrir ses services à la Russie. Arrivé à Varsovie, il y meurt le 19 juin 1840, à l'âge de cinquante ans.

Je me souviens, par la peine que j'en éprouvai, des bruits qui couraient alors, des mots de suspension de paiements, de fuite à l'étranger, que murmuraient la calomnie, la jalousie et la légèreté coalisées contre l'illustre vaincu. Comment douter que ce merveilleux ouvrier de la civilisation moderne ne soit mort de l'angoisse d'avoir eu à craindre pour l'honneur de son nom? Cet honneur est

resté intact. La Société Cockerill qui se forma en 1842 pour reprendre, avec ses traditions, l'exploitation des usines fondées par lui, n'imagina pas qu'elle pût inscrire au frontispice de ses ateliers un nom plus propre à y appeler la confiance et le crédit.

Ce n'est pas d'ailleurs le seul hommage qu'ait reçu la mémoire de John Cockerill. Un des quais de Liège, sa patrie d'adoption, porte son nom. Seraing, qui est son œuvre, lui a élevé une statue. Bruxelles s'est chargée d'acquitter la dette de la Belgique pour le lustre qu'a jeté John Cockerill sur l'industrie nationale. Sur une de ses places les plus fréquentées, en face de la gare du chemin de fer du Luxembourg, s'élève, entourée d'un petit jardin qui l'isole, la statue en bronze de John Cockerill. Il a l'attitude d'un homme d'action qui médite. C'est celle que je lui ai connue ; elle sied à cet homme qui pensait tant et parlait si peu, que, pour être capable de le seconder, il fallait comprendre ce qu'il disait et deviner ce qu'il ne disait pas. Aux quatre coins du piédestal, quatre ouvriers, assis sur des blocs de fer, dans le costume de l'atelier, personnifient les quatre divisions principales du travail métallurgique. Ils ont les traits mâles, les membres robustes, l'air intelligent et fier qui conviennent aux soldats d'un tel chef. Le monument n'est

pas indigne de l'homme. Pourquoi n'y lit-on pas, gravée sur le piédestal, la belle devise de John Cockerill: *courage to the last*, courage jusqu'au bout?

Le caractère réservé de John Cockerill, sa physionomie pensive, sa parole laconique, me le faisaient regarder de plus près, écouter avec plus d'attention. Je cherchais, moi aussi, à le deviner. Quoique l'étudiant avec la prévention d'un admirateur, je ne laissai pas de m'apercevoir qu'à cet homme si bien doué il manquait une qualité essentielle. Je le soupçonnais plus inventeur qu'homme d'affaires, conjecture où je me plaisais d'ailleurs; car cette indifférence pour le *résultat utile*, c'est-à-dire pour l'argent, le grandissait à mes yeux. Il faut avouer pourtant qu'il la poussait trop loin. Dans une de nos excursions hors de Seraing, il m'avait mené voir un bâtiment isolé, où il venait d'installer une machine de son invention, destinée au broiement des briques. Après en avoir admiré la simplicité et la puissance, j'exprimai quelque surprise de ne voir dans le voisinage du bâtiment ni habitations, ni chemins, ni cours d'eau, et je lui demandai où étaient ses débouchés. « On en trouvera », dit-il en souriant, de l'air d'un homme qui ne s'en était pas fait un souci, et qui inventait par besoin d'inventer. La réponse me paraissait fière, et la discrétion ne

me permettait guère de ne pas m'en contenter. Quand, moins de quatre ans après, je sus que cet homme, si libéral de son génie, si indifférent sur l'argent, était tombé en déconfiture, comme un spéculateur vulgaire, qu'on parlait de lui en termes plus que durs, je me rappelai cette petite scène, où il m'avait parlé de sa nouvelle machine, en mathématicien parlant d'une découverte mathématique, sans songer au parti qu'on en tirerait ni si jamais on en tirerait parti.

Il ne nous arrive guère de disgrâces, soit des hommes, soit des choses, où il n'y ait un peu de notre faute. La faute de John Cockerill, ce fut de n'avoir jamais fait entrer dans ses calculs les vicissitudes pourtant si communes de la politique et des affaires. C'est au contraire le premier souci du négociant, qui, exclusivement occupé de la perte et du gain, pénètre quelquefois l'avenir par le désir d'en profiter ou de s'en garder. Si ce fut, en effet, le défaut de John Cockerill, outre qu'il l'a cruellement expié, je ne sais laquelle de ses qualités lui a fait plus d'honneur. Bon négociant, il eût laissé une fortune enviée et peut-être calomniée ; il n'eût pas ajouté un nom à la courte liste de ces inventeurs et promoteurs du progrès, qui, dévorés de l'ardeur de créer, jettent dans la fournaise biens, crédits, réputation, pour doter le genre

humain de quelque découverte qui améliore sa condition ou qui l'élève.

Si ces choses ont quelque intérêt, n'ai-je pas trop présumé de moi en pensant que l'occasion était bonne pour les dire, et qu'elles avaient leur place marquée dans cette préface, où elles complètent ce que j'écrivais en 1834 sur les usines de Seraing?

## V

C'est assez, c'est trop peut-être d'apologie pour la partie descriptive de ces *Souvenirs*. Il me reste à parler de la partie, de beaucoup plus étendue, où, soit à propos de choses qui ont changé, soit à propos de celles qui sont restées et resteront toujours les mêmes, j'ai exprimé mes sentiments personnels, et j'ai mis de ma vie morale. Je dirai sans fausse modestie pourquoi j'en ai désiré la réimpression. Dans le public ami des lettres, j'ai le bonheur de compter des lecteurs bienveillants. Mais il en est plus d'un qui ne connaît guère de moi que des travaux où domine la critique. Je me suis persuadé qu'ils ne liraient pas sans curiosité un livre où je parle de tout autre chose. C'est à ceux-là surtout, qu'encouragé par leur prévention indul-

gente, j'adresse avec quelque confiance ces *Souvenirs.*

Aussi bien, à force de me voir qualifié, même par les juges les plus favorables, de critique sévère, austère même, peut-être se sont-ils fait une fâcheuse idée de mon humeur. Il est rare que l'on ne conclue pas du tour d'esprit au caractère. C'est le genre de tort que m'ont fait ces juges, en forçant un peu les couleurs. M. Guizot m'en fit un jour la remarque obligeante. C'était à propos d'un article du *Journal des débats*, où, sous la plume à demi louangeuse, à demi malicieuse du rédacteur, ma sévérité, mon austérité était presque de la férocité. « Je ne sais », me dit M. Guizot, « pourquoi l'on fait de vous un croquemitaine. » Le pis, c'est qu'on l'a persuadé à bien des gens, à qui j'ai fait des peurs de croquemitaine. Que de causeries, que de lettres intéressantes n'ai-je pas perdues, parce qu'on me croyait moins attentif aux choses qu'à la façon de les dire? Je sais tel écrivain éminent, dont je recherchais l'amitié, qui s'en est tenu aux relations de pure civilité, pour avoir cru qu'au moment où je pensais à jouir de son commerce, j'étais occupé à le juger ! Maudite inclination que celle du critique! Je n'en pouvais pas avoir de plus contraire à l'humeur sociable qui me prévient pour les personnes, et me porte au-devant d'elles. C'est peut-être une

des raisons de mon faible pour ces *Souvenirs*, où je ne parle ni des livres ni de ceux qui en font.

Pourtant, ce penchant est chez moi trop ancien, pour qu'il ne s'y montre pas par moments. Quand un incident de voyage met les lettres de la partie, je ne me dérobe pas à la tentation de juger. Mais cela m'arrive rarement, les jours de pluie par exemple. Ce qui tient la place principale dans ces pages, ce sont mes sentiments. Voici le côté par où je désire être vu. Peut-être, pour quelques-uns de mes lecteurs, serai-je une nouvelle connaissance. Nous n'avons rien en effet de plus personnel que nos sentiments ; nos jugements sont moins à nous. Il s'y mêle souvent des motifs étrangers, et quoique nous les ayons faits nôtres, ils ont plutôt le caractère d'un assentiment libre à l'opinion des autres, ou à des traditions reçues, que d'une production naturelle et individuelle. Tandis que l'expérience ou des lumières venues plus tard les modifient ou nous en détachent, nous restons fidèles à nos sentiments, jusqu'à la fin. Je dois à ma mauvaise mémoire d'en avoir fait l'épreuve sur moi-même. J'ai porté bien des jugements dans ma vie, j'en ai porté trop, contre l'admirable précepte de l'Évangile : « Gardez-vous de juger, pour n'être point jugés vous-mêmes. » Bon nombre que je croyais avoir gravés dans ma mémoire en les écrivant, ou bien en sont sortis

ou bien y sont remplacés par des doutes. Tous mes sentiments, si ancienne qu'en soit la première expression, me sont restés présents. Moi qui ne sais rien par cœur, de mes livres surtout, il est tel passage, écrit il y a un demi-siècle, dont j'ai retenu jusqu'au moindre mot.

Si l'écrivain garde si fidèlement la mémoire des pages lointaines où il a exprimé des sentiments personnels, c'est sans doute que ces sentiments n'ont pas changé. Nés en nous avant la notion des principes qui règlent la vie morale, et avec lesquels ils finissent par se confondre, on peut dire qu'ils sont la conscience elle-même avant l'épreuve. L'éducation ne les donne pas, et ne les supplée pas. Où le sol ne les produit pas spontanément, aucune culture ne les fait naître. Qui a les principes sans les sentiments n'accepte les principes qu'extérieurement. J'ai peur qu'il ne tienne pas devant la première charge de la passion, ni contre les premières tentations de l'intérêt. Celui qui a les sentiments, n'eût-il pas entendu parler des principes, celui-là est dès le premier jour tout l'honnête homme en puissance, jusqu'à ce qu'il le soit en acte.

Il est une autre sorte de sentiments qui, pour avoir la même origine, ne sont ni ne peuvent devenir des principes et des mobiles de conduite. Ils participent plus des impressions que des jugements.

Mais, s'ils ne sont d'aucun usage pour régler la vie, ils ne laissent pas d'y être mêlés comme de secrètes influences, dans la mesure où sont mêlés aux réalités présentes les souvenirs et les rêves du passé. La sensibilité et l'imagination y tiennent plus de place que la conscience. Ils ont néanmoins de commun avec les sentiments de la première sorte, qu'ils ne changent ni ne s'effacent. Virgile y avait-il pensé, quand il écrivait son mot sublime : *Sunt lacrymæ rerum*, voulant dire, non que les choses pleurent, mais qu'elles font pleurer, et le disant expressément des choses humaines elles-mêmes, dont l'homme est si naturellement touché, *et mentem mortalia tangunt?*

Mais ce que j'essaie de définir n'a-t-il pas de grandes ressemblances avec la poésie personnelle? Il est vrai; et soit dit sans irrévérence envers vous, ô poètes, qui faites si bien de ne pas admettre de poésie sans l'art des vers, ce fond de tendresse pour les choses humaines, c'est cette poésie sans mètres ni rimes, que nous avons tous plus ou moins en nous. La jeunesse ne la connaît pas; la poésie des jeunes gens n'est qu'un écho de celle qu'ils ont apprise dans les livres, ou que la mode leur a présentée comme un idéal. Elle est également ignorée de « l'âge viril », dont Boileau décrit si poétiquement les soins si prosaïques. C'est entre ces deux

termes que je vois s'épanouir la poésie des sentiments, alors que la pensée ne s'est pas encore donnée, ni disciplinée, que le cœur défend contre l'esprit son indépendance, que l'on veut rêver et se retirer en soi un certain temps, avant de s'engager dans l'action, et méditer librement, même le devoir, avant de l'accepter et de s'y ranger, comme à une loi. Cette poésie, je crois en avoir senti l'influence, et ce fut justement dans le passage de la jeunesse à l'âge mûr, au temps où je m'appartenais le plus à moi-même. Quand j'ai relu les pages de ce petit livre où elle m'a parlé, ce n'est pas sans douceur que je retrouvais ces parcelles inaltérées de ma vie morale.

## VI

Si j'avais eu à reconnaître, dans ces *Souvenirs* datés d'époques très diverses, la marque du tour d'esprit propre à chacune, et s'il eût fallu m'y voir moi-même, non tel que je suis, mais tel que m'avait façonné la mode, j'aurais laissé ce petit livre à sa for-

tune, dans la demi-obscurité où il est entré, après un peu de succès sans bruit. Mais en vérité, je n'ai pas à me défendre du péché d'imitation, et si, faute du talent qui suscite les imitateurs, je n'ai pas su faire de troupeau, on ne m'a vu figurer dans le troupeau de personne. Je dois cette humeur, bonne ou mauvaise, à deux choses qui ont réglé ma vie d'écrivain. L'amour de la vérité et un insurmontable éloignement pour la mode.

Par vérité, je n'entends pas celle que se piquent de chercher, et que se vantent d'avoir trouvée, pour l'enseignement du genre humain, les écrivains qui prennent pour devise la parole superbe de Jean-Jacques Rousseau : *Vitam impendere vero.* Mes prétentions ne sont pas si hautes. La vérité dont je parle, c'est tout bonnement la vérité avec moi-même ; et cette vérité, c'est d'être certain que ce que je pense, je le pense ingénuement et que je n'écris rien que je n'aie pensé.

Quant à la seconde chose, qui est la conséquence naturelle de la première, l'éloignement pour la mode, si j'ai quelque notoriété littéraire, c'est surtout par là. Tous mes livres sont une défense de mon goût contre les illusions et les tromperies de la mode. De peur de surprise, j'ai pris contre elle les précautions les plus jalouses. Voyant que, chez nous, tout livre se juge sur le nom de l'au-

teur, il n'est pas un livre, fût-ce de l'auteur le plus populaire, que j'aie lu à son apparition, de peur de le lire avec les yeux d'autrui, ni dont j'aie causé avec ceux qui l'avaient lu, de peur de prendre leur prévention. Avant de visiter les expositions, j'attendais qu'il n'y eût plus à coudoyer les curieux qui assiègent les tableaux favoris, et que l'ombre qu'ils projettent sur le travail de l'artiste fût dissipée. Je faisais de même, pour les premières représentations au théâtre. Quoique le plaisir en soit doublement recherché, pour l'attrait de la nouveauté, et pour être nommé parmi les privilégiés qui ont assisté à la fête, je m'en abstenais. J'allais à la nouvelle pièce quand les fidèles de la mode n'y venaient plus, et que la province arrivait. Il y a des esprits fermes qui, sans risquer d'être dupes, peuvent, en fait de choses nouvelles, disputer de curiosité avec les plus curieux, et qui, au plus épais d'une foule, savent rester à l'écart. Je n'ai ni cette solidité ni cet empire sur moi-même. J'ai toujours peur de quelque surprise. Pour n'être pas entraîné, je ne sais qu'un moyen, c'est de ne pas me mêler à la foule.

Le même soin de mon indépendance, par amour de la vérité, m'a tenu toute ma vie éloigné des salons. Je n'ignorais pas ce que j'y perdais. La confraternité des salons, que les médisants appellent

l'esprit de coterie, n'est pas peu utile à ceux qui les fréquentent. Si l'on est auteur, on a un public tout préparé, qui allume l'autre. Fait-on des pièces, on a des claqueurs volontaires. Les salons ont d'autres avantages encore. On y prend de l'aplomb, ce qui, aux yeux des simples, est la même chose qu'avoir du poids; on s'y habitue à penser vite et à parler de même, qualité de commerce, plus profitable que de penser juste et de peser ses paroles. Je savais tout cela, et je voyais par de fréquents exemples qu'on va plus vite à être poussé qu'à marcher de son pas. Mais je ne croyais pas payer trop cher, du renoncement à ces avantages, l'inappréciable douceur de vivre dans la vérité.

Vers 1835, je fus bien tenté de me départir de ma maxime. L'offre m'avait été faite par M. de Chateaubriand de m'introduire dans le plus célèbre des salons d'alors, celui de madame Récamier. Je devais l'honneur de cette marque de bienveillance au plus dévoué des amis de M. de Chateaubriand, Bertin l'aîné, qui m'avait présenté, quelques années auparavant, à l'auteur du *Génie du christianisme*. Je savais tout ce que valait la bonne fortune d'être admis à l'Abbaye au Bois. Tel écrivain y était entré sans même avoir fait ses dernières preuves, qui en était sorti académicien. On y préparait, on y nourrissait des candidats pour les postes élevés de la

politique, de l'administration et de la diplomatie. Et puis, quel moyen de résister à une avance de M. de Chateaubriand? J'étais d'ailleurs son humble obligé pour une mention flatteuse de mon travail sur Érasme, dans ses *Études historiques*, où il voulait bien me nommer parmi les jeunes écrivains appelés à faire honneur aux lettres françaises. Hésiter, c'était accepter. Je le sentis, et avant toute réflexion, je déclinai respectueusement son offre. « Rien, lui dis-je, ne pourrait plus m'honorer que d'être admis, sous vos auspices, dans un salon dont vous êtes la gloire. Mais, pour y réussir, l faut en avoir le tour d'esprit. Or je ne l'ai pas, et peut-être perdrais-je, à vouloir l'attraper, mon tour d'esprit à moi, que je n'ai pas le droit de ne pas estimer, puisque vous voulez bien en faire cas. » Le refus, j'en conviens, n'était pas modeste. M. de Chateaubriand eut la générosité de n'en point paraître surpris. Il se contenta d'en sourire finement, comme on fait à un novice qui refuse son bien, et la conversation en resta là.

Je n'en perdis pas ses bonnes grâces, car il agréa que je fisse la préface d'*Une lecture des mémoires de M. de Chateaubriand*, recueil de divers articles publiés à l'occasion de cet événement littéraire. Par malheur, prenant au mot ce qu'il avait coutume de dire par coquetterie de « ses cheveux blancs »,

j'avais eu l'imprudence de l'appeler « l'illustre vieillard ». Je ne fus plus dès lors qu'un fâcheux. Tous les éloges que je faisais de lui dans cette préface, quoique montés sur le ton lyrique, ne rachetèrent pas cette vérité malencontreuse. On m'informa qu'il en avait été piqué, et que désormais il n'aurait plus pour agréables les visites que je lui faisais de loin en loin, en manière d'hommage. Je me le tins pour dit.

Cette défiance de la mode, poussée jusqu'à mon dommage évident, ne m'a pas sauvé du reproche d'avoir été une fois de son côté, et, qui pis est, de m'être peu après tourné contre elle. C'est à propos de la série d'articles que je fis en 1829 et 1830, au *Journal des débats*, pour la défense des poètes de la nouvelle école. On a appelé cela ma campagne romantique. S'il fallait faire campagne pour nos jeunes poètes, c'est donc qu'ils n'étaient pas à la mode. Il serait plus vrai de dire qu'ils étaient à l'index. Parmi les rédacteurs et les assidus du *Journal des débats*, je n'en sais pas un qui ne les tînt pour suspects. Tous ces hommes sont morts, et il faut qu'on veuille bien m'en croire sur parole. Ils étaient trop gens d'esprit pour méconnaître le talent des novateurs; mais ils concédaient plus qu'ils n'approuvaient, et l'on pouvait dire de leurs louanges, étouffées sous les réserves, ce qu'on dit

dans la langue du droit : « donner et retenir ne vaut. » Seul le rédacteur en chef, Bertin l'aîné, approuvait avec confiance et ne faisait de réserves qu'à regret. Il lui avait paru bon que son journal fît accueil à de jeunes renommées qui allaient devenir des gloires, et c'est avec son agrément que j'avais écrit mes articles. Mais il ne me cacha pas qu'il en avait plus de reproches que de compliments, preuve que la mode n'était pas pour la nouvelle école, ni pour ceux qui prenaient sa défense.

Elle était pour cet art bourgeois de la fin de la restauration, imité du XVIII^e^ siècle, imitateur lui-même du XVII^e^ siècle dans tout ce qui n'avait plus vie. C'était une continuation de l'art de l'époque impériale, avec un peu plus de correction dans le langage, et, pour toute nouveauté, la plus menacée de vieillir vite, l'allusion politique. Il se personnifiait dans un groupe d'hommes inégalement distingués. Béranger en était le poète lyrique, Viennet y représentait la satire, Casimir Delavigne le théâtre. Je ne nomme que les plus notables. Il s'en faut qu'ils n'aient pas mérité leur succès, ni qu'aujourd'hui encore ils ne méritent pas d'avoir conservé des lecteurs. Mais ce qu'on peut dire d'eux en toute équité, c'est qu'ils ont été comme hommes, et par la somme du talent employé, supérieurs à leurs œuvres.

Tandis que, dans la pleine force de l'âge, ils

travaillaient vaillamment d'après l'ancien patron, l'influence des changements prodigieux qui, depuis quarante ans, avaient remué si profondément l'âme française, suscitait un nouvel art. Il se personnifiait dans un autre groupe de poètes, vrais poètes ceux-là, comme les veut Boileau, « que leur astre en naissant avait formés poètes ». Semblables par le même fond d'idées et de sentiments, et par le tour d'esprit lyrique, forme naturelle d'une poésie qui s'affranchissait des lois des genres, chacun apportait à l'art nouveau ses sentiments personnels, sa vie telle qu'il l'avait faite ou subie. A son tour, la langue française, que le goût de plus en plus timide des auteurs et des critiques avait comme fermée, se rouvrait pour recevoir les hardiesses heureuses et les nouveautés de bon aloi qui devaient la développer et l'enrichir. Les poètes de l'autre groupe eurent peine à s'y reconnaître, et les moins avisés raillèrent les nouveaux venus. Casimir Delavigne, qui, en cherchant le vers, avait quelquefois rencontré la poésie, s'aperçut le premier sur le tard qu'il y avait là quelque chose de nouveau et de durable. Il avait de la sensibilité, beaucoup d'esprit, assez de ce genre d'imagination qui n'est pas la vertu créatrice, et telles de ses poésies semblaient comme un pressentiment de la poésie personnelle. Arrivé à la plénitude de sa

renommée, au moment où le succès commençait à passer aux plus jeunes, il se piqua d'émulation, et, de son pas réglé et tranquille, il essaya de suivre des gens emportés. Il ne put les rejoindre. « Pris en son air, » comme dit encore Boileau, il était « agréable »; avec « l'air d'autrui », il déplut; en voulant forcer son talent, il le faussa.

Mais avant cette disgrâce, il avait eu la plus grosse part du succès commun à toute son école. L'état de choses d'alors se parait d'eux comme de ses poètes lauréats. Bref, ils étaient à la mode. Ils en avaient à la fois les caresses passagères et les avantages solides. Et ils ne tenaient pas à les partager avec leurs jeunes émules. Témoin ce que fit l'un d'entre eux, l'auteur des *Deux gendres*, Étienne, assez homme d'esprit, d'ailleurs, pour faire d'agréables vers sans être poète, de la prose piquante sans être écrivain, voire de la politique sans y être trop dépaysé. Il s'était, dit-on, employé de tout son crédit à faire attendre à la porte du Théâtre-Français le drame nouveau qui, en ce moment, y règne.

Quand ce fut le tour de la nouvelle école d'être à la mode, et que de militant le cénacle devint triomphant, je me tirai à l'écart, et de témoin sympathique, je devins observateur soucieux, puis, par crainte d'être dupe, contradicteur modéré.

Aussi bien nos jeunes vainqueurs n'avaient pas le triomphe modeste. Ils ne voulaient pas de l'admiration, s'il la leur fallait partager avec les grands poètes du XVII[e] siècle. Il y eut des irrévérences fameuses. Moi qui avais loué les nouveaux venus du haut des doctrines et des exemples de leurs glorieux devanciers, je m'offensai de ces irrévérences. Un vif sentiment de justice et de piété filiale me fit écrire, d'abord le manifeste contre la *Littérature facile*, puis les *Études sur les poètes latins de la décadence*. Sur ce dernier ouvrage, la nouvelle école ne se méprit pas. Elle devina sans peine que, pour éviter l'odieux de prendre à partie des hommes dont j'avais salué la venue, j'étais allé chercher, dans l'histoire des lettres latines, une école de novateurs, à qui je pusse dire, par-dessus leur tête, quelques vérités de goût à nos modernes. Sainte-Beuve, qui crut se reconnaître dans un de mes latins, me rendit la monnaie de ma pièce. Il découvrit, à la même période de la littérature romaine, un prétendu critique qu'il appela d'un nom forgé avec le mien, et il en fit un portrait, que je pris la liberté de trouver plus laid que moi.

Tel on m'a vu dans la critique littéraire, tel je crois avoir été dans toutes les choses où il s'était produit un courant d'opinions et de préventions, et amassé une foule, criant tantôt *Tolle et crucifige*,

tantôt *Io triumphe*, selon les causes et les personnes. Ceci soit dit en manière d'explication sincère, non d'apologie. Je sais mon Pascal, et j'ai trop médité sur le « moi haïssable », pour ne m'en être pas fait peur à moi-même. Mais peut-être n'est-il pas haïssable ce moi qu'on défend, presque toujours à son dam, contre les grands séducteurs des salons, des coteries, des cénacles, qui prétendent l'absorber dans un nous banal, pour leur plus grande gloire. Ce moi n'est ni plus ni moins que la personne morale. La religion et la philosophie l'ont en vue dans ce qu'elles enseignent sur les devoirs de l'homme envers lui-même, dont le premier, ce semble, est de garder l'intégrité du moi.

A moins que tout cela ne soit qu'illusion, ou vanité secrète, il semble que, n'ayant rien pensé ni écrit, depuis que je tiens une plume, sous la dictée de la mode, j'ai sujet de croire que rien dans mes écrits n'est suranné. Et si vieillir, dans l'ordre des choses de l'esprit, se dit de manières de penser et d'écrire qui ont été jeunes en leur moment, comme nouveautés et non comme vérités, cette façon d'être jeune et de dater étant proprement une mode, qui n'a pas été à la mode, n'a pas vieilli. Il est vrai qu'on peut dire de certains écrits qu'ils n'ont pas vieilli, par la très bonne raison qu'ils n'ont jamais

été vivants. Mais entre l'immortalité des œuvres du génie et le malheur d'être mort-né, n'y a-t-il pas, pour certains livres, la durée modeste, dans le demi-jour d'une bibliothèque, où ils ont la chance de tenter les curieux de lectures variées, qu'intéresse toute page écrite sur un sujet humain par un esprit libre et de bonne foi, qui a dit ce qu'il voulait dire?

Juillet 1880.

# FRANCE

I

## ARLES.

I. Voyage sur le Rhône. — II. La tour de Roquemaure. — III. Avignon. — IV. Arles. — Le cloître de Saint-Trophime. — V. Les Champs-Élysées. — VI. L'amphithéâtre d'Arles.

I

### VOYAGE SUR LE RHÔNE.

Il y a quelque chose qui décide de l'impression que nous causera la vue d'une cité célèbre : c'est la manière d'y arriver. Autre chose est d'arriver par terre ou par eau; autre chose est de faire son entrée par une porte ou par une autre. Ceux qui viennent à Paris par l'avenue de la rue de Charenton, à travers toutes les montres d'ébénisterie pendues aux murs ou étalées devant les portes, s'en retournent beaucoup moins frappés de la grandeur de la capitale que ceux qui ont descendu la magnifique avenue des Champs-Élysées. Ce n'est pas seulement une impression du moment

qui peut être corrigée par des impressions d'une autre nature, c'est une prévention qui résiste à toutes les merveilles d'art et de civilisation qu'un long séjour nous permet d'y voir. Le voyageur qui s'apprête à de grands spectacles, qui s'attend à des plaisirs de curiosité exquis, qui a rêvé pendant plusieurs jours le rare, l'extraordinaire, l'inouï, et qui trouve des rues sales, des faubourgs misérables, des cabanes délabrées, s'irrite de son désappointement, et garde une certaine rancune à la ville qui s'est annoncée si mal.

Je me souviens qu'à mon premier voyage à Paris, comme nous approchions de la grande ville, j'étais resté longtemps la tête hors de la voiture, le cou tendu, l'haleine courte, ayant beaucoup de peine à ne pas prendre pour des palais les petites guinguettes qui se sont placées hors barrière afin d'chhapper au fisc de la grande ville, et pour des jardins de le Nôtre les chétifs et poudreux acacias qui prêtent le dimanche leur ombre maigre aux buveurs. Cependant il fallut bien descendre de mes hautes espérances : j'entrais justement par cette rue de Charenton, que j'ai si bien vue cette fois, que je la vois toujours. Il me prit tout à coup une si grande incrédulité sur les prétendues merveilles de Paris, qu'il fallut, pour me rendre mes illusions, me mener, tout en descendant de voiture, devant la colonnade du Louvre et les cariatides de Jean Goujon. J'en fus très frappé, mais le sou-

venir me resta des bois de fauteuils et des chaises de la rue de Charenton.

J'ai vu beaucoup de gens désappointés comme moi, qui, encore à présent, ne pardonnent pas à la ville de Paris de ne pas s'être parée pour les recevoir. Je ne pousse pas la rancune jusque-là, mais rien n'est entré plus avant dans ma mémoire que la rue de Charenton. Ce sont des susceptibilités, ou plutôt des petitesses d'esprit qui donnent lieu, à notre insu, à plus d'un jugement impertinent. Je connais en province un gros dormeur qu'on ne réveillerait pas à coups de canon; à l'entendre, on ne connaît pas le sommeil à Paris; c'est que, la première fois qu'il y a couché, le bruit des voitures l'a empêché de dormir. Dans l'ordre moral, les préjugés s'introduisent chez nous à peu près de la même façon. Ce ne sont pas toujours plusieurs désappointements à la suite l'un de l'autre, sur le même homme, ou sur la même chose; c'est un premier désappointement venu dans un moment de surexcitation et d'illusion. Mille expériences contraires s'useront vainement contre cette impression d'un moment sans pouvoir l'effacer; et tel de nous se vengera toute sa vie, à ses propres dépens, d'avoir été désenchanté une première fois.

La meilleure manière d'arriver à Arles, c'est de descendre le Rhône par le bateau à vapeur. Le Rhône est l'avenue naturelle qui conduit de Lyon à la touchante ville d'Arles, jadis une des villes muni-

cipales du grand empire, plus tard petite république faisant son principal commerce d'enterrer dans son Élysée les morts qu'on lui expédiait de tous les points de la France; aujourd'hui simple commune, qui n'a pas même un tribunal de première instance, et qui est obligée d'aller se faire juger à trois lieues de là, à Tarascon. Suivez sur la carte le cours du Rhône à partir de Lyon; à quelques lieues de la mer, à l'endroit où le fleuve va s'y jeter par deux embranchements, vous remarquez un petit point noir avec un nom en petites lettres : là est Arles.

Toute cette route par eau est délicieuse. Nous nous étions embarqués le matin de Lyon avant le lever du soleil, qui ne se lève pas tous les jours à Lyon. Le temps était brumeux, l'air humide et froid ; la pluie était suspendue sur cette belle ville pavée de cailloux pointus qui déchirent les pieds, noircie par les brouillards, et qui a l'air si affairée et si triste. Après quelques heures de navigation, nous rasions déjà les côtes du Dauphiné, passant en revue de jolis villages à demi cachés dans les mûriers et dans les saules, des villes avec leurs ponts en fer qui nous forçaient de baisser la cheminée du bateau : parmi ces villes, Vienne, dont la belle cathédrale est la dernière qu'on rencontre dans la direction du Midi, comme si le catholicisme du Nord avait craint les traditions trop romaines de la Provence. Il n'y a rien de plus piquant que ce passage des climats tempérés aux climats chauds.

Chacun se prépare à la transition; on interroge les vents, on cherche à voir, par delà cette voûte de nuages gris, s'il n'y a pas quelque coin d'azur qui promette d'autres rivages et d'autres cieux; on voudrait sentir la barre qui sépare le Nord du Midi; on voudrait voir se lever lentement, comme le rideau d'un théâtre, ce voile de vapeurs qui couvre encore les terres fortunées. Je ne dis pas que ce fût là la disposition de tout le monde, ni que le commis voyageur, par exemple, qui allait vendre à Avignon une cargaison de bière de Lyon, fût préoccupé d'azur, de barre, de lever de rideau; ce que je puis assurer, c'est que cette disposition était la mienne, et celle de quelques étrangers inaccoutumés comme moi aux beaux horizons et aux beaux soleils.

Cependant la toile ne se levait pas; nous étions à la moitié de la journée, et le vent de la pluie n'avait pas cessé de souffler. Le soleil ne pouvait percer les nuages, et plus d'une fois il avait fallu s'abriter dans les cabines. Depuis mon départ de Paris, je n'avais pas encore senti la chaleur, ni vu le soleil; il faut tant de temps à l'homme pour changer d'horizon, tandis qu'il en faut si peu au vent pour couvrir de nuages toute une partie du monde! Enfin, vers midi, comme j'étais las d'attendre le lever de ce rideau mystérieux, et que enveloppé dans mon manteau, je m'étais résigné, faute de mieux, à entamer une conversation politique avec un de mes

compagnons de voyage, il se fit tout à coup une déchirure à l'horizon ; les vapeurs grises montèrent lentement dans les airs, et bientôt nous plongeâmes avec ravissement dans une mer d'azur dont la transparence seule nous réchauffait, et dont la pureté caressait délicieusement nos yeux. En peu de temps l'air devint plus doux, le vent tomba, le ciel se débarrassa des nuages et les renvoya vers le Nord, d'où nous venions ; mes réflexions politiques s'en allèrent avec les brouillards.

Ce fut alors une suite de magnifiques tableaux. Un fleuve plein de sinuosités et de caprices, tantôt se développant en nappe immense, comme un lac, tantôt ramassant toutes ses eaux dans un espace à peine deux fois plus large que le bateau, et se pressant comme un torrent pour y passer tout entier ; tantôt coulant à fleur de sable et si bas que la quille du paquebot raclait le fond, ce qui donnait un certain attrait de danger au voyage ; tantôt éparpillant ses ondes en plusieurs branches, et jetant des ruisseaux autour de petits îlots de sable sur lesquels nous voyions marcher gravement des hérons *au long cou ;* des rives d'une variété infinie ; des montagnes à tous les horizons, et qui semblaient nous enfermer de toutes parts ; le fleuve perçant cette barrière changeante et nous faisant voir de profil tout ce qu'il nous avait d'abord montré de face ; des collines arides ou fertiles, ici couvertes de petits arbres nains qui sor-

tent d'entre les cailloux et de loin en loin ressemblent à un épais gazon; là nues et grises comme le roc, ailleurs taillées à pic et hautes à donner des vertiges, ou doucement inclinées et paraissant se laisser glisser vers le fleuve pour y tremper leur pied; quelquefois se dressant par étages et passant leurs têtes les unes par-dessus les autres, comme pour voir les deux rives; de vieilles ruines de châteaux forts pendus aux sommets des monts comme des nids d'aigle, travaux que le temps et le tonnerre ne peuvent jeter bas, et que la corvée explique; de temps en temps, le château fort en ruine à côté de l'abbaye encore debout; le château fort qui était l'aigle, et l'abbaye qui était la colombe, aigle et colombe qui se réunissaient souvent pour plumer le village; d'innombrables ponts de fer qui joignent les deux rives et qui paraissent n'être faits que pour le temps des basses eaux, tant leurs arches sont frêles et délicates; d'immenses attelages tirant à la remorque des bateaux marchands qui remontent le Rhône : voilà en abrégé ce qu'on voit en une traversée, entre le lever et le coucher du soleil; et tous ces spectacles passent et se suivent avec assez de rapidité pour qu'on n'ait pas le temps de s'en lasser, condition essentielle en voyage, où l'attention est aussi distraite qu'exigeante.

Parmi mes compagnons de voyage, il en était un qui paraissait très préoccupé de l'aridité des mon-

tagnes : c'était un propriétaire de la Beauce. Un autre remarquait avec beaucoup de justesse qu'il y aurait du danger à se promener souvent sous les restes des châteaux forts : c'était un Picard. Un troisième n'admirait que les ponts en fer : c'était un ingénieur. Le commis brasseur répétait souvent qu'il commençait à faire chaud ; une dame jouait avec un serin qu'elle avait apporté de Paris dans une petite cage; mon interlocuteur politique profitait quelquefois des ponts de fil de fer pour me tâter sur le gouvernement. Pour aucun de ces personnages, le bateau ni le temps n'allaient assez vite, et les mêmes gens qui font tant de pas pour ne rien voir se fatiguaient de voir tant de choses sans bouger de place.

## II

### LA TOUR DE ROQUEMAURE.

Il était six heures quand on vint nous dire que le bateau n'irait pas jusqu'à Avignon, les eaux étant si basses, qu'il y avait danger à tenter de nuit certain passage difficile pour lequel le capitaine prend sur les lieux un pilote. Il fallut relâcher à Roquemaure, village à quelques lieues d'Avignon, sur la rive droite du Rhône. On y trouve quelque peu de cuisine à l'huile, et des paillasses sur les-

quelles sont étendus deux ou trois pouces de laine clair-semée entre deux morceaux de toile : ce sont là les lits du Midi. On s'y accoutumerait, n'étaient les cousins, les scorpions et les autres insectes communs au Nord et au Midi, qui ne vous laissent pas dormir. Il y a une belle ruine à Roquemaure : c'est un reste de tour carrée qui domine le fleuve et se tient en l'air on ne sait comment. Elle est rongée à sa base à une profondeur effrayante; mais, quoique coupée à moitié par le pied, elle pose de tout son poids et de toute sa hauteur sur cette entaille, pareille à ces troncs pourris qui supportent encore un vaste feuillage, sans qu'on puisse voir par quels conduits secrets la sève monte du tronc aux branches. Si ce sont les hommes qui ont entamé cette tour, ils ne peuvent donc pas toujours détruire ce qu'ils ont fait; si c'est le temps, il est bien autrement hardi que nous dans ses ouvrages, lui qui coupe des tours par le pied sans qu'elles tombent. Mon Picard ne manqua pas de placer ici sa remarque favorite qu'il y aurait de l'imprudence à se tenir habituellement sous cette tour, « surtout, ajouta-t-il avec sagacité, en temps d'orage ».

C'est à Roquemaure que j'ai vu pour la première fois un coucher de soleil et un crépuscule de Provence. J'étais à quelques pas de la tour, tournant le dos au fleuve, qui coulait languissamment, avec un peu plus de bruit qu'un ruisseau. J'avais devant

moi un horizon de montagnes, dont les profils gracieux se dessinaient, comme le tranchant d'une lame d'acier, sur un ciel d'or. Excepté le murmure du fleuve, qui traînait lentement sur un lit de sable ses ondes épuisées, il n'y avait nul bruit dans l'air; même le murmure de l'eau ne servait qu'à augmenter le silence. Les arbres paraissaient frappés d'immobilité par la baguette d'un enchanteur, comme ceux des jardins de *la Belle au bois dormant*. L'ormeau, le platane, dont la feuille est si mobile, paraissaient dormir comme la tour, comme les montagnes, comme le ciel. Il n'y a que dans le Midi que les poëtes ont pu parler du sommeil de la nature. L'amandier, si commun en Provence, arbre languissant, maigre, sans ombre, même sur le sol où il prospère, mais dont le feuillage rare et clair semble fait pour découper le ciel du soir en mille dessins fantastiques, perçait impunément les airs de sa petite feuille effilée et immobile. Il n'y avait pas plus de parfums que de souffle dans l'air; c'est à peine si quelque odeur émanée des herbes aromatiques qui croissent au bord du chemin corrigeait, de temps en temps, l'odeur marécageuse qui s'élevait de quelques affluents desséchés du Rhône. Ces miasmes gâtaient singulièrement mon spectacle, si bien que, appliquant à mon tour aux marécages la remarque que le Picard appliquait aux tours ruinées, je regagnai l'auberge, où je le trouvai s'arrangeant de son mieux pour passer la nuit sur une

table de la salle à boire, par cette raison très bonne que, si l'on veut dormir à l'auberge, il n'y faut pas coucher dans un lit.

Quant à moi, je me fis donner une veilleuse, et je passai la nuit sur un grabat, moitié endormi, moitié éveillé, me tenant bien sur la défensive, et résolu à vendre chèrement mon sang. Tout en sommeillant, je me demandais s'il y avait plus d'or dans un coucher de soleil de Provence que dans tous les couchers de soleil du monde, et si le crépuscule, à Roquemaure, ne ressemblait pas à tous les crépuscules, après une belle journée. Quoi qu'il m'en coutât d'avouer que j'avais fait deux cents lieues pour ne rien voir de nouveau en ce genre, je finis par trouver dans mes souvenirs d'enfance des couchers de soleil aussi dorés et des crépuscules aussi purs que ceux de Roquemaure. Enfant, j'avais même cet avantage, que, n'allant pas voir un coucher de soleil pour le décrire, je n'étais pas tenté de décrire ce que je n'avais pas vu.

## III

### AVIGNON.

Le lendemain, avant le lever du soleil, nous étions en route pour Avignon. Le passage dangereux fut

doublé sans encombre, et, après quelques heures, nous vîmes l'ancienne ville des papes, avec ses petits restes de remparts crénelés, et ces lourdes masses de pierres qu'on appelle l'ancien château des papes. De loin, Avignon se montre de face; et, comme toutes les villes qui bordent le Rhône, on dirait que le fleuve va mourir aux pieds de ses parapets. L'aspect de la ville gagne à cet éloignement; ses petits remparts, qui pourraient tenir dans une armoire d'antiquités à côté de vases étrusques, grandissent par l'imagination et l'optique ; son château des papes prend un air imposant Vues du quai, ces ruines n'ont rien de guerrier; ce sont les remparts d'un empire tout spirituel; on devait plus se fier, pour les défendre, à la croix qu'au canon.

Une innovation agricole, provoquée, sous le règne de Charles X, par un ministre oublié, a donné plus d'importance et de vie à la préfecture d'Avignon, que toutes les querelles des antipapes n'en ont donné jadis au Comtat. Je veux parler de la culture de la garance, qui couvre partout le territoire avignonais. Le jour où ce ministre a décidé que les armées permanentes quitteraient le pantalon bleu pour le pantalon garance a été le jour de la renaissance de la ville des papes, à moins qu'une fantaisie contraire ne substitue plus tard au pantalon garance quelque pantalon couleur de safran ou tout autre. Dans ce cas, la pauvre ville retomberait sur ses anciennes fabriques de foulards, sur ses petits rem-

parts crénelés et sur son château des papes. Sa prospérité tient à une certaine disposition de l'organe visuel chez ceux qui décident du costume militaire.

Je me séparai, à Avignon, de mes compagnons de voyage. Je regrettai mon Picard, à cause de sa promptitude à voir le côté le plus simple et le plus pratique des choses. C'était un homme qui ne s'embrouillait pas dans le moyen âge ni dans la couleur locale, qui estimait les objets à leur valeur, et ne voyait dans une ruine qu'une masse de pierres qui peut nous tomber à chaque instant sur la tête; dans un large feutre, qu'un préservatif contre le soleil. Il ne s'informait pas des papes, ni des antipapes, mais des heures de départ de la diligence de Marseille, où je soupçonnai qu'il allait faire des achats de fruits secs. Il ne regardait la distance de son établissement de commerce au lieu de ses achats que comme du chemin, ressemblant à tous les chemins, au point de vue de la perte de temps, la seule chose dont il parût préoccupé. Il trouvait peu d'occasions d'exercer sa sensibilité, et il la gardait sans doute pour le jour où il aurait à goûter ses dattes et ses pistaches. J'ai retenu quelques-uns des aphorismes dont il semait son discours, sans savoir que ce fussent des aphorismes. Je lui souhaitai bon voyage et de bon cœur. Puisse-t-il avoir acheté ses fruits secs bon marché, et les avoir revendus très cher!

## IV

### ARLES. — LE CLOÎTRE DE SAINT-TROPHIME.

Le bateau à vapeur descendit jusqu'à Arles et me débarqua seul sur le quai avec quelques barils de bière de Lyon. A peine arrivé à l'auberge, je me fis conduire aux arènes par un petit Savoyard qui parlait français. J'allais aux arènes, le *Guide des Voyageurs* m'indiquant les arènes comme la principale curiosité de la ville d'Arles. Chemin faisant, mon petit Savoyard me demanda si je voulais voir *une autre curiosité* avant d'arriver aux arènes. En même temps, il me montra une petite porte pratiquée dans une espèce de mur d'enceinte, de construction moderne, qui ne m'annonçait rien de curieux. Toutefois je vis au-dessus de la porte un fragment de fronton joliment sculpté, qui paraissait avoir été rapporté là de quelque ruine voisine, et qui m'avertit de me tenir sur mes gardes. Je suivis mon guide comme à la découverte, enchanté de voir une *curiosité* qui ne fût pas consignée dans l'*Almanach des Voyageurs*. Quelle fut ma surprise lorsque je me trouvai au milieu d'un cloître parfaitement conservé, sans réparations, sans maçonnerie moderne, sans badigeonnage, un cloître aérien, quand j'avais fait toilette d'habit et d'esprit pour rendre visite à

une ruine romaine! Ignorant jusqu'aux termes de l'art, j'avais à deviner l'âge, le style, la destination de cet adorable cloître. Ce fut d'abord une impression vague, hésitante, mais pleine de charmes. Je demandais au monument de parler, de me rendre un écho des pieux cantiques qui ont retenti sous ses voûtes gracieuses, de me nommer les saints ouvriers qui ont fait cette œuvre de génie, croyant ne faire qu'une œuvre de piété. Je me défendais des conjectures; j'écoutais et je regardais, attendant qu'il me vînt une révélation d'art et de foi. J'étais saisi par je ne sais quoi d'harmonieux, de pur, de sacré, qui émanait de tout l'édifice, par sa solitude, par ses mutilations, par cette sainteté qui empreint toutes les vieilles pierres, par cet invariable sourire du ciel, qui verse le même azur sur le cloître en ruine et sur le cloître florissant!

A quelle époque le cloître de Saint-Trophime a-t-il été construit? Qui tenait registre des fondations d'édifices dans le moyen âge? Quelles archives font mention de la pose de la première pierre? Il y avait peut-être alors plus de grands artistes que de greffiers; plus de mains savaient manier le ciseau que la plume. Un monument était commencé sans bruit et achevé sans bruit; deux ou trois générations y travaillaient tour à tour, reprenant l'œuvre où la génération précédente l'avait laissée, et mourant dans la croyance que le monument viendrait à fin. Les cathédrales se bâtissaient pierre à pierre, comme

les troncs des églises se remplissaient denier à denier. Les peuples ne dévoraient pas l'avenir comme aujourd'hui. Un aïeul pouvait raconter à son petit-fils qu'il avait vu bénir la première pierre d'une cathédrale que le petit-fils ne devait pas voir finir. L'art avait alors un instinct de durée qui lui faisait entreprendre des ouvrages pour lesquels le temps ni la peine ne comptaient. En jetant les fondements d'une église, il ne croyait pas que cette église pût devenir après dix ans un temple de la gloire, après trente ans un magasin à fourrage. Le maître ouvrier ne s'engageait pas à *livrer* le monument à un délai prescrit, sauf à payer un dédit; il disait à ses supérieurs spirituels : « Vous m'aurez tant que je vivrai. » Cette foi chrétienne échappée à tant de naufrages, qui avait vu crouler la plus grande nation du monde, qui avait assisté aux plus grandes destructions dont l'histoire des hommes fasse mention, sans être atteinte d'aucune idée de fin ni de découragement, ne craignait pas d'engager des siècles dans des entreprises gigantesques; elle obtenait des hommes le plus grand désintéressement qu'on en puisse attendre, celui de reprendre humblement des travaux commencés par d'autres, et de travailler à un monument auquel ils ne mettaient ni la première ni la dernière main.

La forme du cloître de Saint-Trophime est un quadrilatère; ce sont quatre galeries qui se coupent à angle droit, et enferment un terrain carré formant

la cour du cloître. De ces quatre galeries, deux reçoivent le jour par des arcades posées sur pilastres et à plein cintre. On voit que le catholicisme n'ose secouer encore les traditions de l'art romain. Les arènes d'Arles sont là tout auprès avec leurs pleins cintres si doux à l'œil, qui se découpent sur le beau ciel de la Provence; qui donc oserait innover en présence de modèles si purs et si populaires? Une galerie innove pourtant, mais avec timidité; ce n'est plus le plein cintre, et ce n'est pas encore l'ogive. L'art tâtonne; il semble honteux de ses imitations païennes; il élude la forme consacrée, n'osant pas encore s'en affranchir ouvertement.

Mais, dans la quatrième galerie, il s'en rend tout à fait libre. Le plein cintre ne suffit plus au catholicisme; ces belles formes arrondies sont trop molles; et, d'ailleurs, où le plein cintre ne s'est-il pas prostitué? Il a été au cirque, il a été dans les bains publics; il a été dans les théâtres; les aqueducs, les ponts sont à plein cintre; le plein cintre est le lieu commun de l'architecture païenne. Il faut pour le catholicisme une forme plus élancée, plus aérienne; cette forme, ce sera l'ogive. L'ogive est trouvée. La quatrième galerie est la galerie de la prière chrétienne. Le plein cintre se courbait sous le poids des entablements, comme pour recevoir sa charge; l'ogive les soulève plutôt qu'elle ne les supporte; ces lourds massifs de pierre ne l'empêchent pas de s'élancer vers le ciel, de même que le poids

de la chair n'empêche pas l'âme chrétienne de s'élancer vers Dieu. Dans les galeries à plein cintre, l'arceau posait sur deux colonnes adossées au pilastre, dont elles augmentaient disgracieusement le volume; dans la galerie à ogive, les deux branches de l'ogive sortent gracieusement du pilastre, qui reste pur et effilé.

Cette quatrième galerie est celle qui communique avec la cathédrale ; l'ogive conduit à la nef : le spiritualisme chrétien a trouvé sa forme caractéristique, et cette forme durera des siècles; la mode n'y changera rien; l'ogive sera respectée comme un dogme; l'art apocryphe ne commencera qu'avec les déchirements de l'unité catholique.

J'ai visité une seconde fois le cloître de Saint-Trophyme avec un homme éminent et charmant, qui mettait libéralement à mon service les conjectures les plus savantes et les plus ingénieuses sur un monument qu'il n'a pas peu contribué à sauver d'une entière destruction[1]. Je pourrais être très-savant, très-technique, et en même temps très-intéressant en répétant tout ce qu'il m'a dit sur le cloître et sur toutes les antiquités de la ville d'Arles; mais j'aime mieux laisser peser sur lui l'obligation toute entière de nous expliquer quelque jour, dans la langue qu'il manie si bien, des merveilles dont il a la clef.

1. M. Honoré Clair, avocat du barreau d'Arles, éditeur du *Barreau français*.

Il y a quinze ans à peine que le cloître de Saint-Trophime était enterré dans des maisons qui remplissaient la cour. Une espèce de colonie s'était établie là et vivait dans cette enceinte, d'où il a fallu la faire sortir par expropriation pour cause d'utilité publique. Quand l'homme trouve un pan de mur encore debout, que ce mur ait appartenu à un temple ou à un théâtre, que toutes ces pierres soient historiques, peu lui importe; il ne voit là qu'un mur de moins à faire, des quatre qui lui sont nécessaires pour abriter sa vie. Il a, sur les ruines des générations qui ne sont plus, un droit de premier occupant; il ne conçoit guère des pierres sans emploi, des travaux de maçonnerie sans utilité, et il croit faire bien plus pour l'immortalité d'une ruine en y recousant grossièrement sa demeure d'un jour, que ceux qui la laissent s'achever sous l'effort du temps.

On m'a mené voir à Arles, dans des murs extérieurs de défense, des pierres délicatement sculptées qui avaient appartenu à un théâtre. J'ai remarqué des feuilles d'acanthe dont les siècles n'ont pas encore effacé le gracieux dessin; des amours ou des génies agitant des banderoles; ici une tête, là un corps; des oiseaux, débris des frises élégantes, œuvre d'un sculpteur qui ne croyait pas tailler des moellons pour un rempart. Il fallait aller vite alors en ouvrages défensifs; la guerre ne s'annonçait point par des courriers ni par des télégraphes; elle fon-

dait comme la foudre sur un pays. Alors toute pierre taillée était bonne pour protéger une ville ; personne ne croyait commettre une profanation en incrustant des bas-reliefs dans une muraille destinée à arrêter la guerre. Si les dieux de l'art païen, si tous ces génies qui déployaient leurs ailes dans les enroulements des frises, si la religion du vieil Olympe, pour qui l'art avait créé tant de merveilles, avaient pu défendre les populations contre les barbares, les bas-reliefs seraient restés à leur place, et les villes ouvertes auraient été mieux défendues que les villes fortifiées. Mais comment le paganisme, qui n'était pas à l'épreuve de la hache et du sayon de guerre des Huns, pouvait-il faire respecter les statues et les maisons de ses dieux? Alors, ni le laurier ni le sanctuaire ne garantissant plus de la foudre, il ne restait plus qu'à cultiver le laurier comme épice, et à porter hors de la ville les pierres du sanctuaire pour en faire des tours.

Le cloître de Saint-Trophime n'a jamais été converti en ouvrage de défense ; il appartenait à une religion dont la guerre respectait les édifices. Protégé par l'église, au pied de laquelle il est bâti, placé dans l'intérieur de la ville, ses gracieuses colonnettes n'ont jamais été battues par les machines de siège. Mais, quand il fut arrivé à l'état de ruine, il s'y vint loger de pauvres gens, qui, n'ayant plus rien à demander à la porte du cloître, y placèrent leur domicile sans opposition de la part de l'auto-

rité, laquelle, à toutes les époques, est, ou indifférente pour les ruines, ou trop pauvre pour les conserver, et souvent les deux choses à la fois. On a enfin démoli les maisons et déblayé la cour, qui n'est plus qu'un carré couvert d'un gazon languissant. Les enfants du voisinage y viennent jouer à l'ombre, et le soir les amants s'y donnent rendez-vous. Les amants recherchent ce lieu pour sa solitude et ses ténèbres, et point pour sa poésie; ils en ont une plus belle au cœur. Quant aux enfants, ce sont les barbares les plus aimables et les plus pardonnables du monde. Il faut les voir viser à coups de pierre les nez des saints qui remplissent les niches aux quatre coins du cloître et rire aux éclats quand ils ont défiguré une de ces belles faces graves, dont l'expression est si noble et si religieuse. J'en ai chassé, dans une belle colère, une demi-douzaine qui s'étaient fait une cible d'un de ces nez, le dernier peut-être de tout le cloître, et qui éraillaient toute la statue à l'occasion; ils se mirent à fuir en me disant des injures en patois. Je n'aurai peut-être que compromis un peu plus le nez que je voulais défendre.

## V

### LES CHAMPS-ELYSÉES.

En sortant du cloître j'allai voir les Champs-Élysées (les *Alyscamps*), nom païen d'un ancien cimetière chrétien. Dans ce cimetière, réputé inviolable, toutes les personnes pieuses voulaient être enterrées. Il venait des morts à Arles de tous les pays. On les abandonnait au cours du Rhône, dans des cercueils bien fermés, avec le prix de la sépulture que la famille demandait pour eux. Ces cercueils descendaient au gré du flot, avec des destinées diverses, comme tout ce qui flotte sans rame ni gouvernail; les uns arrivaient; les autres étaient brisés contre les rochers ou déposés dans un lit d'herbes fluviales sur quelque rive abandonnée. J'ai peur qu'il n'y ait eu alors une espèce d'industriels qui détroussaient ces cadavres, à moins que le clergé d'Arles dont ces convois de morts devaient être le plus beau revenu, n'eût des douaniers sur la côte pour protéger les arrivages. Chose singulière que ces cadavres qui voyageaient encore après leur dernier sommeil, et qui allaient chercher au milieu de tant de périls une sépulture lointaine et aventureuse! Il devait y avoir en permanence, dans le petit port d'Arles, des bateaux chargés d'épier le

passage des nouveaux venus, afin que le mort et l'argent ne descendissent pas jusqu'à la mer. Quand ils étaient débarqués, on ouvrait le cercueil, on lisait les dispositions de la famille, on creusait au défunt une tombe en pierre dans le prix qu'il avait voulu, et on le couchait dans les Champs-Élysées pour l'éternité. Arles était la ville des funérailles catholiques, après avoir été la ville des fêtes païennes; on faisait vœu d'être enterré à Arles, comme on faisait vœu d'aller en Palestine.

Qui est-ce qui a bouleversé de fond en comble les Champs-Élysées? Est-ce quelque crue du Rhône qui a raviné cette terre consacrée et mis à découvert les tombeaux? Est-ce le sol qui s'est soulevé et a rejeté toutes ces sépultures? Le cimetière réputé inviolable a été dispersé, les cendres des morts ont été jetées au vent, et les tombes vides servent maintenant d'auges dans toutes les fermes du pays. La croix de Saint-Trophime n'a pas pu protéger les dépouilles qu'on lui avait confiées. Est-ce qu'il y aurait eu quelque violation de tombeaux à la suite d'un déchaînement populaire? Le catholicisme est encore debout; il est encore la plus grande religion du monde, et il est entouré de ruines inexplicables; le cloître est désert à côté de l'église florissante; aux Champs-Élysées, des tombes chrétiennes jonchent un chemin qui mène à une église inachevée. Vous ne pouvez vous reposer là qu'en vous asseyant sur une grande pierre

creuse, de votre longueur, qui a servi de sépulcre, soit à un seul mort, soit à deux; dans ce cas, les places sont séparées et le coussin de pierre est pour deux têtes. Vous ne pouvez marcher là sans heurter des tombes qui sont à fleur de terre et qui font trébucher les passants: partout des tombes, des deux côtés du chemin, sous le chemin; il y aurait un étrange monument à bâtir avec tous ces matériaux sur lesquels le catholicisme avait mis un sceau d'inviolabilité et de repos éternel. Çà et là, vous voyez quelques pierres brisées; ce sont des paysans maladroits qui sont venus de nuit marauder des tombes, et qui les ont cassées en voulant les enlever.

Quelle dérision que cette perpétuité promise à nos tombeaux! Ne faut-il donc pas que toutes les générations trouvent à leur tour place dans la terre, et la terre est-elle si vaste, que la mort puisse y avoir des domaines inaliénables? Nous nous y casons d'abord dans des tombes solitaires, par un reste d'égoïsme terrestre; puis nous nous plaçons à côté les uns des autres, puis enfin les uns sur les autres, et alors il faut bien que les anciens cèdent la place aux derniers arrivants. D'ailleurs, la terre se charge bien de nos restes, de notre dépouille à nous; mais elle ne se charge pas de tous ces vêtements de marbre, de pierre ou de plomb, où la vanité de nos héritiers enferme nos cendres. Dès que notre corps est retourné à la pous-

sière, la terre ne nous doit plus rien. Alors l'enveloppe de marbre est déposée comme une relique d'art dans nos musées; la pierre sert d'abreuvoir aux bêtes de somme, et, si elle abonde, de cailloux pour ferrer le chemin; le plomb va couvrir les toits de ceux qui sont en vie.

J'admire les contradictions de notre pauvre espèce. C'est un souci réel dans la vie de beaucoup de gens, grands et petits, que la pensée d'un accident de fortune ou de révolution qui pourrait les priver d'une sépulture particulière, d'une pierre ou d'une croix marquée de leur nom. Eh bien, lequel d'entre eux donne une pensée triste, un regret, une larme à ces sépultures dispersées? Cette inquiétude pour nos restes, que nous prenons pour un instinct d'immortalité, ne serait-il qu'un scrupule de vanité posthume? Ce n'est pas pour nous que nous voulons une tombe *à perpétuité;* c'est pour ceux qui nous ont connus, que le hasard pourrait amener au lieu de notre dernière demeure; nous tenons presque plus à ce qu'on sache notre mort que notre vie. Qu'il n'y ait plus personne pour se rappeler notre nom, alors peu nous importe ce qui adviendra de nos cendres.

L'aspect des Champs-Élysées est rendu plus triste par une petite église, ou chapelle des morts, où l'on arrive par le chemin des tombes, et qui n'a pas été achevée. Le gardien du musée d'Arles en a la clef; on la conserve précieusement; on veut que le temps

seul ait l'honneur de son entière destruction. Je ne crains pas que mes petits barbares du cloître osent y entrer, tant cette ruine est lugubre. De grandes herbes aromatiques croissent autour des murs et dans la cour intérieure. A l'époque de mon séjour à Arles, ces herbes étaient brûlées par le soleil et faisaient sous les pieds un cliquetis funèbre. L'humidité ronge les voûtes de l'édifice, écaille les pierres, fait bâiller les murs. Des débris noirâtres tombent du haut de la coupole : c'est une humidité de sépulcre; tous les sens en sont affectés, on a froid et on étouffe : ce doivent être les deux sensations de la tombe.

J'ai pourtant remarqué une trace de vie dans cette maison qui n'a jamais été habitée ni de Dieu ni des hommes : c'était un pampre vert, échappé à une vigne grimpante, qui a pris racine au pied d'un des murs extérieurs. Ce pampre pénétrait dans l'église par la fenêtre basse et étroite d'une chapelle latérale, et formait un rideau de feuillage à travers lequel une lumière pâle et douce arrivait sur nos têtes et descendait dans nos cœurs, comme un souvenir réchauffant du monde que nous avions quitté. Une grappe de raisin qui ne devait point mûrir pendait sur le rebord intérieur de la fenêtre; je ne sais qui cette grappe aurait pu tenter; elle était nourrie d'humidité et d'exhalaisons fétides. Dans la cour d'entrée, où le pied s'empêtre dans les hautes herbes, quelques tombeaux ont été pra-

tiqués dans les murs : c'étaient des sépultures privilégiées; il fallait avoir un fief et pouvoir mettre un blason sur la pierre de sa tombe pour être enterré là. A peine trois ou quatre privilégiés sont morts assez vite pour être couchés le long de ces murailles. En peu de temps, l'on n'y a plus vu ni morts ni vivants.

La vue d'un édifice inachevé est peut-être plus pénible encore que celle d'un édifice en débris. Là du moins, c'est une pensée qui a eu sa force, qui a fait son temps, qui l'a fait glorieusement; elle est morte, parce qu'il faut bien que tout meure : ici c'est une pensée impuissante, qui s'est trompée d'époque, qui a avorté. Quand on a jeté les fondements de l'église des Champs-Élysées, la piété des peuples promettait encore de subvenir à cette pieuse dépense; les aumônes ne manquaient pas; les corvées volontaires, au moyen desquelles on se rachetait de ses péchés, venaient en aide aux ouvriers; le souffle du christianisme suffisait encore pour soutenir ces immenses travaux, et pour faire sortir les églises de terre. Tout à coup la piété des peuples s'est retirée; l'argent a manqué : on a fini l'édifice comme on a pu; on y a jeté une toiture telle quelle, pour couvrir la nudité du sanctuaire; puis on l'a laissé là pour servir à cacher des voleurs et à nicher des hiboux. A quelques pas des débris païens, débris de monuments qui du moins ont accompli leur destinée, il y a des débris

chrétiens qui n'ont jamais été des monuments. Le christianisme a bâti pour ne pas habiter; l'architecte, qui croyait avoir conçu le plan d'un monument destiné à vivre, n'a conçu que le plan d'une ruine! Une église catholique figure tout entière sur le catalogue du musée d'Arles.

Je n'oublierai jamais ma promenade aux Champs-Élysées. C'était par une soirée de septembre. A cette époque, il n'y a plus de verdure dans la campagne d'Arles, si ce n'est celle des mûriers et des vignes. La terre est sèche et poudreuse, le gazon est brûlé ras; quelques fleurs sauvages, nées de la fraîcheur des nuits, sont desséchées avant le soir; le chardon jaune d'or, qui n'a besoin ni de pluie ni de culture, qui pousse sous les pas des hommes, conserve quelques fleurs encore vives sur une tige flétrie. Le temps était alors à l'orage; l'air était calme et lourd. Nous avions derrière nous l'église, devant nous la ville d'Arles, couverte d'un immense nuage noir. Le ciel était partagé par égale moitié, une moitié sereine, azurée, profonde, l'autre sombre, chargée, et si près de terre, qu'on eût dit que les nuages allaient se déchirer contre les arceaux des Arènes. Nous étions dans la partie sereine, et cependant nous sentions le souffle du vent qui agitait la partie orageuse. L'esprit rempli de tristesse, nous voyions le nuage s'épaissir de plus en plus sur la ville, et nous nous attendions à quelqu'une de ces grandes explosions de la foudre qui font sou-

vent des ruines que nous mettons sur le compte des hommes; notre attente fut trompée. Une main invisible dissipa le nuage, et tout annonça pour la nuit un ciel étoilé, et pour le lendemain un ciel bleu. Les Arlésiens venaient d'avoir trois mois de sécheresse; ils ne virent pas sans dépit ces trésors de pluie s'en aller dans la direction de Lyon, qui en a toujours plus qu'il n'en veut. Quant à nous, notre tristesse se dissipa avec le gros nuage; car l'homme n'a que des instants de sympathie pour le passé; c'est autant de temps qu'il en faut à un nuage pour traverser l'horizon.

Tous les souvenirs que j'ai emportés d'Arles, sauf ceux d'une amitié qui s'y est formée et qui m'y attire sans cesse comme vers une patrie, sont mêlés de pensées tristes. L'époque de mon voyage y a été pour beaucoup. On allait entrer en automne. Le soleil, quoique affaibli, était encore accablant. Il n'y avait aucun mouvement dans la ville; les fenêtres étaient closes, les rues désertes; quelques boutiques sans chalands et presque sans étalage ne servaient qu'à faire sentir plus vivement cette solitude. Un jour pourtant qu'il faisait un vent frais, le besoin de respirer amena sur le quai du Rhône et dans les rues quelques promeneurs. C'est alors seulement que je pus voir de charmantes figures de femmes et me faire une idée des beautés arlésiennes, si vantées dans les livrets de voyages. Je n'étais pas sans défiance, ayant été désappointé une

première fois dans un pays dont les beautés ne sont pas moins vantées, le pays de Caux. Or, au pays de Caux, je n'avais pas même eu le bonheur de rencontrer une femme qui eût des dents. A Arles, les femmes ont de belles dents et de beaux visages : ce sont des beautés de race, avec de grands traits, marchant d'un pas noble, comme marcherait quelque statue romaine descendue de sa base.

Allez voir Arles, vous tous qui aimez les arts; c'est la ville la plus poétique et la plus touchante parmi celles qui ne sont plus que l'ombre de ce qu'elles ont été. Allez-y chercher un peu de cette tristesse savoureuse et nourrissante que donne la vue des ruines: surtout arrivez-y par le Rhône, dont les beaux rivages disposent aux émotions des arts, aux souvenirs de la poésie et de l'histoire. Je sais qu'il n'est pas d'usage de descendre le Rhône jusqu'à Arles, parce que cette noble cité n'est pas sur la route de Marseille, la ville *vivante*, comme disent les commis voyageurs; je sais que le bateau à vapeur a coutume de relâcher à Avignon, et qu'Avignon est le chemin direct pour aller à Marseille; je sais qu'Arles n'est, comme on dit, sur la route de rien[1], et qu'il est impertinent de ne pas passer par où passe tout le monde; je sais et je sens très bien tout cela. Mais par combien de jouissances la

1. J'écrivais ces pages au temps des voyages en diligence. Le chemin de fer a changé tout cela : on ne peut plus aller à Marseille sans passer par Arles.

pauvre ville solitaire ne dédommage-t-elle pas celui de notre espèce moutonnière qui a le courage de se détourner du chemin battu, et d'aller à Marseille en deux traites et par deux voitures! Pour moi, qui ai eu le courage de me faire débarquer seul, sur le quai d'Arles, avec des barils de bière de Lyon, j'en ai été payé par des plaisirs que Marseille même, la ville *vivante*, ne m'a pas fait oublier.

## VI

### L'AMPHITHÉATRE D'ARLES.

Quand j'entrai dans l'amphithéâtre d'Arles, après le premier coup d'œil donné à ce magnifique ensemble, je vis une pauvre femme du peuple étalant des hardes trouées sur un des gradins réservés, pour les faire sécher au soleil. Des enfants jouaient intrépidement sur des bouts d'arcs-boutants qui n'auraient pas porté le poids d'un homme; d'autres débouchaient avec de joyeux cris par les ouvertures qui servaient d'entrée aux gladiateurs et aux bêtes. Deux hommes, assis sur le rebord extérieur de l'attique fumaient côte à côte, les yeux tournés du côté du Rhône, semblable, en cet endroit, à un petit lac sur lequel se penche la vieille et chancelante cité d'Arles. Un soldat s'amusait à tourmenter avec un roseau un gros scarabée noir qui s'était aventuré

hors de son trou. A quelques pas de là, un petit Savoyard, dont la tête et le bonnet de la même couleur se dessinaient comme une silhouette noire sur un fond d'azur, faisait tous ses efforts pour enfourcher un arceau à plein cintre romain. Quant à celui qui m'avait conduit à l'amphithéâtre, il me quitta tout à coup pour courir après un lézard qui s'était trop risqué à la poursuite d'une mouche.

Ces enfants, cette femme, ce soldat, tous ces personnages étaient du peuple. Assurément, aucun d'eux n'avait été amené là par le désir de voir des ruines et de méditer sur la destinée des ouvrages des hommes ; et, sauf la pauvre femme, qui se trouvait là dans un grand intérêt de ménage, faisant d'un gradin sénatorial le séchoir de ses guenilles, tous étaient venus à l'amphithéâtre pour passer l'heure oisive du midi, les enfants pour débarrasser leurs parents, entre deux classes, les hommes pour fumer leur cigare en plein air, ou peut-être encore pour n'être pas avec leurs femmes. Le peuple aime les ruines, parce qu'il y sent moins sa misère. Je n'ai jamais rencontré dans les monuments en ruine que deux espèces de visiteurs, le peuple ou les étrangers; encore ai-je remarqué que les étrangers en chassaient le peuple, expérience que j'ai faite moi-même, malgré ma vive sympathie pour ces pauvres oisifs qui le sont souvent plus qu'ils ne voudraient l'être. Quant à des personnes aisées de l'endroit, je

n'y ai jamais vu que celles qui avaient l'obligeance de m'accompagner.

L'amphithéâtre d'Arles a été longtemps un quartier de la ville, qu'on appelait quartier des Arènes. Dans l'immense déblai que l'on en a fait, on a respecté deux ou trois maisons de ce quartier, restées là suspendues, à mi-chemin des gradins, sur la voûte d'une galerie intérieure, avec leurs numéros et la portion de rue pavée en cailloutage qui passait devant. Les propriétaires ou les locataires de ces maisons figurent, à n'en pas douter, au registre des contributions directes et indirectes ; ils travaillent, multiplient, vieillissent sans crainte sur ce débris de voûte; quelque chose leur dit que, quand la voûte romaine n'a affaire qu'avec le temps, elle ne périt pas, de quelque poids qu'on la charge. Ils sont les gardiens volontaires des arènes, dont ils ne font pas d'ailleurs la police, et dorment paisiblement sur ces pierres sans ciment qui, depuis plus de dix-huit siècles font effort pour tomber.

J'ai vu un de ces hommes assis devant sa porte, lequel ouvrait avec un large couteau les flancs d'une pastèque appétissante et en jetait l'écorce à son âne. Au premier étage de la maison, une vieille femme, accoudée sur la fenêtre, regardait manger l'homme et l'âne, avec l'apparence d'un intérêt égal pour ses deux gagne-pain. La maison, la vieille, l'âne et l'homme faisaient justement face à l'entrée principale, dite de l'Empereur, par où le prince, le

gouverneur ou le proconsul, selon le temps, précédé des autorités générales et provinciales, et accompagné d'un cortège de licteurs, entrait aux acclamations de vingt mille spectateurs, et donnait le signal des jeux[1].

A l'amphithéâtre de Nîmes, point de promeneurs, ni étrangers ni peuple, point de maisons numérotées, point d'enfants, point d'ânes. Là, le déblai a été scrupuleux, regratteur, réparateur; il a mis des grilles, des serrures à ces grilles, un concierge pour les ouvrir et les fermer. Il n'a pas voulu que les enfants y vinssent faire la guerre aux lézards, à moins d'une permission du conseil municipal. Il y a donc un amour bien sévère pour les monuments de l'antiquité dans la bonne ville de Nîmes! Pas le moins du monde; la preuve, c'est qu'on a fait de l'amphithéâtre une caserne de cavalerie[2].

1. Depuis quelques années, ces derniers restes du quartier bâti sur les voûtes de l'amphithéâtre ont disparu. Je le regrette. De même que les tours sarrazines, qui n'ont pas d'autres bases que ces mêmes voûtes, ces maisons, assises sur des gradins, étaient elles-mêmes une ruine intéressante; elles auraient marqué une époque de l'histoire de la grande ruine.

2. Cet état de choses a depuis longtemps cessé. A l'époque où j'écrivais ces lignes, des besoins d'ordre public avaient rendu nécessaire cette transformation momentanée des arènes de Nîmes en un quartier de cavalerie. On n'y pouvait pénétrer qu'avec des recommandations et un permis spécial; de là le dépit de plus d'un voyageur, et le mien, qui s'était exhalé beaucoup trop longuement. Je supprime la petite déclamation de jeunesse qui venait à la suite de ce passage dans la première édition.

C'est à Arles seulement que j'ai pu apprécier toute la magnificence de l'art romain. Là, point de sentinelle à la porte, point de grilles, point de concierge pour fermer les portes et les ouvrir sur le permis de l'autorité municipale. L'air des arènes est aussi libre que celui de cette grande plaine endormie où gît la vieille cité. J'ai vu à loisir, avec tout le bonheur d'un curieux de l'antiquité, novice dans ses jouissances, ce grand squelette d'un amphithéâtre qui dut être le plus noble et le plus gracieux de la Gaule. Les arènes de Nîmes font mieux comprendre celles d'Arles. A Arles, il n'y a presque plus de gradins; à Nîmes, il existe un côté presque tout entier dont les gradins supérieurs sont intacts. Je prenais en idée ces gradins, et je les portais à Arles, car toutes mes prédilections sont là, et je n'ai senti l'art romain que là. Cependant l'amphithéâtre de Nîmes est beau la nuit, par un clair de lune, quand son fantôme circulaire, seul au milieu d'une grande place blanche, reçoit, sans les refléter sur ces larges pierres noircies par le feu, les rayons de l'*astre des morts*. Tout se tait alors, tout est endormi, et, grâce à Dieu! on ne vous empêche pas d'errer autour du fantôme, pourvu que ce soit avec des allures honnêtes. Alors, la lune, la nuit et le silence aidant, on peut se croire dans la ville municipe d'Auguste, la veille de quelque représentation à l'amphithéâtre. Écoutez: les chevaux de l'artillerie piaffent. —C'est le bruit sourd des bêtes qui demain

vont mourir pour les plaisirs du peuple municipal; elles s'agitent dans la cage où elles doivent passer la nuit. J'entends un bruit de marteaux. — C'est la ville qui fait travailler de nuit au dais avec colonnes à chapiteaux dorés, sous lequel doit s'asseoir l'empereur. La fête est aux frais du gouverneur, qui se remboursera sur la ville... Voilà ce que vous pouvez rêver impunément, jusqu'à l'arrivée de la prochaine patrouille, qui vous donne avis de circuler.

A Arles, j'ai tout vu à loisir. Je suis entré et sorti par les *vomitoires*, sous ces belles voûtes montantes où s'engouffrait, sans se fouler, toute la population de la cité et des alentours. Je me suis assis sur les gradins réservés et sur les gradins du petit peuple; j'ai déchiffré et parfaitement compris, grâce à mes dix années de latin, ces deux mots *loca data* (places réservées), qui sont gravés sur quelques pierres, entre les rangs aristocratiques et les rangs populaires. Ces places étaient assignées, soit à un poète lauréat du temps, pour avoir comparé la prise de cent cinquante huttes germaines avec la victoire de Pharsale, soit à l'architecte qui avait bâti l'amphithéâtre, soit à quelque ancien officier de bouche du prince retiré dans la ville municipale, en récompense de ses services culinaires. J'ai gravi et descendu cette espèce de montagne de pierre, toute creusée et voûtée par-dessous, la seule image qui peigne un amphithéâtre romain dépouillé de ses

gradins. J'ai parcouru ces galeries sonores qui ont supporté successivement les spectateurs des fêtes impériales et les gradins puissants où ils s'entassaient, puis les travaux de défense du moyen âge et ces tours sarrasines qui s'assirent sur les gradins romains; puis les maisons et les rues des derniers hôtes des arènes, maisons et rues dont on a conservé un échantillon, comme pour témoigner de ce que pouvait porter encore une voûte romaine après avoir porté les sièges en pierre de tout un peuple au spectacle, et les pesantes tours d'une forteresse du moyen âge. Enfin j'ai voulu entrer dans l'arène par l'entrée des panthères, et j'ai pu me figurer la stupeur et l'éblouissement de ces pauvres bêtes des contrées brûlantes quand, après une nuit passée sous les voûtes souterraines, elles arrivaient au grand jour de l'amphithéâtre, et qu'en trois ou quatre bonds elles avaient mesuré toute la liberté qu'on venait de leur rendre.

Le peuple était toujours libre de se retirer dans les galeries, excepté s'il plaisait à l'empereur de le lui défendre : alors il fallait recevoir la pluie, et encore battre des mains. L'architecture romaine n'avait pas pourvu aux fantaisies des empereurs; le seul préservatif contre la pluie était d'emporter un vêtement de dessus, dont on se débarrassait après l'orage, à moins qu'il ne plût à l'empereur qu'on le gardât.

Un jour d'hiver, on donnait devant Domitien le

drame d'*Orphée attirant les ours et les lions au son de sa lyre*. Celui qui jouait Orphée était un pauvre esclave, condamné à mort pour vol d'objets sacrés. Affublé d'un costume de prêtre grec, il était au milieu de l'arène, assis au pied d'un arbre, dans une forêt transportée à bras, tenant d'une main défaillante une lyre de théâtre, sur laquelle le peuple lui criait de promener ses doigts; à ce prix, il aurait sa grâce. A ces cris d'encouragement, le malheureux ne répondait que par des regards éteints qu'il portait tour à tour sur l'empereur et sur le peuple, les deux puissances qui avaient le droit de vie et de mort; toutes les deux, par malheur, également curieuses de voir si les ours et les lions de l'arène respecteraient un faux Orphée. Le temps était sombre et chargé de nuages; le vent du Rhodope et du haut Pangée soufflait alors tout exprès; les arbres de l'arène étaient de grands pins immobiles et lourds; c'était le climat de la Scythie; rien ne manquait à l'illusion, rien qu'un Orphée assez courageux pour se laisser déchirer par les lions, et pour faire rougir les soixante mille lâches, y compris l'empereur, venus pour le voir mourir. Tout à coup une neige épaisse et glacée couvrit l'amphithéâtre; le peuple se leva pour se mettre à l'abri sous les galeries; mais l'empereur ordonna qu'il restât, et il resta. « Mettons du moins nos surtouts, » dit le peuple. Mais l'empereur ne voulut pas que le peuple mît ses surtouts, et il ne les mit

pas. Quant à César, il se fit apporter le riche et chaud manteau de guerre qu'il s'était fait faire pour la campagne contre les Daces; deux affranchis l'en couvrirent, aux applaudissements de toute la foule. « Le ciel a voulu être de moitié dans les plaisirs de César, » murmurèrent les spectateurs privilégiés des quatorze gradins, qui, plus avisés que le peuple, ne s'étaient pas permis, avant l'agrément de César de trouver qu'il fît froid. Domitien pensa, en effet, que cette neige pouvait bien être une faveur de son Jupiter, et le drame d'*Orphée*, un moment suspendu par le bruissement populaire, recommença au signal de César, avec l'illusion d'une vraie neige tombant sur une forêt de vrais arbres, dans un drame d'*Orphée adoucissant les ours de la Scythie.*

L'esclave, qui avait eu une lueur d'espoir, et qui venait de prendre une pose de joueur de lyre, laissa retomber sa tête et sa lyre. Il avait été un moment plus favorisé que le peuple et l'empereur, car la neige qui tombait sur la foule s'arrêtait aux branches du pin sous lequel on l'avait traîné, et pas un flocon n'avait touché la robe de prêtre d'un blanc jaune dont on l'avait affublé. Mais il avait un froid que ne sentait ni le peuple ni le perforeur de mouches. Les lions et les ours, qu'on excitait à coups de piques, dans leurs cages de fer, apparemment pour que le pauvre Orphée travesti eût plus de mérite à les adoucir, rugissaient aux deux bouts

de l'arène, à quelques pas de lui. Enfin on les lâcha...

Cœtera desiderantur...

C'est Martial, le poète historiographe des plaisirs de Domitien, qu'on avait chargé de ce récit; il en a fait une épigramme de deux ou quatre vers, si je m'en souviens bien. C'est toute l'épitaphe que valait un pauvre esclave mort pour les plaisirs de César, en jouant le rôle d'Orphée.

1832.

---

# MARSEILLE[1].

I. Route de Tarascon à Marseille. — Une conversation entre cinq Marseillais dans l'intérieur d'une diligence. — II. L'arrivée à Marseille. — Le port. — III. Ce que j'ai vu de plus laid et de plus beau à Marseille. — Le mode de nettoiement des rues. — Le coq de Marseille. — IV. La Méditerranée et l'Océan.

## I

ROUTE DE TARASCON A MARSEILLE. — UNE CONVERSATION ENTRE CINQ MARSEILLAIS DANS L'INTÉRIEUR D'UNE DILIGENCE.

J'ai pris à Tarascon la route qui conduit à Marseille. Quelle route, bon Dieu!

1. J'ai retranché de cette partie de mes souvenirs bon nombre de passages qui m'avaient donné le tort de paraître, malgré moi, injuste envers Marseille et sa population, si intelligente et si active. Ce que j'ai conservé de la rédaction primitive ressemble si peu à un jugement à fond sur les hommes et les choses, qu'il n'est personne, ni à Marseille, ni parmi les admirateurs de cette magnifique cité, qui pût s'en émouvoir. Je n'ai plus de scrupules

Des grands chemins droits, où le vent du nord soulève des nuées de poussière qui vont verser sur les plaines avoisinantes la sécheresse et la malpropreté ; çà et là, le long de l'aride route, des arbres maigres, épuisés, d'un blanc sale et monotone qui dessèche le gosier et fait mal à l'esprit. Ici le soleil semble meurtrier ; le ciel, avec son imperturbable azur, finit par impatienter, et le voyageur, le cou tendu, ouvrant toutes ses narines, comme la vache de Virgile, pour humer toutes les parcelles d'air respirable et sans poussière qui descendent du ciel entre deux bouffées de vent, appelle l'orage et les pluies du Nord pour laver un peu ces pauvres plantes, et pour ôter aux arbres ce linceul blanc qui couvre leur verdure mourante, et qui les fait paraître altérés comme des être vivants.

Là où la route longe les hauteurs d'une colline et domine une vallée, cette poussière même contribue à rendre le paysage plus pittoresque, tant il est vrai que tout est pour le mieux dans ce monde. La vallée, bordée tout alentour d'une espèce de ceinture blanche, ou plutôt d'un horizon de poussière, ressemble à une oasis du désert égyptien. Rien de plus inattendu et de plus rafraîchissant que la verdure des vignes et des oliviers. Les vignes sont d'un vert plus vif et plus clair que celles de nos pays du

que du côté du lecteur. Puisse-t-il ne pas dire que j'aurais dû supprimer le tout !

centre; le feuillage des oliviers est doux comme un velours. Quand le vent, après s'être déchargé de toute la poussière sur les champs qui bordent la route, glisse au fond de la vallée et va courber les têtes égales et flottantes des oliviers, on croirait voir un magnifique voile de soie qui dérobe aux regards quelque terre fortunée. Nos moissons, quand elles ondoient, comme les eaux d'un lac, ne peuvent pas donner une idée du mouvement pur, velouté, soyeux, des oliviers du Midi, surtout quand on les voit de la grande route, dans le lointain, avec des yeux brûlés par la poussière. C'est sans doute en se rappelant un champ d'oliviers, doucement agité par une brise de mer, que Virgile a décrit sa gracieuse Camille. On voudrait qu'il y eût un ordre de créatures intermédiaires entre l'homme et l'ange pour fouler le *doux marcher* de ces pelouses de feuillages. Je croirais plutôt, pour ma part, à des sylphes rasant, par un beau crépuscule de Provence, le vert argenté des oliviers de la vallée, qu'aux pauvres sylphes grelottants du Nord, qui glissent, en soufflant dans leurs doigts, sur les étangs brumeux de la Germanie, ou qui entrent, par le trou de la serrure, dans les nobles châtellenies, pour se chauffer à la grande cheminée de la salle des festins.

J'avais pour compagnons de voiture cinq voyageurs de différents âges, mais d'une physionomie à peu près pareille; tous ayant beaucoup de cette sorte d'expression qui ne dit rien pour vouloir dire trop.

C'étaient des visages inquiets dans leur immobilité, des faces agitées au repos, des masques de passions, avec des sourcils très noirs et très marqués, de grands yeux et de grands regards qui paraissaient gênés dans la boîte étroite d'une voiture publique, autant que je pus le remarquer rapidement aux dernières lueurs du crépuscule. Une demi-heure après, ces mêmes têtes, enveloppées dans des foulards d'Avignon, flottaient et tombaient les unes sur les autres, au gré des mouvements de la voiture, dans cette lourde somnolence qui ressemble à un cauchemar. Moi-même, j'avais fini par céder à cette espèce de sommeil, quand tout à coup je fus éveillé par un cliquetis de paroles accentuées et fortes qui me firent croire que j'allais être témoin d'une dispute. Mes cinq compagnons de voyage parlaient tous à la fois et gesticulaient à l'avenant, autant que le permettait l'espace très limité où se passait la dispute. J'entendis très distinctement certaines expressions qui, dans les pays du Nord et du Centre, où il y a incomparablement moins de physionomie qu'en Provence et dans le Languedoc, font aller sur le terrain les meilleurs amis. Dans le premier moment, je ne compris rien à la querelle ; mais peu à peu, dans ce bruit de gestes et de voix, je parvins à saisir la cause de toutes ces vivacités si bénignement lancées et reçues. Il s'agissait de savoir quel est le mot patois le plus généralement employé dans le Midi pour exprimer un *oignon*.

L'un prétendait que le mot usité à Carpentras était le plus général ; l'autre le revendiquait pour Avignon; l'autre, pour Marseille. Je n'ai retenu aucun de ces termes, n'ayant par malheur ni la mémoire des mots patois, ni fort souvent celle des mots français.

La querelle terminée, mes compagnons de voyage se rendormirent, et la voiture continua de rouler en silence; mais, au milieu de la nuit, le même bruit se fit entendre de nouveau, les mêmes gestes recommencèrent avec accompagnement des mêmes vivacités. Les premières paroles que je pus saisir à la volée m'apprirent le sujet de la nouvelle discussion. Cette fois, il s'agissait d'un peu plus ou d'un peu moins, à votre gré, que l'équivalent en patois du mot français *oignon*.

Il s'agissait de savoir si la révolution de juillet avait été une révolution politique ou une révolution sociale.

Je me dis à moi-même : « Voilà, certes, de grands philosophes, puisqu'ils font la même dépense de discussion, de paroles accentuées, de gestes passionnés, pour le patois du mot *oignon* que pour le caractère d'une révolution ! »

J'ajoutai : « Voilà, en outre, de bien bons amis, puisqu'ils peuvent se parler sur ce ton-là sans se fâcher. »

J'appris bientôt d'eux qu'ils n'étaient ni de grands philosophes, ni de bons amis, mais de simples habitants de Marseille. Tant il est vrai qu'il ne faut pas précipiter ses jugements !

Ces habitants de Marseille s'échauffaient sur tout et à propos de tout. Ils parlaient avec les yeux, avec le nez, avec le front, avec les mains, ils s'agitaient sur leurs banquettes, ils gesticulaient, ils riaient haut de tout et particulièrement de ce qu'ils avaient dit ; je n'ai jamais vu tant d'enthousiasme et de physionomie pour si peu. Il semblait que leur langue n'attendît pas leurs idées. C'est pourtant cette précieuse facilité qui, dirigée par le besoin de faire fortune, devient ce qu'on appelle de l'éloquence parlementaire. Mes cinq Marseillais, placés dans d'autres circonstances, pourraient faire de très bons orateurs ; car c'est à ceux de ce pays que la nature a donné le privilège de parler d'une bouche pleine et harmonieuse, et d'être orateurs sans penser.

## II

### L'ARRIVÉE A MARSEILLE. — LE PORT.

Quand nous fûmes arrivés sur le plateau qu'ils appellent dans le pays la *Vista*, d'où l'on découvre, dans un vaste bassin, Marseille et ses environs si vantés, et à l'horizon la Méditerranée, mes Marseillais me demandèrent si je voyageais en amateur et si j'avais déjà vu leur ville. Sur ma réponse que je voyageais en amateur, et que je n'avais jamais vu Marseille, ce fut à qui des cinq me fournirait le plus

de renseignements, choses dont ils paraissent, dans ce pays, très prodigues. L'un me recommandait les rues, l'autre les hôtels, l'autre les monuments, celui-ci les boulevards; tous, et tous ensemble, le port. Provisoirement, mes voisins de droite et de gauche me faisaient aller d'une portière à l'autre, tantôt pour voir le côté de la terre, tantôt pour voir le côté de la mer; j'en avais le cou rompu. Au lieu d'attendre mon sentiment sur tout ce qu'ils me montraient, ils le devançaient et ils l'exprimaient, croyant de très bonne foi que j'avais donné mon avis. En peu d'instants, il se trouva que j'avais tout approuvé, tout admiré, et que je m'en étais même expliqué à ce sujet dans les termes les plus honorables pour Marseille et ses environs. Je reconnais d'ailleurs tout ce qu'ils mettaient d'empressement et d'obligeance à me faire les honneurs de leur pays; mais j'allais enfin leur demander grâce, quand, par bonheur, deux discussions simultanées attirèrent mes cinq compagnons aux deux portières, ceux de gauche à l'occasion du propriétaire d'une *bastide;* ceux de droite à l'occasion de l'emplacement d'un édifice public en projet. Je profitai du débat pour reprendre mes sens. J'étais suffoqué par la poussière et par l'exaltation de mes voisins; j'avais la fatigue sans l'enthousiasme, eux avaient l'enthousiasme sans la fatigue.

Le coup d'œil qu'on a de la Vista est en effet admirable; mais l'horizon est trop vaste pour la vue, du moins pour la mienne. La campagne de Marseille

ressemble de loin à un immense Père-Lachaise. Ce ne sont que des maisons à peine plus hautes que des tombes, entourées d'ifs et de cyprès, un peu moins hauts que ceux des cimetières, et tout gris de la poussière de la route. Montrez-moi cette campagne de Marseille, il y a dix-huit siècles, au temps où Milon exilé y mangeait d'excellentes figues en lisant le plaidoyer que Cicéron n'avait pas prononcé. Montrez-moi sur ces petites collines, à la place de ces bastides sans grâce, sans architecture, où d'honnêtes marchands vont tous les dimanches se reposer de l'horrible fatigue qu'ils se donnent pour y venir, des temples avec leurs frontons, leurs portiques, leurs colonnades, ou des villas romaines, avec leurs bains, leurs aqueducs, leurs ombrages disputés au soleil, avec leurs magnifiques pierres, et tous ces arts hydrauliques ou de jardinage qui luttaient contre la sécheresse meurtrière du climat; car la parure d'un tel sol, ce sont les belles pierres et les eaux. Quant à la Méditerranée, vue de si loin, ce n'est qu'une ligne argentée qui se confond avec le ciel.

Mes compagnons discutaient encore sur le vrai propriétaire de la bastide et sur l'emplacement du nouvel édifice, quand nous fîmes notre entrée à Marseille, entre deux rangées de femmes de la campagne qui se rendaient au marché, en bas jaunes. A peine descendu à l'hôtel, je me suis fait indiquer le port, et j'y ai couru.

Pour bien goûter le genre de beauté propre au port de Marseille, il faut aimer la civilisation comme certaines gens aiment la cuisine, au point de n'être point dégoûté par les mains qui la préparent. Il ne faut pas craindre de s'oindre en passant le long des tonnes d'huile, ni de se blanchir aux sacs de blé, ni de se noircir à la casaque des matelots, ni d'être souffleté par les queues des thons que portent sur leur tête les vendeuses de marée, ni d'être suffoqué par la chaleur, par la compagnie, par l'odeur de poisson salé; étourdi par la loquacité des allants et venants, empêtré dans les câbles qui servent à amarrer les bâtiments, foulé aux pieds par un maladroit qui ne vous en demande pas pardon dans votre langue, ou pris pour un négociant qui vient faire des achats de fruits secs.

## III

CE QUE J'AI VU DE PLUS LAID ET DE PLUS BEAU A MARSEILLE. — LE MODE DE NETTOIEMENT DES RUES. — LE COQ DE MARSEILLE.

Je vais dire, sans circonlocution, ce que j'ai trouvé de plus beau et de plus laid à Marseille.

Ce que j'ai vu de plus laid, c'est le mode de nettoiement de la voie publique. Croiriez-vous que cette ville célèbre ait passé par quatre civilisations successives, la civilisation phocéenne, la civilisation

grecque, la civilisation gréco-romaine, la civilisation française, pour arriver au procédé que voici : — Il y a de gros hommes robustes qui descendent le long des ruisseaux, rampent au coin des bornes, avec un petit balai sans manche et un panier de roseau. Ils font, moitié avec la main, moitié avec le balai sans manche, un petit tas des ordures qu'on y a jetées, et les mettent dans leur panier. Quand les paniers sont pleins, ils les posent sur leur tête, tirent de leur poche une clef, ouvrent une espèce de réservoir pratiqué dans le mur d'une maison et y vident leur panier. Cela fait, ils entrent au cabaret qui fait face ordinairement au dépôt d'ordures, ils se lavent les mains, s'asseyent sur un escabeau devant la porte, et mangent avec appétit des pastèques roses, dont ils jettent l'écorce dans le ruisseau; car, outre leur fonction particulière d'enlever les ordures, ils usent du droit commun d'en faire. J'ai suivi ce procédé avec tout l'intérêt d'un étranger qui avait sous ses fenêtres un réservoir de l'espèce dont je parle, et en face une gargotte qui servait de quartier général à quelques-uns de ces hommes, grands mangeurs de pastèques, à ce qu'il m'a paru. Il faudrait remonter bien au delà des colons phocéens pour trouver un mode de nettoiement plus malpropre que celui-là. Ces dépôts d'ordures sont à côté de dépôts de marchandises qui se mangent, comme thons frais ou marinés, fruits secs ou confits; ce qui m'a fait penser que ce qu'on enfer-

mait ainsi sous clef est peut-être une branche importante de négoce, le négoce sachant faire de l'argent et de l'or avec des balayures, tout aussi bien que M. Barruel fait du fer avec du sang.

Ce que j'ai vu de plus beau à Marseille, c'est un coq. Ce coq était mon voisin. Il me réveillait tous les jours, quand ce n'étaient pas les cousins ou autres réveille-matin, fort nombreux dans le Midi. Son plumage était d'une grande beauté. Je ne sache pourtant pas y avoir vu ni émeraudes ni rubis, mais seulement de belles teintes bleu de ciel, sur un fond roux ardent, deux couleurs dont l'une peut bien passer pour l'emblème de la force, et l'autre de la bonté. Force et bonté me paraissaient en effet les deux traits caractéristiques de mon voisin.

Sa crête était d'un beau rouge de sang, et, ce qui est rare, sans autres échancrures que celle que la nature a faites aux crêtes de coq, ce que j'attribuais à l'heureuse situation de mon voisin, qui, étant sans rivaux, n'avait à défendre sa crête contre personne. Il était haut sur ses pattes, fier, mais point vain, ne chantant qu'à propos et à de rares intervalles, ce qui contrastait agréablement avec l'infatigable loquacité *des oiseaux à deux pieds sans plumes* au milieu desquels il vivait.

Je ne l'ai jamais vu s'échauffer pour des riens, ni prodiguer sa physionomie, ni gesticuler outre mesure avec sa crête. Il était doux, calme, silencieux comme les têtes pensantes du Nord. Le passage

fréquent des voitures, des porteuses de thons, des chiens, des vaches et des chèvres, qui venaient chaque matin, maigres et haletantes, traîner de porte en porte leurs mamelles épuisées, pour qu'on leur prît le peu de lait aqueux et sans parfum qu'elles avaient fait sur la paille de l'écurie ; l'arrivée soudaine d'un employé au nettoiement, qui venait disputer au coq et à ses poules les épluchures fraîches ; enfin tout ce qui peut passer pour des incidents et des dangers réels dans la vie d'un coq, que sa mauvaise destinée a transplanté de sa basse-cour originaire au milieu des villes, n'agitait mon voisin que médiocrement et n'altérait jamais sa raison. Il ne bravait pas le danger ni ne le fuyait pas de trop loin, comme font la plupart des hommes, lesquels sont presque toujours ou fanfarons ou poltrons ; il l'attendait et l'éludait. Il dépensait moins d'émotion, et assurément moins de paroles, pour se sauver lui et ses poules de l'irruption d'un chien étourdi, ou d'une bruyante échappée d'écoliers sortant de l'école mutuelle, que les hommes ses compatriotes n'en dépensent pour dire qu'ils ont chaud ou froid.

Je n'oublierai jamais une circonstance très solennelle où mon coq donna une preuve éclatante de sang-froid, de prudence et même de tactique, comme vous l'allez voir. Un jour qu'il était à gratter paisiblement la terre d'entre les pavés, entouré de ses poules, auxquelles il jetait généreusement les vermisseaux qu'il y trouvait, un grand bruit de

fifres et de tambourins se fit entendre à l'extrémité de la rue qu'il habitait. Je le vis dresser son cou et prêter l'oreille au bruit avec une émotion croissante : il se pencha sur le brancard d'une brouette, comme un chef qui monte au haut d'une colline pour observer les mouvements de l'ennemi. Les poules s'étaient rangées, toutes tremblantes, autour de lui, attendant qu'il donnât le signal de la retraite.

Bientôt les joueurs de fifre débouchèrent à l'entrée de la rue, dans un appareil qui aurait fait peur à de plus braves que mon voisin. Un premier rang de tambours ouvrait la marche. Jamais je n'ouïs caisses plus longues, plus criardes et moins guerrières. Au second rang, des joueurs de fifre accompagnaient les tambours, et perçaient les oreilles de leurs sons aigus et discordants. Venaient ensuite une demi-douzaine de grands garçons, portant des espèces de hallebardes surmontées de pains en couronnes, la tête couverte de chapeaux avec peluche blanche en dedans et galons dorés. Cette grotesque armée s'avançait d'un pas tumultueux, précédée d'une avant-garde d'enfants, qui mêlaient leurs petits cris argentins au bruit des fifres et des tambours. C'était, si je m'en souviens bien, une députation d'un village voisin, allant en pèlerinage à une chapelle très en renom, qui domine Marseille et la mer.

Le coq suivait froidement toutes les évolutions de l'armée ennemie. Je ne serais pas véridique si

je disais qu'il n'était pas très ému. Il me sembla voir tout son plumage frémir. Il descendit du brancard, et commença son mouvement de retraite à l'extrémité opposée de la rue. Ici se présentait une difficulté. Le coq est comme le chat, l'hôte de la maison; il n'aime pas à s'égarer, à changer d'horizon, à exposer ses poules à tous les risques d'un déplacement : il fallait donc ne pas quitter la rue, et cependant échapper à l'ennemi. Que faire? Je le vis un moment hésiter, courir en poussant un petit cri, puis s'arrêter, puis revenir sur ses pas. Les pèlerins, avec leurs fifres et leurs tambours, avançaient, non au pas de charge, mais d'un pas plus irrégulier, et qui prend plus de place, du pas de gens qui se sont bien lestés pour leur pèlerinage. J'eus peur un moment que mon voisin, perdant la tête — on l'eût perdue à moins — ne prît le parti de s'échapper entre les jambes de la troupe, en s'abandonnant à toutes les chances ignominieuses d'un *sauve qui peut;* mais cette peur ne dura qu'un éclair. Une porte de mon hôtel donnait sur la rue; elle était entr'ouverte : le coq s'en aperçoit; malgré sa répugnance native à entrer dans la maison d'autrui, il s'y élance d'un vigoureux coup d'aile, en jetant un cri singulier, où je crus distinguer le sentiment du danger et le sentiment de la délivrance. En un moment, toutes les poules furent à l'abri. Quant au coq, il revint tranquillement se placer sur la première marche de l'escalier; vous

auriez dit un roi passant en revue des gardes nationaux.

## IV

### LA MÉDITERRANÉE ET L'OCÉAN.

Si donc vous n'avez pas comme moi le bonheur de faire la rencontre d'un beau coq à Marseille, je ne puis vous conseiller que la mer; il est vrai qu'on se contenterait à moins.

Le jour même de mon arrivée, j'y fis une promenade en bateau. Le plus grand charme de cette mer, c'est que, chaque fois qu'on la voit, on la trouve différente de la veille, et que, plus on la voit, moins on la connaît. Elle a des changements déterminés par le souffle du vent et par les variations du ciel, et puis elle en a qui lui sont propres et qu'on peut bien appeler ses caprices. Elle est insaisissable dans ses aspects sans nombre, dans les rapides successions des teintes que prennent ses flots mobiles; elle nous attire et nous fuit comme ces yeux de femme, tour à tour languissants ou vifs, tristes ou rieurs, éblouissants ou voilés, dont les regards sont si rapides, que vous ne pouvez ni les rencontrer, ni vous en détacher. D'où lui vient donc cette mobilité? Tandis que le ciel au-dessus d'elle est pur et sans nuages, d'où vient ce souffle

qui chasse devant lui ses petits flots, et les mène mourir sur le sable du rivage, souffle égal et doux comme la respiration d'un enfant qui dort? Est-ce qu'elle est avertie de tout ce qui se passe sur tous ses rivages et en éprouve le contre-coup lointain, comme notre âme celui de toutes nos sensations? Est-ce que le navire qui quitte le port d'Alexandrie remue la mer jusque sous la frêle barque marseillaise qui vogue à cinq cents lieues de là? Est-ce que le cercle que fait la pierre d'un enfant de Chypre jouant au bord de la mer de l'archipel arrive en s'élargissant, comme le sillon creusé par le puissant vaisseau de guerre, jusqu'aux rives les plus reculées de la Méditerranée? — Qui sait cela?

La première fois que je vis la Méditerranée, je fus médiocrement frappé. C'était un lac délicieux, mais c'était un lac; je ne retrouvais pas là le grand être au milieu duquel les plus vastes continents sont des îles, et dont la respiration et l'aspiration durent douze heures. Point de flux et de reflux, point de mer. A quelques pas du rivage, mes impressions avaient déjà changé. Je plongeais mes mains dans une eau d'un bleu vert qui ne peut pas se peindre, et où l'on voudrait se jeter. L'ombre du bateau qui présentait son flanc au soleil formait comme une grande barque d'émeraude. J'étais inondé de toutes les couleurs du prisme; j'avais en face le soleil, qui me jetait aux yeux des milliers de paillettes d'or. Devant nous, une magnifique

nappe d'eau azurée, d'une couleur uniforme, paraissait déjà s'ébranler pour faire place au bateau. Derrière nous, l'eau déplacée formait comme une petite vallée peu profonde qui se remplissait à un bout en même temps qu'elle se creusait à l'autre, et dont les deux côtés, frappés, l'un directement, l'autre par réflexion, par les rayons du soleil, ressemblaient à deux glaces opposées, dont l'une reflète la lumière affaiblie qu'elle a reçue de l'autre. Je n'avais pas assez de mes yeux pour tout cela.

Le lendemain, même calme dans l'air, même pureté dans le ciel, même souffle doux et insensible, qui soulevait à peine les cheveux gris de mon vieux batelier, vieillard à belle et noble face, né sur le sol de la France, où il avait vécu soixante-dix ans, sans avoir trouvé à y apprendre un mot de français; même soleil au haut des cieux, versant sur la mer une chaleur douce et bienfaisante; rien de changé, ni dans ce qui m'environnait, ni dans mes dispositions, si ce n'est que j'avais bien plus d'amour que la veille pour cette mer; — et cependant son sein s'était ému; elle roulait de petites vagues capricieuses qui venaient assiéger les flancs de la barque; elle était pleine de brisants qui me donnaient l'illusion des brisants de l'Océan. Elle nous balançait avec la grâce d'une mère qui berce son enfant, et ce roulis, trop faible pour soulever le cœur, l'endormait comme ferait une boisson assoupissante. Je sen-

tais tout mon corps s'abandonner à ces mouvements et flotter comme les vagues. Le batelier, les bras pendants sur ses rames immobiles, prit sa pipe d'écume de mer, et me demanda, par un signe expressif, si l'odeur du tabac m'incommodait. Sur ma réponse, ou plutôt sur mon signe négatif, il se mit à fumer sa pipe, et nous allions tous deux sur l'eau, sans rames, sans gouvernail, ivres chacun d'une ivresse de notre goût, lui des fumées de sa pipe, moi du doux roulis de la barque. Quelles délices que d'aller ainsi, et sur une telle mer! Les caresses du grand Océan sont celles d'un homme; les caresses de la Méditerranée sont celles d'une femme. Son petit flot argentin ne gronde pas, il murmure; il ne fouille pas les cailloux du rivage et ne les remue pas avec un bruit de râle, il glisse dessus et les polit.

La dernière fois que je vis la Méditerranée, quelque chose avait changé. C'était d'abord moi qui venais lui faire une visite d'adieu, et que la nécessité, sous la forme aimable d'une lettre venue du pays et de la famille, avertissait de songer au départ. C'était ensuite le vent qui soufflait avec une certaine force, et avait semé le ciel de nuages blancs rares et allongés comme la laine blanche sous le peigne, ou comme une neige fraîchement balayée. Du reste, nul trouble apparent dans l'air, et puis toujours ce beau soleil qui, depuis trois mois, n'avait pas fait faute un seul jour à la Provence. Oh!

alors ce n'était plus un lac ni une mer aux caresses de femme : un souffle de vent avait renversé tout l'édifice de mes premières comparaisons, image fidèle de ce qui advient de bien des poésies *vraies*. Ce souffle, qui courbait à peine les grands roseaux du rivage, avait suffi pour donner un aspect formidable à cette mer. J'avais devant moi un magnifique spectacle. Des voiles blanches venaient de tous les points de l'horizon, quelques-unes vues tout entières, d'autres vues de moitié, d'autres apparaissant à l'horizon comme des points blancs ou comme de petits nuages pâles, montant d'un ciel dans un autre. J'étais debout sur un rocher miné par l'eau, et dont la crête s'avance de plusieurs pieds dans la mer. Le bruit de la vague qui s'engouffrait sous cette roche, et qui la ronge incessamment, était plein de grandeur. Il n'y a que la Bible qui ait dit une grande et incomparable chose sur la mer; c'est ceci : *Tu n'iras pas plus loin.* Rien ne donne mieux ni plus complètement la double idée de force et d'impuissance. Ces flots infatigables, qui reviennent sans cesse battre le rivage, et qui, sans cesse refoulés, sans cesse reviennent à la charge avec des efforts inégaux, comme s'ils se lassaient quelquefois; qui, à vingt pas de la rive, vous briseraient comme un verre, et qui se brisent eux-mêmes en écume à vos pieds, si vous n'allez pas vous-même plus loin qu'il ne vous est permis, tout cela n'a été bien exprimé que par la Bible, dans ce

mot : *Tu n'iras pas plus loin!...* On ne dit une telle chose qu'à un être fort, plus fort que tout dans la limite qui lui a été tracée; on ne dit une telle chose qu'à la foudre, au torrent, à la mer; et on ne la dit que quand on est Dieu!

Que de voix confuses et lointaines dans le bruit qui vient de la Méditerranée! que de civilisations ont sillonné cette mer! que de pavillons y ont échangé des signaux! que d'événements s'y sont dénoués! que d'histoires s'y sont abîmées! C'est par ce chemin que nous est venue la pensée.

L'Océan n'a point de passé; le passé de la Méditerranée commence avec la première nation qui a pu en recueillir les annales. L'Océan n'a guère eu jusqu'ici que le triste bonheur d'écraser de temps en temps, dans quelque coin du monde, contre un rocher inconnu, quelque vaisseau aventureux ou quelque pirogue de sauvage, perdue dans les brumes australes. La Méditerranée a dévoré des générations et des empires; elle a fourni des champs de bataille à toutes les nations du monde et des tombeaux à tous les vaincus; elle a aidé toutes les civilisations rivales à s'entre-détruire, et souvent elle a vidé d'elle-même la querelle, en faisant passer son flot sur les combattants. Toutes les poésies ont pris naissance sur ses rivages, et ont glissé sur son onde caressante; elle les a portées d'un pays à l'autre, et les a déposées sur toutes les rives où il a plu à Dieu qu'elles en fissent germer et fleurir d'autres.

C'est là que la Bible a puisé pour remplir ses cataractes; c'est là qu'Homère a fait crever les nuées de Jupiter, et descendre ses pluies; c'est là qu'il a montré l'homme luttant contre les dieux.

Mais, en revanche, il y a dans le grand Océan, l'inconnu, l'infini, des plages où l'homme n'a pas encore passé, où jamais peut-être il ne passera, à la différence de la Méditerranée, qui n'a pas dans son sein la place d'une barque où l'homme n'ait tracé un sillon; et c'est cet inconnu qui fait le charme de l'Océan. Qui sait, d'ailleurs, si l'histoire ne franchira pas quelque jour les colonnes d'Hercule, pour se fixer, avec de nouvelles proportions, dignes de son nouveau théâtre, sur les plages de l'Océan? N'y a-t-il pas un rapport mystérieux et nécessaire entre l'infini et l'avenir?

Et puis l'Océan a le flux et le reflux : c'est un être qui vit, qui respire, qui se meut toujours dans son repos, comme toute créature organisée, qui a de magnifiques calmes et d'épouvantables colères, sans que son mouvement régulier, sans que sa respiration en soit suspendue. C'est cette vie si puissante et si majestueuse, c'est ce battement si régulier du cœur du grand être, qui vous fait passer sur ses rivages d'enivrantes heures. Je comprendrais qu'à la vue de l'Océan un esprit qui ne serait pas encore prêt pour Dieu fût tenté de panthéisme; car l'Océan n'est-il pas l'âme du monde, lui qui borde toutes les contrées où il y a des hommes, lui qui est tout à la

fois la ceinture et le noyau du globe terrestre? Et si vous songez que ce grand être, qui dort sur un de ses rivages, laissant les enfants s'y jouer sans crainte dans ses flots et nager au-devant de ses marées, sur un autre il est soulevé tout entier par des tempêtes qui font que les hommes s'enferment dans leurs maisons et prient Dieu pour ceux qui sont en mer; que l'Océan reçoit dans son sein tous les cieux, qu'il réfléchit le même jour les beaux soleils de la Méditerranée et les soleils mourants du pôle; qu'il est tout à la fois illuminé par les astres de la nuit et rempli par l'astre du jour; qu'il voit, dans le même moment, tous les crépuscules qui meurent et toutes les aurores qui naissent, tous les soirs pâlissants et tous les joyeux matins; qu'il n'est donné à aucun nuage de traverser toute son immensité, ni à aucun oiseau de s'éloigner de ses rives; si vous songez à toutes ces choses, l'Océan vous fera peut-être oublier la Méditerranée; mais la Méditerranée ne peut vous faire oublier l'Océan.

Septembre 1832.

---

III

## NIMES.

I. Aspect de la ville de Nîmes. — II. Antiquités romaines : 1° la porte de France et la porte d'Auguste ; 2° la tour Magne ; 3° les bains : 4° le temple de Diane ; 5° le pont du Gard ; 6° l'amphithéâtre ; 7° la Maison carrée. — III. Monuments du moyen âge : la cathédrale. — IV. Monuments modernes : 1° le Jardin de la Fontaine ; 2° la Maison centrale. — V. Épisodes de l'histoire de Nîmes aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles.

### I

### ASPECT DE LA VILLE DE NÎMES

La ville de Nîmes est couchée au pied de collines peu élevées, qui semblent la ceindre du côté du nord. Elle regarde le midi et la mer, dont elle n'est éloignée que de quelques lieues. Ceux qui ont voulu la faire ressembler à Rome et trouver à la colonie la configuration topographique de la métropole,

ont compté sept collines dans l'enceinte de ses premières murailles. C'est aujourd'hui une opinion abandonnée. Ces collines, d'un aspect sévère, sont couvertes, ici de vignes, là d'oliviers dont le feuillage pâle ondoie en tous sens dans les replis des coteaux, comme une soie argentée. Sur ces collines, et principalement au pied de la tour Magne, qui est assise sur la plus voisine, il souffle un vent de nord-est aigu et desséchant qui s'engouffre dans les crevasses de la tour délabrée, et rase en sifflant le sol rocailleux formé tout à l'entour de ses débris. C'est ce vent qui, dans Nîmes et dans la plupart des villes du Midi méditerranéen, vous saisit au détour d'une rue où le soleil venait de vous mettre en eau, et vous donne le froid après le chaud, alternative si grave pour les santés délicates. Un grand nombre de moulins à vent couronnent ces hauteurs. C'est de là qu'il fait beau contempler, au risque d'être enlevé par le vent, la cité languedocienne ramassée au pied des collines, et, par delà la cité, une plaine immense, dans la direction de la mer, à droite se perdant à l'horizon, à gauche coupée par une ligne de collines charmantes, qui courent du nord au midi et derrière lesquelles est caché le pont du Gard.

Vue de la plaine, l'aspect de Nîmes est insignifiant. N'était la tour Magne, qui attire les yeux tout d'abord, rien n'annoncerait une ville historique. Ce qui donne aux villes un aspect pittoresque, ce

sont les monuments élevés, les clochers, les tours les flèches élancées des cathédrales, tout ce qui sort du milieu de ces toits uniformes qui couvrent tant de vies monotones, tout ce qui est la maison d'une pensée, d'un souvenir, de Dieu. Or le peu de hauteur comparative des monuments romains, l'insignifiance de la cathédrale, qui n'est qu'un vaisseau sans tours, avec une entrée de grange ; l'humilité des temples protestants, qui ne dépassent pas en hauteur les maisons ordinaires, toutes ces choses donnent à Nîmes l'air d'un grand hameau répandu autour d'une assez grande église paroissiale. Vue des hauteurs de la tour Magne, Nîmes reprend tous ses avantages. Vous voyez percer par-dessus les maisons le faîte de l'amphithéâtre et le fronton de la Maison carrée ; à vos pieds s'étend le jardin bastionné de la Fontaine, et, au bout, un carré long planté d'arbres qui s'appelle le Champ de Mars. A gauche, la cathédrale présente son vaisseau par le flanc ; vous apercevez des parties des boulevards, et tout près de vous la Maison centrale, qui n'est qu'une prison, mais une prison de grande importance ; la ville se développe, s'agrandit : ce n'est plus un hameau, c'est la demeure de quarante-cinq mille âmes.

Le plus grand nombre vit dans des ateliers écartés, dans des caves, où, en même temps qu'ils font la trame de coton ou de soie du fabricant, ils défont celle de leur vie, car ce travail ténébreux

et dévorant ne les laisse guère vieillir. Dans cette poussière des ateliers, au fond de ces caves qui étouffent le bruit des métiers battants, fermentent des passions politiques et des haines brutales qui viennent s'ajouter à toutes ces causes de destruction et à toutes ces misères. Des gens sages m'ont dit que ces passions et ces haines n'étaient pas toujours spontanées et qu'on pouvait trouver derrière des suggestions venues de plus haut. Si cela était vrai, il faudrait maudire les opinions qui vont jeter dans ces tristes réduits les paroles perfides et les *pourboires* d'émeutes avortées, et qui entretiennent, dans des vues de réactions futures, ce reste de mœurs sauvages, vieux levain de boue et de sang que le temps avait affaibli.

La ville de Nîmes est divisée en trois parties très distinctes, qui toutes trois ont un caractère différent. A toutes les extrémités, je devrais plutôt dire tout autour, sont les quartiers du peuple, ou faubourgs. Au centre s'étendent les boulevards, plantés d'arbres, dont un bout se termine à la promenade appelée le *cours* et l'autre à la place où s'élève l'amphithéâtre. Dans cette espèce de cercle irrégulier est comprise et comme enfermée la troisième partie de la ville, celle qui en est comme le noyau et qui se presse autour de la cathédrale. C'est un dédale de rues étroites et tortueuses, dont les maisons sont occupées par le commerce. Là, vous reconnaissez la ville du XVI$^{e}$ siècle, la ville des consuls

chaperonnés, la ville du capitaine Bouillargues et de Poldo d'Albenas. Mais la poésie y trouve plus son compte que la bonne hygiène. La plupart de ces maisons, construites dans les temps de trouble et de guerre civile, sont petites, étroites, écrasées, mal aérées; le rez-de-chaussée est au-dessous du niveau de la rue. Les eaux intérieures, ne pouvant s'écouler au dehors, y croupissent dans des puisards creusés au milieu des cours, d'où s'exhalent des vapeurs méphitiques et des fièvres lentes. La cherté du bois interdit aux habitants d'une condition médiocre l'usage des revêtements de boiseries dans l'intérieur des appartements; outre que la multiplication excessive des insectes, sous un ciel si ardent, fait généralement préférer aux boiseries qui les attirent et, dit-on, les engendrent, des murailles enduites de mortier à la chaux, qui les éloignent. Le *pittoresque* était complet lorsque, au-devant de ces maisons d'une laideur si vénérable, dans ces rues de la vieille cité, on tuait les cochons, les veaux, les moutons et les bœufs, et que le sang des bêtes égorgées se mêlait à la fange des ruisseaux; usage hideux qui a cessé depuis à peine vingt ans.

Toutefois ce n'est pas sans se monter un peu la tête qu'on parvient à retrouver, même dans ces rues qui ont peu changé, quelque air de l'orageuse histoire de Nîmes; il y a là bien peu de reliques du passé. Les villes de commerce se renouvellent sans

cesse et sont peu préoccupées de la poésie des ruines. On n'est soigneux de vieilles choses que dans ces espèces de villes nobles qui ne vivent que de leurs ressources et ne travaillent pas pour le gain. Ici, les vrais monuments sont les ruines romaines, et, chose étrange, ils datent de l'époque où Nîmes n'avait pas d'histoire! On a donné à cette ville un art, comme on lui donnait un gouverneur, par décret impérial; quand elle a été maîtresse d'elle-même, qu'elle a eu des passions, des idées, une histoire, elle n'a su faire que des dégradations aux monuments qu'elle tenait du passé.

Ce qui reste de ces monuments est le principal attrait d'un voyage à Nîmes. J'essayerai de décrire ces belles ruines comme je les ai vues. La science m'y a beaucoup aidé. Elle me permet, au grand profit du lecteur, de mêler à mes impressions personnelles des faits certains et des conjectures solides[1].

1. Je les dois, pour la plus grande partie, aux obligeantes communications d'un savant archéologue de Nîmes, M. Auguste Pelet, conservateur et historien des antiquités de sa ville natale, artiste par l'amour de l'art et par l'habileté de la main, qui a su tout à la fois disserter avec science et sagacité sur ces belles reliques de l'art romain, et en donner des restaurations et des modèles exécutés en liége avec une adresse admirable. Nul n'est plus libéral, pour l'étranger, de son savoir, de sa parole et de son temps.

## II

### ANTIQUITÉS ROMAINES DE NÎMES.

#### 1. La porte de France et la porte d'Auguste.

L'historien Ménard prétend que les murs de la ville romaine étaient percés de dix portes. Cette assertion est difficile à vérifier; de ces dix portes, c'est à peine si l'on peut trouver les vestiges de trois.

La *porte de France* est à l'angle le plus méridional des murailles de la ville. Elle est formée d'un seul portique à plein cintre et surmontée d'un attique décoré de quatre pilastres, lesquels supportent une corniche qui en forme le couronnement. Les murailles étaient de niveau avec cette corniche. La porte de France est flanquée de deux tours demi-circulaires; une grande rainure qui se voit dans l'épaisseur des pieds droits ou pilastres, sur lesquels pose le plein cintre, indique que cette porte se fermait au moyen d'une herse. Le chemin qui venait y aboutir s'appelait *via munita :* aujourd'hui, la porte de France fait face à la route de Saint-Gilles.

La *porte d'Auguste* est un monument plus orné. Elle est formée de deux grands portiques à plein

cintre et de deux petits à côté des grands, destinés au passage des gens de pied. Au-dessus de ces deux petits portiques sont creusées deux niches demi-circulaires, qui contenaient les statues soit des divinités protectrices de la colonie, soit des deux petit-fils adoptifs d'Auguste, Caïus et Lucius, dont le premier était qualifié du titre de *patronus coloniæ*. On lit, sur la frise de la Porte d'Auguste, cette inscription, qui donne pour date de la construction des murs de Nîmes, la huitième année de la puissance tribunitienne d'Auguste :

IMP. CÆSAR. DIVI. F. AVGVSTVS. COS. XI. TRIBV. POTEST.
VIII. PORTAS. MVROS. COL. DAT.

« César, empereur, Auguste, fils du divin César, en l'année onzième de son consulat et huitième de sa puissance tribunitienne, donne à la colonie des portes et des murs. »

Les lettres de bronze ont disparu ; mais les rainures dans lesquelles elles étaient enchassées existent encore et sont d'un beau caractère.

Deux têtes de taureau décorent la clef ou le sommet des deux grands portiques.

En 1390, Charles VI avait fait construire un château fort où l'on entrait par cette porte. Ce château, détruit en partie à l'époque des guerres de religion, fut entièrement démoli en 1793. Les démolisseurs allaient abattre la porte elle-même ; il se trouva fort heureusement des citoyens courageux pour l'empê-

cher. Aujourd'hui, la porte d'Auguste sert d'entrée à une caserne de gendarmerie.

2. La tour Magne.

Situé sur la plus haute des collines auxquelles est adossée la ville, ce reste de tour s'aperçoit de très loin à la ronde et domine un immense horizon. Sa position et ses dimensions colossales lui ont sans doute valu le nom qu'elle porte aujourd'hui et dont l'étymologie *turris magna* ne saurait être douteuse, même pour qui ne sait pas le latin.

Ce monument est horriblement dégradé. Sa hauteur est d'environ cent pieds. Il était composé de plusieurs étages superposés et en retraite les uns sur les autres. Ces divers étages formaient des octogones réguliers. On a fait des suppositions sur ce que devait être le faîte de la tour; les uns ont voulu que ce fût une coupole, les autres une plate-forme; la question est encore à décider.

En 737, Charles-Martel avait voulu détruire la tour Magne, pour enlever ce point militaire aux Sarrasins. En 1185, époque ou Nîmes appartenait aux comtes de Toulouse, la tour Magne devint une forteresse dont la reddition donnait lieu à des traités entre les princes. Aujourd'hui, on y a perché une loge télégraphique. J'eusse aimé mieux y voir des nids d'aigle ou de chat-huant.

Quelle a été la destination primitive de la tour

Magne? Était-ce un *ærarium* ou trésor public, un phare, une tour de signaux, un temple, un mausolée? Dans les dissertations archéologiques, la tour Magne a été tour à tour tout cela. Si ce monument a été un mausolée, la construction en serait antérieure à l'époque romaine, et pourrait bien dater de l'occupation des Grecs de Marseille[1].

La tour Magne était liée aux anciennes fortifications, qui, à diverses époques, ont entouré et défendu la ville de Nîmes. Elle servait comme d'une tourelle avancée où se rejoignaient les deux pans du mur d'enceinte. Dans toutes les démolitions ou reconstructions qui furent faites successivement des remparts de Nîmes, selon les chances de la guerre, la tour Magne fut toujours respectée. En 1601, lorsque François Traucat, le premier qui planta des mûriers dans le Languedoc, obtint de Henri IV l'autorisation de faire des fouilles dans l'intérieur de la tour Magne[2], toute la ville s'émut d'inquiétude

1. C'est l'opinion de M. Pelet.

2. Les lettres de Henri IV à ce sujet sont curieuses de naïveté. « Sur l'advis, dit le roi, qui nous a esté donné par nostre cher et aymé François Traucat, bourgeois de la ville de Nismes, que soubz la ruyne du bastiment de la tour appelée tour Maigne, de l'ancienne clousture de la dicte ville de Nismes, il y a un trésor caché, du temps que les Romains et les Sarrazains occupoient ladicte ville et le pays; et désirant la recherche, perquisition et *recouvrement* dudict trésor estre faicts; à ceste cause, etc. » Suivent les mandons et ordonnons. Traucat est autorisé à faire les fouilles, sous la protection et avec le concours des autorités royales, « nonobstant oppositions ou appellations quelconques,

pour sa belle ruine; on murmurait tout haut contre les lettres du roi : les uns, par un sentiment filial pour un des plus beaux monuments de leur ville; les autres, par envie contre Traucat, qui ne les avait pas mis de moitié dans la trouvaille. La rumeur en fut si forte, qu'un conseil général extraordinaire s'assembla, le samedi 4 août, à son de cloches, à l'effet de prendre des mesures pour la conservation de la tour Magne. Le jour où les travaux commençaient, les consuls se transportèrent sur le lieu, accompagnés des prud'hommes et des voyers de la ville, et assistèrent aux premières opérations de Traucat. On commit un inspecteur pour surveiller, en l'absence des consuls, les travaux de ses pionniers. Le sénéchal, de son côté, représentant les intérêts du roi, nomma un inspecteur particulier qui devait contrôler les travaux concurremment avec l'inspecteur de la ville, bien moins, je suppose, pour avoir une garantie de plus de conservation de l'édifice, que pour empêcher tout détournement clandestin des deux tiers que le roi s'était réservés, dans le

pour lesquelz ne voullons estre différé. Car tel est nostre plaisir; à la charge toutes fois que ledict Traucat sera tenu de fere l'advance des fraix qu'il conviendra pour cet effaict; et tout ce quy se trouvera audict trésor, soit or, soit argent, mestail ou autres choses, le tiers en demeurera audict Traucat; nous réservons les autres deux tiers pour employer en noz urgents affaires.. Donné à Fontainebleau, le 22 may, de l'an de grâce 1601, et de nostre règne le douzième. » Il n'est pas douteux que le bon roi n'ait cru au trésor de Traucat.

trésor à trouver, *pour ses urgents affaires.* Cet inspecteur était à la charge de Traucat. Les fouilles furent sans résultat. Traucat y perdit son temps et son argent.

Le fable a bien raison : les vrais trésors sont ceux que le travail tire du sein de la terre. C'est le raisin, l'olive, la feuille de mûrier, qui poussent sur ces monticules caillouteux dont la ville est entourée au midi, qui sortent d'entre ces galets, ce sable et cet argile dont est formé le sol tout autour de la vieille ruine. Traucat avait été plus heureux et plus inventif dans ses plantations de mûriers que dans ses fouilles. De 1564 à 1606, ses pépinières avait fourni au Languedoc et à la Provence plus de quatre millions de pieds de mûriers, et Henri IV faisait beaucoup plus sagement en lui donnant une pension pour cette découverte, et en lui permettant, par privilège spécial, de planter son arbre partout où il voudrait, qu'en l'autorisant à se ruiner dans les fouilles de la tour Magne. Mais le mauvais état des finances du roi le forçait à compter, dans ses recettes éventuelles, les trésors des Sarrasins et des Romains ; le besoin d'argent le rendait crédule.

### 3. Les bains.

Au pied méridional du coteau sur lequel la tour Magne est assise, sort une fontaine abondante, qui a été, selon toute apparence, la première cause de la

fondation de Nîmes. Le poète Ausone la nomme *Nemausus*. Jusqu'au milieu du XVIII[e] siècle, on ne soupçonnait pas que cette fontaine fût obstruée des débris d'un magnifique établissement romain, et que tout autour le sol se composât de monuments enfouis. A cette époque, l'encombrement des dévastations successives des barbares avait tellement exhaussé le terrain des environs de la fontaine, que la prise d'eau d'un moulin que possédaient, à la source même, les religieuses de Saint-Sauveur, était à cinq pieds au-dessus du niveau des bassins de l'établissement romain. 

Des fouilles votées en 1730 par les états de la province, et commencées en 1738, mirent à découvert les bains de la Fontaine. La curiosité publique était si vivement excitée, qu'il fallut placer des troupes aux avenues pour protéger les travaux et repousser la foule. Cent cinquante ouvriers, employés aux déblayements et partagés en divers ateliers, exhumèrent successivements des restes d'édifices somptueux, des colonnes, des statues, des marbres, des porphyres, des inscriptions. D'abord, ces fragments furent transportés à l'évèché par les soins de l'évêque lui-même; puis, leur nombre s'augmentant chaque jour, et la curiosité et l'argent diminuant en proportion, on négligea ces richesses, on suspendit les fouilles. « Ce ne sont que des ruines de bains, » dirent dédaigneusement les savants de la ville, lesquels ne savaient pas que

les bains romains embrassaient dans leur enceinte des gymnases, des palestres, de longues galeries, des portiques, des jardins, et que, de ces bains-là, Ammien-Marcelin disait que c'étaient plutôt des provinces que des édifices. On ne songea donc plus qu'à restaurer la fontaine, qu'à régler le cours d'eau et à recouvrir de terre cette mine de sculpture et d'architecture antique dont les savants faisaient fi. De là l'origine de ces terrasses en forme de bastions et de ces canaux en forme de fossés, qu'un certain Philippe Maréchal, architecte de fortifications, fit établir sur les bases antiques des monuments découverts, avec l'accompagnement obligé des chicorées et des Amours bouffis de l'époque de madame de Pompadour. C'est ce beau travail, moitié militaire, moitié galant, qu'on appelle aujourd'hui la Fontaine. Une inscription latine, gravée sur un mur en pierre de taille qui fait face à la source du côté du midi, présente cette construction malheureuse comme une sorte de conquête sur les barbares.

Deux inscriptions parfaitement semblables, et symétriquement placées dans le bassin même de la source, ne laissent aucun doute sur l'époque des premières constructions de ces bains[1]. En voici le texte :

1. La richesse et la variété des débris découverts donnent lieu de croire que ces constructions furent complétées par Adrien, à l'époque où ce prince remplit l'empire de monuments.

IMP. CÆSARI. DIVI. F.
AVGVSTO. COS. NONVM.
DESIGNATO. DECIMVM.
IMP. OCTAVVM.

Cette date se rapporte à l'an de Rome 729, vingt-cinq ans avant Jésus-Christ : Auguste avait alors trente-huit ans; il était désigné pour son dixième consulat, et recevait pour la huitième fois le titre d'*imperator*.

« En 93, dit M. Pelet, ces inscriptions parurent empreintes de féodalité et furent effacées; toutefois on peut encore en distinguer quelques lettres. »

### 4. Le temple de Diane.

A quelque distance de la source, à gauche, se trouve un reste d'édifice connu depuis longtemps sous le nom de temple de Diane. La façade primitive n'existe plus, et l'intérieur, qui servait de chapelle, en 1430, au monastère des religieuses de Saint-Sauveur, n'est plus aujourd'hui qu'une belle ruine où l'architecture trouve à peine assez de données pour des restaurations conjecturales.

Ce monument, enchâssé dans le roc, est entièrement construit en pierres de taille posées à sec sur leur lit de carrière. On ne peut guère le décrire qu'en le restaurant par la pensée, c'est-à-dire en

mêlant le passé au présent. Son plan est rectangulaire; une porte à plein cintre en forme l'entrée. Douze niches, dont cinq sont pratiquées de chaque côté dans les deux parois du temple et deux à droite et à gauche de la porte, en décorent l'intérieur. Ces niches, surmontées de frontons alternativement circulaires ou triangulaires, renfermaient des statues. Seize colonnes d'ordre composite supportaient un entablement simple et élégant sur lequel posait une voûte à plein cintre, d'une forme légère et hardie. Le temple de Diane n'a plus d'autre voûte que le ciel. Au fond de l'édifice était apparemment la statue du dieu de la Fontaine, Nemausus, s'il est vrai, comme M. Pelet me paraît l'avoir démontré, que ce temple se liât au vaste système des constructions des bains, et fît partie de cette *province*, pour parler comme Ammien-Marcelin.

Encore au temps de Poldo d'Albenas, qui a décrit l'état des monuments de Nîmes au XVI^e^ siècle, l'intérieur de ce charmant édifice était intact, sauf les statues profanes, qui avaient dû y être remplacées par des saints. Une gravure du livre de Poldo me l'a montré dans toute la grâce de ses proportions, et m'a fait soupçonner toute la délicatesse de son architecture. Il y a peu de monuments plus regrettables que celui-là. En 991, l'évêque de Nîmes, Frotaire, le donna pour église à un monastère de filles, qu'il fonda auprès, et qui prit le nom d'*abbaye de Saint-Sauveur de la Fontaine*. En 1562,

De Jean, capitaine des protestants, pilla et dévasta l'église, et en chassa les religieuses; quelques années après, les Nîmois, craignant que le maréchal de Bellegarde ne s'emparât de ce monument pour le fortifier, abattirent toute la partie qui fait face au midi et réduisirent l'édifice à un état de délabrement qui n'a fait qu'empirer depuis. Les guerres religieuses ont, sur plusieurs points de la France, continué l'œuvre des barbares du v° siècle. Le présent est sans pitié pour le passé.

Le temple de Diane a un charme particulier de solitude et de tristesse. L'art qui rebâtit, recrépit, badigeonne, n'a plus rien à y faire et n'y touche plus. On le laisse là, seul, abandonné, ne se défendant plus que par le respect qu'il inspire, ou par l'indifférence de ceux qui passent auprès. Une grille empêche les enfants, ces ennemis d'instinct de tout ce qui est vieux, d'y venir aider le temps à consumer ces restes et de mettre des bâtons dans les crevasses pour disjoindre plus vite les murailles. Une espèce de cicerone, avec le chapeau à cornes de gardien officiel, vous ouvre cette grille, et vous débite des explications qui n'ont aucun rapport avec les dernières découvertes de la science et n'ont pas varié d'un mot depuis vingt ans. Pendant que la science dispute si ce monument n'a pas été dans l'origine un *lavacrum*, faisant partie du système général des bains, un lieu où l'on prenait des douches sudorifiques, l'imperturbable gardien vous montre la place

*où les prêtres se cachaient pour faire parler leurs dieux,* le sanctuaire de la sibylle et l'abattoir où l'on immolait les bœufs du sacrifice. Des figuiers sauvages sortis d'entre les fentes des murailles, et nourris de cet imperceptible humus qu'engendrent toutes les ruines, versent leur pâle feuillage et leur ombre transparente sur les débris de chapiteaux et d'entablements qui gisent au pied des murs, comme s'il voulaient voiler ces irréparables destructions. Rien ne se peut voir de plus touchant que cette ruine, que la science ne parviendra pas à enlever au domaine vague et poétique des conjectures.

### 5. Le pont du Gard.

La merveille du Languedoc, le reste le mieux conservé de l'art vraiment romain, c'est l'aqueduc ou pont du Gard. Après deux heures de route à travers un pays riche, le long de coteaux tout argentés d'oliviers, on arrive sur les bords du Gardon, rivière capricieuse qui passe sous le pont du Gard. Ce merveilleux monument ne se montre qu'à ceux qui en sont tout près. Il est caché par des montagnes couvertes de chênes nains, arbre triste, d'un vert noir, qui n'a besoin que d'un peu de terre végétale pour prospérer, c'est-à-dire pour languir pendant quelques années. Ces montagnes font tout à coup un coude rentrant, à l'endroit même où le pont a été construit; aussi ne le voit-on dans l'ensemble

qu'arrivé au pied. Mais la première vue qu'on a, par-dessus les arbres, de la courbe gracieuse et de la belle couleur feuille-morte des arcades supérieures, cause un plaisir de surprise inexprimable. Cela est si étrange, de trouver un monument hors de l'enceinte des villes, un édifice destiné à n'être point vu, de l'architecture pour les voleurs, les vagabonds et les loups! Car l'aqueduc n'était, après tout, qu'un conduit d'eau, avant que les modernes y eussent accolé un grand chemin.

L'insuffisance des eaux de la fontaine de Nîmes, en été, dut inspirer aux fondateurs de la colonie l'idée de chercher les moyens d'y suppléer. A sept lieues de Nîmes, la fontaine d'Eure fournissait à Uzès (*Ugernum*) une eau abondante et très saine : on fit sept lieues d'aqueducs pour amener l'eau d'Uzès à Nîmes. De tels travaux n'effrayaient pas les Romains. Une inscription découverte sur un des restes de l'aqueduc donne l'honneur de cette magnifique construction au gendre d'Auguste, Agrippa, qui l'édifia en sa qualité de *curator perpetuus aquarum*, curateur perpétuel des eaux.

A trois lieues au nord-est de la ville, il fallait franchir une vallée de trois cents mètres de largeur au fond de laquelle coule le Gardon, et faire passer de plain-pied, du sommet d'une montagne à l'autre, à cent cinquante pieds en l'air, une rivière portée sur un pont. On éleva un édifice de cent cinquante

pieds de haut et de huit cents de long, et la rivière franchit la vallée.

Cet édifice, bâti en pierres de taille sans ciment, est formé de trois étages d'arcades superposées à plein cintre.

Le premier étage a six arcades; c'est sous la seconde, du côté de la rive gauche, que coule le Gardon dans les eaux ordinaires. Cette arcade est plus grande que les cinq autres. La hauteur de l'étage est d'environ soixante pieds.

Le second rang se compose de onze arcades correspondant parfaitement à celles de l'étage inférieur mais en retraite sur ces dernières, puisque leur épaisseur est moindre. La hauteur de ce second étage est la même que celle du premier.

L'étage supérieur, aussi en retraite sur celui du milieu, présente trente-cinq arcades égales, ayant environ douze pieds d'ouverture. C'est sur ce troisième rang que pose l'aqueduc, recouvert de dalles de plus de six pieds de largeur et d'une seule pièce. Sa forme est une voûte renversée. On peut se donner le plaisir d'y entrer et de cheminer en se baissant sous cette couverture de dalles, lesquelles sont percées, à des intervalles égaux, d'ouvertures carrées par lesquelles la lumière pénètre dans l'aqueduc. Ceux qui ne craignent pas de se sentir à cent cinquante pieds en l'air, debout sur des dalles de six pieds de large, au-dessus d'une rivière dont le lit est de roc vif, peuvent jouir de la vue d'un de

ces beaux paysages sévères et ardents comme en offre la nature du Midi.

Du nord au midi coule le Gardon, torrent fougueux en hiver; en été, petit ruisseau méandreux, sonore, plein de caprices et de points de vue changeants. Il sort du vallon que forment les deux chaînes de collines, et s'avance librement dans la plaine, vers le Rhône, qui doit l'engloutir. Son lit est tantôt un pavé de rochers légèrement bombés qui sonnent le creux comme une voûte, tantôt d'arides bruyères, tantôt de petits arbustes rabougris, qui plient la tête pendant les crues et la relèvent quand le soleil a changé le fleuve en ruisseau. Sous la principale arcade de l'aqueduc, il est emprisonné entre deux murailles de roc, sur lesquelles porte l'arcade, et que toutes ses furies n'ont pas pu encore érailler. Quand on a contemplé le paysage, on prend plaisir à regarder, gravées sur les dalles, des inscriptions dont quelques-unes ont plus de deux siècles, des figures de fer à cheval, de marteaux et autres instruments grossièrement sculptés par des ouvriers appartenant aux confréries, que leur tour de France avait amenés au pont du Gard. Les intempéries de dix-huit siècles ont ridé cette pierre, mais ne l'ont pas entamée. Des noms écrits au XVII$^{e}$ siècle sont aussi lisibles que s'ils étaient d'hier. Le temps s'arrête devant les monuments romains que les hommes ont respectés. Qui peut dire combien d'années encore la civi-

lisation peut prolonger la vie de l'aqueduc du Gard?

Voici le peu qu'on connaisse des destinées de ce monument, mis hors de service, comme tous les autres, par les mêmes barbares et à la même époque. Le 6 mars 1430, Charles VII le visita et y fit faire quelques réparations, nécessitées par des inondations récentes. Cent trente-quatre ans plus tard, le duc de Crussol y reçut Charles IX, et lui fit offrir des confitures par des jeunes filles en costume de nymphes. On peut voir, à quelques pas du pont, la grotte d'où sortirent ces nymphes, de l'invention du duc de Crussol. Avant cette époque, et du temps de Poldo d'Albenas, des échancrures avaient été pratiquées dans les pilastres du second étage pour faire un chemin de pied. Une gravure du temps me montre des mulets chargés passant sur le rebord du premier étage, sous ces échancrures qui étaient profondes et qui devaient mettre en danger l'édifice. « Puisque nous avons fait mention du pont du Gard, dit Poldo, faut entendre qu'il sert à présent de pont, principalement le premier estage, lequel a esté entrecoupé, et les pilastres tous éberchez d'un costé, tellement qu'un mulet y peut passer tout chargé; et ce a esté fait pour la commodité des gens du païs et pour abréger le chemin de deux lieues, ou environ. »

Ces échancrures avaient fini par ébranler l'édifice et le faire surplomber du côté d'amont. En 1699,

M. de Bâville, intendant du Languedoc, y envoya un architecte et un abbé pour aviser aux réparations nécessaires, et, l'an d'après, les états de la province arrêtèrent qu'on remplirait les coupures, ce qui sauva l'édifice. Toutefois, les raisons de commodité dont parle Poldo d'Albenas étant les mêmes ou plutôt devenant plus urgentes, en 1747 on adossa au premier étage un pont destiné à toute sorte de voyageurs et de transports. Une médaille frappée à cette occasion porte cette légende : *Nunc utilius* (maintenant plus utile). C'est vrai ; mais on est forcé de dire : *Maintenant moins beau*. Il ne se peut rien voir de plus disgracieux que cette masse de pierre accolée au premier étage, qui en donnant une base monstrueuse à l'édifice, gâte son plus beau caractère, la légèreté. Il faut passer du côté opposé à ce pont de raccord pour jouir de toute la beauté du monument, outre que, de ce côté, la couleur des pierres est plus belle et leur ton plus chaud.

Dans ces dernières années, les visiteurs du pont du Gard ont eu le spectacle d'une troupe de bohémiens campés au pied du pont, sous la même grotte, j'imagine, d'où sortirent les nymphes qui allèrent au-devant de Charles IX lui offrir des boîtes de confitures. Je n'ai pas été assez heureux pour voir le contraste de cette misère pittoresque avec la grandeur de l'art romain ; le jour que j'allai au pont du Gard, j'eus un spectacle moins piquant, mais plus édifiant. C'était un bon prêtre de campagne,

descendu de son mulet et qui lisait son bréviaire, assis sur l'herbe, ayant à côté de lui un gros parapluie replié, et son mulet, la bride traînante, qui humait l'ombre de la grotte. Il ne leva pas les yeux pour nous voir passer.

Des bohémiens n'auraient pas été si réservés, si j'en crois ce qu'on dit dans le pays de leur audace. Ce sont d'effrontés mendiants, qui demandent du ton de gens qui prendront ce qu'on leur refuse. Ils entrent deux dans une boutique, et, pendant que l'un marchande, l'autre vole. On sait leurs habitudes et on s'en méfie; mais la crainte d'être volé n'est jamais si habile ni si ingénieuse que l'amour de vendre; aussi beaucoup de marchands y sont pris. Si les bohémiens voient un enfant manger sur le devant de la porte paternelle, ils vont lui prendre son morceau de pain; ils iront intrépidement jusque dans l'arrière-chambre tendre la main aux gens à table. Ils sont craints et tolérés : la superstition et la curiosité les protègent; on aime à les voir s'en aller et à les voir revenir. Les petits enfants en ont grand'peur, parce qu'on les a souvent menacés des *boumians*. Les mères, qui leur font ces menaces pour apaiser leurs cris, en ont plus peur encore, car les Bohémiens passent pour enlever les enfants.

C'est dans les mois d'août et de septembre, aux fêtes de saint Roch et de saint Michel, qu'on voit arriver à Nîmes, entassés sur de mauvaises char-

rettes traînées par des mules, ou chassant devant eux des troupes d'ânes et de petits mulets qu'ils vont vendre dans les foires, ces demi-sauvages, vrais enfants perdus de la Providence. Ils couchent à la belle étoile, ordinairement sous les ponts. Leur quartier général, à Nîmes, est le Cadreau (en patois, *lou Kadaraou*), petit pont jeté sur un ravin qui descend d'une colline et sert de voirie publique. C'est là qu'on peut les voir demi-nus, sales, accroupis sur de la paille ou de vieilles hardes, mangeant avec leurs doigts les chiens et les chats qu'ils ont tués dans leurs excursions crépusculaires. Dans les jours de foire, ils sont tour à tour marchands, maquignons et saltimbanques. Les jeunes filles, aux grands yeux bruns et lascifs, au visage cuivré, pieds nus, la robe coupée ou plutôt déchirée jusqu'aux genoux, dansent devant la foule en s'accompagnant d'un bruit de castagnettes qu'elles font avec leur menton. Ces filles, dont quelques-unes ont à peine seize ans, n'ont jamais eu d'innocence. Venues au monde dans la corruption, elles sont flétries avant même de s'être données, et prostituées avant la puberté. Ces bohémiens parlent un espagnol corrompu. L'hiver, on ne les voit pas : où vont-ils? d'où viennent-ils?

L'hirondelle,
D'où vient-elle [1] ?

1. Béranger, *Chansons*.

J'imagine que la construction de l'aqueduc du Gard donna lieu à la correspondance suivante entre l'empereur et le gouverneur de la province.

« *Le gouverneur à l'empereur.*

» Les habitants de Nîmes, seigneur, manquent d'eau. Il y en a de fort bonne et en grande abondance à seize milles de là, que l'on y pourrait conduire. J'ai donné l'ordre d'examiner s'il y avait quelque endroit favorable à la construction d'un ouvrage solide. L'argent ne nous manquera pas, si vous approuvez, seigneur, un projet d'embellissement et de commodité pour la ville municipale, qui a vraiment besoin d'eau. »

« *L'empereur au gouverneur.*

» Examinez avec soin, mon très cher N..., s'il y a un lieu propre à recevoir un aqueduc; car il n'est point douteux qu'on ne doive fournir de l'eau à la ville municipale de Nîmes, si, par ses propres moyens, elle peut se procurer un avantage qui doit beaucoup contribuer à son agrément et à sa salubrité. »

Le gouverneur écrivit de nouveau qu'il avait trouvé l'emplacement et dressé les devis, il pria l'empereur de faire remise aux Nîmois de la somme

annuelle qu'ils avaient l'habitude de lui offrir comme hommage de nouvelle année; il mit l'architecte et le fontainier en demeure de commencer. Ceux-ci construisirent l'aqueduc, donnèrent quittance, et tout fut dit [1].

L'art était alors dans l'air, dans les mœurs, dans la vie domestique des nations, ou plutôt de la nation qui les résumait et les absorbait toutes; l'art était la commodité, le *confortable.* Les architectes et les statuaires ne suffisaient pas au besoin universel; Pline le jeune se plaint d'en manquer dans son gouvernement de Bithynie, et il en demande à Trajan. Trajan lui répond qu'il n'a qu'à bien chercher pour en trouver autour de lui. Je ne doute pas que presque tous les artistes de ce temps-là ne fussent en état de concevoir ce que nous appelons un monument d'art. Les guerres et les renouvellements du monde ont dû détruire des centaines de monuments comme ceux dont les ruines nous remplissent de tant de respect. La plupart étaient bâtis par des artistes sans nom, à peu près comme ces églises du moyen âge, dont l'architecte n'était pas plus connu que le maçon, personne, dans ce temps de foi, ne se croyant inventeur dans un art à l'usage de tout le monde. Au moyen âge, la foi élevait les

1. Cette correspondance n'est pas si fictive qu'elle en a l'air. C'est la traduction presque littérale d'une correspondance du même genre entre Pline et Trajan, à l'occasion de la colonie de Sinope.

églises et n'y mettait point de nom ; sous la Rome impériale, l'art, la seule foi de cet âge, semait le monde de monuments, et n'y mettait point de nom. Chose étrange, on retire tous les jours du Rhône des tuyaux en plomb très bien conservés, qui sont marqués de l'étiquette et du nom du plombier; et les arènes, les temples, les arcs de triomphe, les théâtres, les aqueducs, sont des œuvres sans nom d'auteur! Un plombier a pris toutes ses précautions pour se survivre; l'architecte qui a construit l'aqueduc du Gard doit rester à jamais inconnu.

J'en dirai autant des statuaires.

Cette grande construction solitaire, qui se cache dans un coude formé par deux montagnes, et franchit si hardiment de l'une à l'autre; ces arcades immenses qui encadrent des horizons entiers, s'engendrent les unes les autres, jusqu'à cent cinquante pieds, et forment trois ponts superposés, non pour l'eau, mais pour l'air si pur et si transparent du Midi; ce plein cintre si harmonieux, la création de l'art romain; ce jaune d'or qui revêt toutes les pierres; cette diversité des détails et cette majestueuse unité de l'ensemble; cette petite rivière, si vieille et si fraîche, qui semblait en ce moment dormir et coulait comme une nappe d'huile sous l'immense aqueduc; ces vignes semées çà et là tout alentour, dont le feuillage robuste et charnu résistait seul, au milieu d'une verdure mourante, au soleil et au vent aride du nord; ces deux chaînes

parallèles de montagnes, qui se recourbent et se plient au gré des détours de la petite rivière; cette nature si singulière du Midi, où la fécondité se devine et où l'aridité se fait sentir; ce ciel qui dore les pierres, et cette art qui imprimait une beauté immortelle à des choses de première nécessité : toutes ces grandeurs de la nature et de l'homme ont laissé dans ma pensée quelque chose de plus grave que des souvenirs d'une curiosité satisfaite. Il y a une mystérieuse éducation dans la contemplation de ces grandes harmonies; et, si cela ne donne pas le génie à qui ne l'a pas reçu du ciel, cela entretient et perfectionne la sensibilité, qui nous dédommage de n'avoir pas le génie.

6. L'amphithéâtre.

L'époque précise où fut construit l'amphithéâtre de Nîmes est un point d'archéologie très débattu. Les uns le datent d'Antonin; les autres, s'appuyant sur des débris d'inscription, lui donnent pour fondateur un des membres de la famille Flavienne, soit Vespasien, soit Titus, soit même Domitien. Entre les deux époques présumées, la différence n'est que de soixante ans : « C'est peu, remarque M. Pelet, dans l'âge d'un monument qui a déjà dix-huit siècles d'existence. »

L'amphithéâtre, construit pour des jeux, des combats de gladiateurs et d'animaux, des nauma-

chies, fut pour la première fois converti en citadelle par les Visigoths. Ils en flanquèrent la porte orientale de deux tours appelées tours des Visigoths, encore debout en 1809. Charles Martel, en l'an 737, y assiégea les Sarrasins et y mit le feu. Après l'expulsion des barbares, l'amphithéâtre continua d'être un château fort. La garde en était confiée à des chevaliers qui y avaient leurs logements et étaient liés entre eux par le serment de défendre ce poste jusqu'à la mort. Vaincue par la commune, cette caste abandonna d'abord ses anciens privilèges, puis, peu à peu, les maisons mêmes qu'elle occupait dans l'enceinte des arènes, et qui furent désormais habitées par le petit peuple. Encore en 1809, une population de deux mille âmes était entassée dans l'Amphithéâtre, lequel fut déblayé de ses hôtes et de leurs cabanes par les soins d'un préfet de ce temps.

La façade circulaire de l'amphithéâtre est composée d'un rez-de-chaussée, d'un premier étage, d'un attique qui en forme le couronnement. Soixante portiques communiquent du rez-de-chaussée dans l'intérieur des arènes. Un même nombre s'ouvre sur le premier étage. L'attique s'élève au-dessus; tout autour sont, au nombre de cent vingt, des consoles ou saillies de pierre, percées de trous circulaires, où étaient enfoncées des poutres destinées à soutenir le *velarium*, rideau immense qu'on tendait sur l'arène, du côté où plongeait le soleil. Un

petit escalier, creusé dans l'épaisseur du mur, audessus de la porte du nord, était réservé aux esclaves commis à ce service.

Trente-quatre gradins, d'un pied et demi de haut, d'un peu plus de deux pieds de large, servent à la fois de sièges et de marchepieds, montant circulairement du *podium* jusqu'à l'attique. Ces trente-quatre gradins étaient divisés en quatre *précinctions*, figurant lès rangs de loges dans nos théâtres; elles avaient chacune leurs issues ou vomitoires, et leur galerie, sous laquelle les spectateurs venaient s'abriter contre l'orage.

La première précinction, réservée aux principaux personnages de la colonie, n'avait que quatre gradins. Les places y étaient séparées; chaque famille avait la sienne marquée de son nom. On a retrouvé quelques lettres de ces noms. A la porte du nord était une loge de distinction pour la principale autorité du pays; et une autre, en face, pour les prêtresses. A ces deux loges répondaient, par un escalier, deux pièces voûtées, pour les cas de pluie.

La seconde précinction, séparée de la première par un mur revêtu de dalles, était réservée à l'ordre des chevaliers; elle avait dix rangs de gradins; on y arrivait par quarante-quatre vomitoires.

Un marchepied peu élevé formait l'intervalle de la seconde à la troisième précinction. Celle-ci comptait dix rangs de gradins et trente vomitoires.

C'était la place du peuple, *populus*, fort différent de la populace, *plebs*, et des esclaves, auxquels était réservée la quatrième et dernière précinction.

Cette précinction se composait de dix gradins, dont le dernier s'appuyait contre l'attique. Un mur, de même forme et de même hauteur que le précédent, la séparait de la troisième.

Pour éviter les courants d'air, l'architecte avait eu soin de ne point placer les vomitoires, ou portes de sortie, en face des portiques, ou portes d'entrée. Des escaliers, dont le nombre était proportionné à celui des vomitoires, permettaient la précipitation sans l'encombrement, outre que, par une admirable précaution, ces escaliers s'élargissent au fur et à mesure qu'ils descendent des précinctions supérieures, afin de rendre la sortie plus facile et plus prompte.

D'après les calculs de M. Pelet, la première précinction contenait. . . . . . . . . 1,568 places.
La seconde. . . . . . . . . . . . . 5,313
La troisième. . . . . . . . . . . 6,893
La quatrième. . . . . . . . . . . 8,182
Nombre total de places sur les gradins. . . . . . . . . . . . . 21,956

Si l'on ajoute à cela les places qu'on pouvait prendre sur les marchepieds de la troisième et de la quatrième précinction, celles des spectateurs qui,

debout sur le dernier gradin, avaient le dos appuyé contre l'attique, le nombre total des places pouvait être de vingt-quatre mille deux cent neuf. On ne compte pas ceux qui, faute d'autres places, ou montaient sur l'attique, à côté des poutres qui soutenaient le *velarium*, ou se tenaient debout à l'entrée des cent vomitoires, comme ces curieux de nos théâtres qui regardent la pièce du fond des couloirs de l'orchestre, ou du haut des escaliers conduisant aux galeries. Ce calcul n'a rien d'arbitraire, si l'on remarque que les places étaient marquées non seulement sur la pierre des gradins, mais même sur la paroi de l'attique, auquel étaient adossés les spectateurs qui se tenaient debout sur le dernier gradin.

Ce qui distingue ce majestueux reste de l'architecture romaine, c'est la grandeur et la commodité.

La grandeur est presque la seule originalité de l'art romain; mais cette originalité n'est inférieure à aucune autre. L'art grec ne lui a point fourni le modèle des amphitéâtres; l'art grec n'avait point à convier des nations entières à des jeux de gladiateurs et de bêtes. Sauf quelques monuments élevés pour la représentation de la Grèce fédérative, ou pour loger quelque sacerdoce collectif, comme celui de Delphes, les édifices publics de chaque nation en particulier ne dépassaient pas les proportions de la nation. Les temples n'étaient pas toujours aussi grands que leurs dieux, témoin le Jupiter de Phidias, qui ne fut jamais logé à l'aise que dans

l'Olympe d'Homère. La moitié d'un amphithéâtre romain de province aurait suffi pour contenir tous les citoyens libres de Sparte ou d'Athènes. Les monuments grecs n'étaient pas grands par le nombre des coudées de pierre, mais par les proportions. Au temps de Trajan, les amateurs d'objets d'art faisaient le plus grand cas d'une statuette d'Hercule en bronze, ouvrage de Lysippe. « Le travail en est si beau! dit spirituellement Stace; il y a tant de majesté dans de si étroites limites! C'est le Dieu, m'écriai-je, oui, c'est le Dieu! Il posa devant toi, Lysippe, lorsqu'il t'arriva de le représenter si petit et de le faire sentir si grand[1] ! » Tel est l'art grec. Les Romains n'imitaient sa noble et gracieuse architecture que dans le décor de leurs jardins particuliers. Des temples qui avaient suffi au culte de toute une nation servaient de modèles à leurs chapelles domestiques, et plus d'un riche Romain avait dans l'enceinte de sa villa, et pour son dieu particulier, un édifice religieux où la déesse protectrice d'Athènes ne se serait pas trouvée à l'étroit.

L'architecture vraiment romaine prit la taille de la nation et les proportions de son histoire. Quand César voulut donner des jeux à l'univers dans la

1. Tantus honos operi, finesque inclusa per arctos
Majestas ! Deus ille, Deus; seseque videndum
Indulsit, Lysippe, tibi, parvusque videri
Sentirique ingens...

SILVES, VI, IV.

personne de ces vaincus faits citoyens romains, qu'il avait ramenés avec lui de toutes les parties du monde, il fallut bien, pour que ces échantillons de tous les peuples fussent assis et clos, que les amphithéâtres fussent grands comme des villes. Quand Titus fit égorger neuf mille bêtes dans le Cirque, et Trajan onze mille; quand Probus fit courir mille autruches dans une forêt peuplée d'animaux de tous les pays; quand ces empereurs firent battre des crocodiles contre des crocodiles, des serpents géants contre des serpents géants, l'amphithéâtre dut avoir l'étendue d'une forêt et d'un lac, pour que tous ces êtres vivants y pussent mourir, non d'étouffement, mais avec tous les honneurs du combat. Les grands édifices du vieil Orient, les monuments de Babylone, de Memphis, furent surpassés; le despotisme impérial fit remuer assez de pierres pour fatiguer trois siècles d'invasions barbares seulement à les renverser; après quoi, ces mêmes pierres, relevées de nouveau, servirent à ceindre de fortifications toute l'Europe féodale. Les architectes étaient des empereurs et les maçons des armées; l'œuvre se ressentait des ouvriers. Les provinces firent comme Rome, les municipalités comme les métropoles, toutes bâtissaient dans la pensée qu'elles représentaient et résumaient l'univers; elles avaient des théâtres et des arènes sur le plan de ceux de César, comme si elles eussent pensé aussi à convier des représentants du monde à leurs fêtes.

Mais c'est surtout la commodité qui se fait sentir dans ces grands monuments. L'art romain avait résolu le problème qui consiste à faire entrer sans encombre, dans un édifice donné, toute la foule qu'il peut contenir, et, ce qui est plus difficile, à l'en faire sortir, en cas d'accident, sans l'étouffer ni l'écraser aux portes.

Je sais qu'on n'avait pas à craindre, dans les amphithéâtres romains, les incendies par l'huile ou par le gaz, ni les chutes par défaut de solidité; mais il n'était pas rare que les spectateurs eussent à se garantir des intempéries de l'air, d'un orage qui crevait sur l'amphithéâtre, d'une brise froide qui glissait le long des gradins et faisait grelotter sous sa tunique courte le peuple-roi, sous leurs vêtements de pourpre les spectateurs des gradins privilégiés. Dans ce cas, le spectacle était suspendu : quarante mille spectateurs se levaient tous ensemble, rentraient dans les galeries par de nombreux vomitoires, et s'y abritaieut contre l'orage. L'eau, tombant sur des gradins unis et disposés en pente légère, s'écoulait par d'innombrables rigoles dans les aqueducs souterrains ; quelques minutes de soleil et de brise tiède séchaient ces gradins, le sable de l'arène buvait la pluie, les quarante mille spectateurs, qui grondaient tout à l'heure dans l'intérieur de l'immense fourmilière, reparaissaient tous à la fois et sans confusion par tous les vomitoires; les gradins, garnis de nouveau, battaient des

mains à la rentrée des acteurs, hommes ou bêtes.

Le peuple était toujours libre de se retirer dans les galeries, à moins qu'il ne plût à l'empereur de le lui défendre ; alors il fallait recevoir la pluie et encore battre des mains.

Ajoutez à toutes ces facilités merveilleuses de locomotion une ventilation admirablement distribuée, douce, rafraîchissante ; beaucoup d'air, et point de *deux airs ;* beaucoup de vent et point de vents coulis. On ne gagnait de rhumes à l'amphithéâtre que s'il plaisait à l'empereur ; ce n'était la faute ni de l'architecte ni de l'art romain. L'architecte et l'art avaient pourvu à tout, sauf aux fantaisies de César. Grâce à la disposition amphithéâtrale, chaque spectateur ne respirait pas l'air déjà respiré par les autres, à la différence de nos théâtres, où les émanations du parterre vont suffoquer les étages supérieurs. Chaque rang de gradins s'effaçant du rang inférieur, et formant une circonférence distincte et isolée, avait sa part d'air comme sa part de ciel, et n'était pas plus gêné par ses voisins d'en bas que par ses voisins d'en haut. De plus, l'air de l'amphithéâtre se renouvelait de deux manières ; d'abord par le haut de l'édifice, vaste entonnoir où il en descendait en plus grande quantité que n'en pouvaient consommer les spectateurs, ensuite par les innombrables arcades ouvertes à l'extérieur, qui recevaient l'air dans les galeries, pour le rendre à l'amphithéâtre par les vomitoires. Quand le temps

était lourd, pour peu qu'il y eût un souffle dans le ciel, la forme circulaire de l'amphithéâtre ne permettait pas que ce souffle se perdît; car, comme il y avait des ouvertures sur tous les chemins des vents, ce petit souffle, au lieu de se briser contre des masses de pierres, s'insinuait par les pleins cintres, se répandait dans les galeries, et venait, par les vomitoires, rafraîchir les têtes des spectateurs.

Enfin ceux-ci étaient abrités du soleil par un immense *velarium*, lequel était replié au quart, à la moitié, aux trois quarts, selon l'heure, de sorte qu'ils avaient de l'ombre sans cesser d'avoir de l'air.

La carrière d'où ont été tirées les pierres de l'amphithéâtre de Nîmes est située à une lieue de la ville. On la voit encore dans l'état où l'ont laissée les Romains. Trois grands quartiers de rochers sont restés debout, coupés droits comme avec une immense scie. Les longues dalles qui servent de gradins, celles qui forment l'attique, et sur lesquelles quatre hommes pourraient marcher de front, étaient taillées d'un seul bloc dans cette carrière, et transportées à Nîmes par un chemin qui porte encore le nom de chemin des Romains. Des trois quartiers de roche, l'un conserve encore une entaille de la longueur et de la largeur exactes d'un de ces gradins; le temps n'a pas élargi cette entaille, et il a respecté la carrière encore plus que le monument. Je marchais vraiment sur une poussière romaine. Tous les débris des pierres taillées sont accumulés

là, et forment une petite colline ; car la sciure de tels monuments suffisait pour faire des collines. Le temps a versé tant de pluie et de soleil sur ces débris, qu'il en a fait comme une terre friable, sur laquelle le vent sème et le printemps fait fleurir quelques graines sauvages. En face de la carrière, on a découvert tout récemment le puits qui servait à rafraîchir les constructeurs de l'amphithéâtre, quand ils mangeaient leurs pastèques, vers la troisième heure, assis sur la pierre qu'ils venaient de couper. Un homme du pays a imaginé d'élever en cet endroit un cabaret, où il vend aux passants de très mauvais orgeat avec de l'eau fraîche du puits des Romains.

On aimerait à se figurer, dans la vaste enceinte de l'amphithéâtre, une lutte à la manière antique, entre deux adversaires armés du gantelet et tout luisants d'huile, ou tout au moins quelque combat de taureaux à la manière espagnole. Les luttes de l'amphithéâtre de Nîmes ne ressemblent pas aux luttes antiques, ni ses combats de taureaux à ceux de Séville ou de Burgos. N'allez y chercher ni les Milon de Crotone, ni les toréadors espagnols. Votre désappointement serait grand.

La lutte, que les consuls de la cité du xv<sup>e</sup> siècle encourageaient et récompensaient par le don d'une pièce de drap vert, n'a pas cessé d'être une coutume locale à Nîmes, mais plus particulièrement dans les villages de son territoire. Le prix est voté

par le conseil municipal de l'endroit : c'est d'ordinaire une montre ou une tasse d'argent. Dans un champ nouvellement moissonné, deux lutteurs, représentants de deux villages rivaux, cherchent à se renverser sur le dos; on n'est vaincu que si le dos et la tête ont touché contre terre. La population des deux villages, rangée des deux côtés, assiste, avec toute l'anxiété de l'honneur local, aux alternatives de la lutte. Quand l'un des deux lutteurs est renversé, tout espoir n'est pas encore perdu ; si sa tête n'a pas touché, tout son village crie : *A pas touca! a pas touca!* (N'a pas touché!) La lutte continue alors et la fortune peut changer. Quelquefois il y a doute; alors des deux côtés opposés s'élèvent des cris confus : *A touca! a pas touca!* (Il a touché! il n'a pas touché!) » Des arbitres du choix des deux partis décident le point.

La musique des luttes c'est le tambourin et le hautbois. Le vainqueur traverse son village en triomphe, au son de ces instruments, précédé d'une bannière ornée de banderoles, d'où pendent les prix du combat. Ses amis l'entourent en chantant; les enfants déjà grands le regardent passer avec des larmes d'émulation. Le vaincu n'est point déshonoré : il s'en retourne à son village, et songe à prendre se revanche à la *vogue* prochaine : c'est le nom de la fête. Il y a des *vogues* où figurent jusqu'à huit lutteurs, autour desquels sont rassemblés huit villages.

C'est le dimanche, et pendant les foires, que l'amphithéâtre de Nîmes sert de champ clos à des lutteurs. Mais ce spectacle est à peu près abandonné. La bourgeoisie ne se dérange pas pour si peu; les dames de Nîmes ne veulent point froisser leur toilette en s'asseyant sur des gradins ruinés, ou sur la place de ces gradins. Des curieux, dont le plus grand nombre appartient à la classe ouvrière, sont les seuls spectateurs. Rien de moins pittoresque d'ailleurs que deux lourdauds qui ôtent leur habit et se collètent comme les Auvergnats de Paris, que pas une main délicate n'applaudit, et dont le vainqueur n'est pas beaucoup plus intéressant que le vaincu. Nous ne sommes plus au temps où les consuls en chaperon assistaient au combat et proclamaient le vainqueur. Les juges des luttes d'aujourd'hui sont, j'imagine, quelques vieux lutteurs émérites des villages voisins, qui ont longtemps bu dans les cabarets les montres ou les tasses d'argent gagnées dans leur carrière.

Ce que sont ces luttes dégénérées à la lutte antique, les combats de taureaux de l'amphithéâtre le sont aux combats de taureaux de l'Espagne. On lâche dans l'arène un taureau de la Camargue, maigre et efflanqué : il entre là, non pas en bondissant, non pas en roulant des yeux de sang, comme les taureaux des descriptions espagnoles, mais comme il entrerait dans un pâtis. Cependant on parvient à le tirer de son indifférence. Des enfants

armés de houssines de vigne, qu'ils appellent en leur patois *badiganes*, le frappent à coups redoublés, en le traîtant de lâche s'il paraît hésiter. Des hommes le poursuivent de sifflets aigus et perçants, que répètent les échos de l'amphithéâtre. Enfin le pauvre animal s'émeut; il se jette à droite et à gauche, il bondit, il fait une poussière assez convenable. Après quelques tours dans l'arène, on le renverse et on le marque à la croupe de la lettre initiale de son propriétaire : c'est ce qu'on nomme une *ferrade*. Les taureaux qui ont pris le combat au sérieux,et qui ont jeté quelques malheureux enfants à six pieds en l'air avec leurs cornes, sont applaudis, aimés, admirés ; ceux qui ne peuvent pas se décider et qu'on n'excite ni avec les sarments de vigne ni à coups de sifflets, sont battus, hués, poursuivis de cris outrageants, dont un peu de honte rejaillit sur leur maître. En somme, les *picadors* des combats de taureaux de Nîmes sont des polissons abandonnés de leurs mères ; et les *toreadors* sont de malheureux *artistes* assez peu différents, par leur consistance sociale, des bohémiens du pont du Gard.

### 7. La Maison carrée.

La question de l'époque précise où fut fondé ce monument, le plus délicat et le mieux conservé de tous les monuments anciens, roule tout entière sur la différence de la lettre C à la lettre M. Voici com-

ment un Nîmois, antiquaire distingué et personnage considérable de la ville, M. Séguier, était parvenu à lire sur la frise de la façade, par une comparaison des trous et du nombre des crampons qui avaient servi à l'y fixer, l'inscription :

C. CÆSARI. AVGVSTI. F. L. COS. CÆSARI. AVGVSTI. F. COS. DESIGNATO. PRINCIPIBVS. IVVENTVTIS[1].

A l'exception de la première lettre C, qui représenterait Caïus, toutes les recherches et comparaisons ultérieures ont confirmé l'inscription de M. Séguier. Mais des doutes ont été élevés sur ce C, non seulement par tous les savants qui ont voulu s'assurer de la chose, mais par M. Séguier lui-même, forcé d'avouer que cette lettre ne s'incrustait pas naturellement dans les trous creusés à cet endroit. M. Pelet a proposé sa lettre à lui; à force de recherches et de remaniements alphabétiques, il est parvenu à trouver que trous et crampons s'accommodaient à merveille de la lettre M. Si la découverte est vraie, la Maison carrée n'aurait plus été dédiée à Caïus et à Lucius César, petit-fils d'Auguste et princes de la jeunesse, mais à Marcus-Aurelius (Marc-Aurèle) et Lucius-Verus, fils adoptifs d'Antonin, désigné ici sous le nom commun des empereurs, Auguste. Des médailles donnant à chacun de

1. A Caïus et Lucius César, fils d'Auguste, consuls désignés, princes de la jeunesse.

ces deux princes en particulier le titre de *prince de la jeunesse*, pourquoi ne l'auraient-ils pas porté tous deux en commun, et tous deux comblés d'honneur par Antonin? D'ailleurs, l'architecture de la Maison carrée est d'une délicatesse et d'une recherche de décoration qui n'étaient guère dans le goût du siècle d'Auguste, mais qui rappellent parfaitement les monuments de l'époque d'Adrien et d'Antonin. Dans cette hypothèse, l'époque de la destination, sinon de la fondation de la Maison carrée, devrait être fixée vers l'an 152 de l'ère chrétienne.

Ce monument, que l'abbé Barthélemy, dans le *Voyage d'Anacharsis*, appelle « le chef-d'œuvre de l'architecture ancienne et le désespoir de la moderne », forme un carré long, isolé, d'où lui vient son nom de *Maison carrée*. L'entrée regarde le nord, et le fond le midi. Dix colonnes cannelées, d'ordre corinthien, dont six de front, et deux de chaque côté du portique, supportent un entablement richement décoré, que couronne un fronton construit dans les proportions enseignées par Vitruve, c'est-à-dire ayant pour hauteur la neuvième partie de sa largeur. Vingt autres colonnes, placées comme celles du péristyle, à quatre pieds de distance l'une de l'autre, et engagées à moitié dans les parois, enveloppent l'édifice tout entier. Ces quatre pieds représentant deux fois le diamètre d'une colonne, on peut, par une addition facile à faire, mesurer la longeur et la largeur de la Maison carrée par

le nombre de ses colonnes. L'intérieur, ou l'aire proprement dite, a huit toises de long, six de large et autant de haut. La destruction de la toiture antique ne permet pas de décider si le temple ne recevait du jour que par la porte, ou s'il en recevait par le toit. La toiture moderne est percée d'une grande fenêtre carrée, ce qui fait ressembler l'aire à un atelier. Des feuilles d'olivier et de chêne décorent les chapiteaux des colonnes; des tresses légères flottent le long de la porte d'entrée. Le luxe des ornements ne gâte point la grandeur ni la pureté des profils. La qualité de la pierre, semblable au marbre par la finesse du grain, se prêtait à toutes ces délicatesses du ciseau, que l'art gothique n'a point égalées, quoi qu'on ait pu dire. Le cardinal Albéroni disait de la Maison carrée qu'il la fallait enfermer dans un étui d'or. Le mot est juste. C'est un monument petit par sa masse, mais grand par ses proportions et par son harmonie, que l'œil embrasse sans effort, et qui pourtant remplit l'imagination. On dirait qu'il a été amené là, tout fait, de l'atelier du sculpteur, à moindres frais d'hommes et de cabestans qu'il n'en a fallu pour retirer de la berge du pont de la Concorde l'obélisque de Louqsor. Colbert pensa sérieusement à le transporter à Versailles. Napoléon voulut aussi prendre la Maison carrée dans sa main et l'emporter à Paris, pour en décorer une des places de sa capitale. Mais le plus petit des monuments romains tenait assez pour ré-

sister même aux architectes qui avaient fait Versailles, et n'être pas emporté même dans la main de Napoléon. La Maison carrée a été scellée en terre comme l'amphithéâtre et le pont du Gard, pour l'éternité. Le vent des barbares a soufflé sur cette gracieuse demeure de dieux tombés, et elle est encore debout; ils ont fait une vaste entaille à l'amphithéâtre, ils ont mis les bains à rez terre, et c'est à peine s'ils ont écorné ce joyau de l'architecture antique.

Il faut dire que cette conservation a paru miraculeuse. Les fouilles pratiquées autour de la Maison carrée ont prouvé que cet édifice était entouré d'un vaste portique, et se liait à un monument de même forme y faisant face, à une distance qu'on a déterminée. Pourquoi, dans la destruction générale de l'ensemble, cette seule partie a-t-elle été épargnée? Est-ce sa beauté qui l'a fait respecter, ou l'absence des emblèmes de l'empire dans sa décoration extérieure? Ou bien le monument aurait-il survécu et serait-il resté entier « à tels hasards, comme parle le bon Poldo, par le bénéfice du point de horoscope de sa bonne et fortunée fondation, sous quelque ascendant bien fortuné, par la quatriesme maison, ou lieu du ciel, et constitutions des planètes ou fixes? » Je pencherais pour l'explication de Poldo. J'aime mieux croire à l'effet d'une *constellation* et de la *quatrième maison du ciel*, qu'à un scrupule quelconque de ces démolisseurs du Nord, qui se poussaient pêle-mêle sur les monuments de l'ancien

monde, sans regarder au fronton s'ils portaient l'emblème d'un prince, et si leurs inscriptions étaient en grec ou en latin.

A défaut de barbares, les gens du pays se seraient chargés de consommer ces destructions, si ces hasards, si ces constellations dont parle Poldo, n'eussent encore préservé la Maison carrée. L'histoire de ce monument, c'est l'histoire des dangers de mort qu'il a courus jusqu'à nos jours. Dès les premiers temps du christianisme, la Maison carrée fut convertie en une église dédiée à saint Étienne, martyr. Au XI[e] siècle, on fit de l'église un hôtel de ville. L'intérieur fut divisé en plusieurs pièces et coupé en deux étages; des fenêtres furent percées dans les parois de la *cella*, et des murs élevés contre les colonnes du péristyle; on démolit l'ancien perron. « J'ay ouy dire à nos pères, écrit Poldo d'Albenas, qui par immémoriale attestation le disoyent avoir ainsi appris des leurs, que c'estoit aussi, n'a pas trois ou quatre cents ans, la maison commune, et des consuls de la ville : qui par criées fut contre le public et université adjugée à un particulier et créancier de la ville. » Le particulier dont parle Poldo était sans doute un certain Pierre Boys, qui reçut la Maison carrée en échange d'un emplacement où fut construit le nouvel hôtel de ville. Pierre Boys, usant et abusant de sa chose en propriétaire, dégrada le mur méridional en y adossant une maison à son usage.

C'est contre ce Pierre Boys que Poldo d'Albenas, dont je pense qu'on me sait gré de citer les naïves et intelligentes colères, s'écrie *cicéroniennement*, pour me servir d'un mot du temps : « O maison antique! dominée d'un fort dissemblable et inégal dominateur! Et quand à moy, si jamais j'avois audience au conseil du roy, ou au roy mesme, je croy que, donnant à entendre le faict, tel qu'il est, la dedecoration que ce beau monunent de l'antiquité endure, et le tort qui lui est faict, il vengeroit cest outrage et ne permettroit sur sa majesté (contre le public, loix et meurs de toutes les gens) qu'un occupateur triumphast (comme les barbares de l'antique Rome) des restes ou des despouilles des ruines de nostre antique cité, et n'endureroit, qu'après tant de démolitions qu'elle a souffertes, encore on la veist continuellement ruiner et démolir, comme l'on voit, endurant devant noz yeux telle mémoire de l'antiquité, et lieu si sacré et publicq, estre faict le domicile de personne priuée et indeu detenteur. »

Un *détenteur* bien autrement barbare que Pierre Boys, le sieur Brueïs, seigneur de Saint-Chaptes, acquit de ce dernier la Maison carrée, et en fit une écurie. Il réunit les colonnes du péristyle par une muraille en brique, en détruisant plusieurs cannelures qui gênaient sa bâtisse. Il fit une coupure dans celle du milieu, pour élargir l'entrée de son écurie, et enfonça dans les murs des poutres pour soutenir des greniers, des crèches et des mangeoires; enfin

il pratiqua une entaille inclinée aux colonnes du péristyle pour y appendre une sorte d'auvent, sous lequel il faisait remiser les bestiaux, les jours de foire ou de marché, quand l'écurie avait du trop plein.

En 1670, les religieux augustins l'achetèrent à la famille de ce Brueïs pour en faire une église. Une nef, un chœur, des chapelles, des tribunes prirent la place des greniers, des crèches et des mangeoires. Les religieux creusèrent des sépultures dans le massif qui supporte le péristyle. Il existait déjà sous le temple un caveau avec un puits antique au milieu; ils joignirent ce caveau aux nouvelles sépultures par un couloir de communication. Cette maçonnerie souterraine ébranla l'édifice. En outre, la voûte de la nouvelle église menaçait d'écraser le mur du côté de l'est. Des réparations faites à temps prévinrent une ruine totale. En 1789, la Maison carrée fut enlevée aux religieux augustins pour être affectée au service de l'administration centrale du département. Ce fut là le dernier de tous ses dangers. Depuis lors la Maison carrée a été l'objet d'un soin constant, sinon toujours très éclairé. Débarrassée des maisons qui l'étouffaient, entourée d'une grille qui la protège, seule au milieu d'une place publique, d'où elle peut être vue commodément, elle est désormais à l'abri de toute profanation, et enlevée aux Vandales de localité, qui, dans beaucoup de villes, se sont chargés

d'achever tout ce qui n'avait été qu'entamé par les Vandales du v[e] siècle.

On peut trouver à redire à l'inscription dorée sur marbre noir qui apprend aux passants que c'est là le *Musée*, et qui n'est guère en harmonie avec le monument ; on peut se plaindre qu'au lieu de consacrer ce Musée à des débris d'antiquité, on en ait livré les longues murailles à de médiocres peintures, dont quelques-unes, pour dire la vérité, sont d'artistes nîmois, mais que sont ces petits manques de goût, après des outrages, des destructions qui inspiraient à Poldo d'Albenas ces touchantes paroles : « Je ne vueil (veux) plus par ce petit discours de nostre ville faire des complainctes de ses ruines ; car, si à chacune chose qui mérite regret, ie l'escriuois tel que je le sens, tous mes escrits seroyent remplis de tristes elegies, ne pouuant passer par nulle ruette (ruelle) d'icelle, qui ne m'en donne l'occasion, pour voir tant de fragments de son antique noblesse espars et rompus, tant de colonnes de toutes ordonnances et grandeurs, tant de marbres, tant d'inscriptions, tant d'aigles sans testes, tant de couronnes, tant de statues, que, les voyant, et rememorant quelle a esté nostre cité, et quelle à présent est, cest amour de la patrie me cause en l'imagination une semblable peine comme si ie la voyois encore aujourd'huy, voire à toutes heures, saccager, demolir et rompre ces grands et magnifiques ouvrages et bastiments de noz ancestres.

Mais ie me contenteray et pacifieray ma douleur en baisant et admirant ses funebres reliques et cendres, et de tant qu'en moy sera, leur rendray la iuste et dernière piété de nourrisson et enfant officieux, pour en célébrer et faire viure la mémoire tant qu'il plaira au iugement des doctes et au temps que ces escrits ayent vie et mémoire. »

## III

### MONUMENTS DU MOYEN AGE.

#### La cathédrale.

C'est plutôt pour la commodité de la classification que par des raisons d'art, que j'ai qualifié la cathédrale de Nîmes de monument du moyen âge. Dans la réalité, c'est un monument de tous les âges, qui n'a de caractère particulier que le grand nombre de ses restaurations successives. Mais il n'est aucun monument à Nîmes, auquel se rattachent plus de souvenirs de l'histoire locale. Les ruines romaines sont antérieures à l'existence française de la cité; la cathédrale porte, au contraire, la marque des crises les plus violentes de cette existence : presque toutes ses pierres ont été ébranlées tour à tour par le

flux et le reflux des tempêtes religieuses du XVI[e] et du XVII[e] siècle.

La cathédrale est bâtie sur les fondements d'un temple antique. Du côté du nord, la base du soubassement ou piédestal continu sur lequel repose cette partie de l'édifice, est encore entière et a gardé le caractère de son origine. Dans les différents travaux de réédification de la cathédrale, on découvrit des débris de statues, des instruments de sacrifice et des mosaïques. Enfin, il y a moins de dix ans, en abaissant le sol devant la façade, on trouva des chapiteaux corinthiens, un reste d'attique, des chapiteaux en marbre blanc, et diverses autres reliques d'architecture qui ne permettent pas de douter que la cathédrale n'ait été bâtie sur l'emplacement d'un édifice romain. Le Nemausus des Romains avait possédé un temple dédié à Auguste ; tous les historiens en ont dû conclure que les ruines de ce temple avaient servi de fondements à la cathédrale. D'après ces historiens, et principalement le dernier de tous, Ménard, deux taureaux saillants en marbre décoraient le dessus de la petite porte du septentrion ; ces taureaux furent détruits par cette pieuse et vandale raison qu'une église consacrée au vrai Dieu ne devait pas être souillée par un ornement païen. On sait, d'ailleurs, que la porte d'Auguste présente encore aujourd'hui, au sommet des deux principaux portiques, deux têtes de taureau en relief. Ne serait-ce pas là une preuve

de plus en faveur de l'opinion populaire adoptée par tous les historiens et antiquaires de Nîmes sur l'édifice primitif qui a servi d'emplacement à la cathédrale ?

Aucune donnée n'existe sur la forme de la première église qui prit la place et les fondations du temple antique. On sait seulement qu'en l'an 808 Charlemagne s'en déclara le protecteur, et qu'à cette époque elle était dédiée à la Vierge et à saint Bauzile.

En 1096, elle fut reconstruite et consacrée par le pape Urbain II. « Cet édifice, dit Ménard, avait une très belle forme et une vaste étendue ; il était construit en trois nefs qui formaient un vaisseau de vingt-huit toises de longueur sur onze de largeur ; un clocher de forme carrée, très élevé et solidement bâti, accompagnait cet édifice ; il était placé dans l'angle qui tourne vers le nord [1]. La plus haute partie de ce clocher formait une terrasse agréable, entourée d'une balustrade de pierres de taille, qu'on avait travaillée en ornements d'architecture faits à jour [2]. On orna le dessous de la façade de cette église de diverses représentations sculptées en demi-relief, dans le goût du temps, dont les sujets étaient pris de l'Écriture sainte, tels que la Création du monde, Adam chassé du Paradis terrestre, Abel tué par son frère Caïn, l'Arche de

1. C'est celui qui existe aujourd'hui.
2. Cette balustrade est détruite.

Noé[1]. Quant à la position de l'édifice, on y avait suivi l'usage pratiqué dans les temps primitifs du christianisme : la porte d'entrée était tournée au couchant, et l'autel placé au levant. »

Dans le mois de décembre de l'an 1567, la démolition des églises catholiques fut résolue par les protestants victorieux, et celle de la cathédrale adjugée au rabais dans la salle de l'hôtel de ville. On commença par le grand clocher dont parle Ménard.

« On voulait, dit cet historien, l'abattre par le pied, et déjà l'on avait écorné la première rangée de pierres qui y sont placées en saillie; mais celui qui présidait à la démolition, s'étant, d'un côté, aperçu que la chute de ce bâtiment entraînerait celle des maisons voisines, et, d'un autre côté, considérant qu'on pouvait faire usage du clocher pour y placer des sentinelles, fit cesser les ouvriers et leur fit démolir seulement le corps de l'église. Ces commencements de leur fureur paraissent encore au bas de ce clocher. »

Sur la fin du règne de Henri IV, en 1609, les catholiques commencèrent à rebâtir la cathédrale. L'évêque, le corps des chanoines et les habitants catholiques en firent les frais; les travaux durèrent jusqu'en 1621. Dans l'intervalle, les chanoines de la cathédrale célébraient le service divin dans un ancien réfectoire du couvent, converti en église

1. Une partie subsiste encore.

provisoire. En 1621, les échafauds venaient à peine d'être enlevés, que la cathédrale, nouvellement rebâtie, fut détruite par les protestants, et, avec elle, l'église provisoire qui en avait tenu lieu pendant douze ans.

Dans ce temps-là, Nîmes était livrée au duc de Rohan, et travaillait à lui gagner le commandement de l'armée de la Valteline. Les jours de persécution avaient recommencé pour les catholiques. S'il est vrai que les chefs du parti protestant montraient de la modération et promettaient sûreté et assurance à ceux des catholiques qui voudraient demeurer dans la ville, et pleine liberté d'en sortir s'ils s'y croyaient en danger, il est vrai aussi que le peuple s'échauffait de plus en plus contre ses anciens ennemis. On parlait de catholiques blessés par des protestants, la veille de Noël, comme ils rentraient chez eux après avoir assisté à la messe de minuit. Les mots de *philistins*, de *papistes*, retentissaient de nouveau dans les rues, au passage des prêtres et des chanoines. Les curés ne pouvaient sortir de la ville, pour enterrer les morts dans les cimetières, qu'avec des gardes et un *laissez-passer* des consuls, indiquant le nombre de prêtres dont ils avaient permission de se faire assister. Cette dernière tolérance cessa bientôt tout à fait. Il leur fut défendu de sortir pour aller porter le viatique aux malades. On voulait ôter à la populace tout prétexte de violence, et retenir chez eux certains prêtres impru-

dents, jaloux de rechercher le martyre de quelque insulte publique.

La ville était alors gouvernée par une assemblée, ou cercle, sous l'influence et à la discrétion du duc de Rohan. Le cercle délibéra de faire cesser dans la ville l'exercice de la religion catholique, et de démolir la cathédrale, pour en appliquer les matériaux à l'entretien des fortifications. Il décida, en outre, que les principaux catholiques seraient arrêtés et tenus en prison. Le Conseil de ville, plus modéré que le Cercle, fit des représentations énergiques; on craignait, avec raison, que, dans les villes où les religionnaires étaient en minorité, le parti catholique n'usât de représailles en les emprisonnant ou en faisant pis.

C'était une pitoyable situation que celle de Nîmes à cette époque. D'après les règlements généraux de l'union des villes protestantes, outre les autorités électives et municipales, elle avait un gouverneur militaire, le baron de Brison, et l'assemblée ou cercle pour y représenter l'Union protestante. Brison avait des partisans et des ennemis; ceux-ci dans la bourgeoisie, toujours mal disposée pour l'autorité militaire; ceux-là dans le peuple, qui lui tenait compte de quelques services rendus à la religion. Le cercle et le conseil de ville n'étaient pas d'accord; le cercle s'entendait à merveille avec Brison, qui avait peu d'amis au conseil de ville. Le cercle ayant imposé à la ville un droit

au profit de Brison, les consuls réclamèrent vivement, et allèrent jusqu'à sommer Brison de résigner son gouvernement. Celui-ci leur cria qu'ils voulaient livrer la ville au roi; que, pour lui, il ne rendrait pas sa charge et ne quitterait la ville que sur le bon plaisir du peuple. Les deux partis se rencontrèrent dans les rues; les consuls en chaperon, suivis d'une centaine d'habitants armés; Brison, à la tête de quelques soldats, une hallebarde à la main. Il y eut des pourparlers sur le ton de la menace. Les consuls, voulant éviter une rixe à main armée, apaisaient d'eux-mêmes leur suite; mais Brison laissait la sienne s'échauffer et crier à tue-tête: « Vive Brison ! vive le gouverneur ! » A la fin, un coup de feu partit des rangs de ses soldats, et vint frapper mortellement un capitaine de quartier qui accompagnait les consuls; les bourgeois ripostèrent et mirent en fuite Brison et sa troupe. L'un deux, plus animé que les autres, Jean Bournet, se détacha de ses amis, disant qu'il allait querir des pétards pour faire sauter la maison du gouverneur; cette imprudence lui coûta la vie. Il avait à traverser des rues dont la populace était à Brison; des hommes, des femmes s'ameutent autour de lui, il parvient à leur échapper, s'élance dans une boutique voisine, la referme précipitamment et s'y barricade. Après un siège de trois heures, la boutique fut enfoncée, et le malheureux Bournet assommé, traîné dans les rues et mis en pièces. Quant aux consuls, ils avaient

été obligés de reculer jusque dans l'hôtel de ville.

Cette victoire de la populace protestante ne présageait rien de bon aux catholiques. On reprit le projet de démolition de la cathédrale. Le lundi 29 novembre 1621, à deux heures après midi, des groupes de religionnaires s'assemblèrent en tumulte sur la place Notre-Dame. C'étaient les *travailleurs* de bonne volonté, qui venaient mettre à exécution l'ordonnance rendue par le cercle. Cela se fit très régulièrement, après un signal donné à son de trompe. Les travailleurs se précipitèrent dans l'église. On n'y avait pas encore dit la messe. Ils montèrent au haut de l'édifice, découvrirent le toit, rompirent les voûtes et en emportèrent la charpente. Après le toit, ils attaquèrent le corps de l'église, abattirent les murailles latérales, et mirent tout à rez terre, sauf le mur où était la porte d'entrée et le clocher, qu'ils laissèrent debout, parce qu'on en avait besoin pour y mettre des sentinelles.

Le même jour; ils allèrent se jeter sur l'église provisoire qui servait alors de cathédrale. Le curé et les ecclésiastiques composant le chapitre se préparaient à chanter vêpres, quand ils entendirent les cris des démolisseurs. Ils eurent le temps de sauver le saint sacrement, le saint ciboire, et une custode en forme de soleil, présent d'un grand personnage. Tout le reste fut pillé et pris. Les religionnaires renversèrent trois autels, brisèrent

les tableaux, abattirent le dais sous lequel s'asseyait l'évêque, et le fauteuil élevé d'ou il dominait les stalles des chanoines; ils enlevèrent les orgues. Après l'église, ils saccagèrent la sacristie. Vases sacrés, reliquaires, chasubles, ornements d'église, tout fut dispersé. On vit un des leurs, nommé Sanson, cordonnier, *homme de peu*, dit un des témoins, courir dans les rues, la tête couverte de la mitre épiscopale, suivi d'une troupe de peuple qui l'applaudissait par des huées. Les témoins désignèrent une jeune fille qui avait emporté un crucifix « relevé en bosse, auquel manquoit ung bras ».

Le lendemain, jour de la Saint-André, ils revinrent dans la même église, vers sept heures du matin, comme à une besogne régulière, dans un certain ordre, et se mirent en train de la démolir. Tout ce qui pouvait être de quelque usage fut enlevé avec précaution; les portes, les châssis des fenêtres, les ferrures, les poutres, les tuiles, furent emportés et emmagasinés pour servir à d'autres bâtisses. On n'avait laissé aux passions que les vitres et les choses d'ornement et de luxe à casser et à saccager. C'est même cette espèce de régularité dans ce désordre délibéré et arrêté en assemblée, qui me ferait douter des violations de tombeaux dont parlèrent les témoins à charge, dans l'enquête qui en fut faite à Beaucaire, la même année, témoins tous catholiques, et tous déclarant, non pas qu'ils avaient vu ces pro-

fanations, mais qu'ils en avaient ouï parler. Quoi qu'il en soit, d'après la rumeur catholique, les religionnaires auraient ouvert les tombeaux de l'église, pénétré dans le caveau des chanoines, et déterré le corps de Philippe Eyroux, second archidiacre, mort depuis à peine deux mois; ils lui auraient enlevé son surplis, ses gants, son bonnet et tous ses autres vêtements, arraché sa bague, et même, ajoutaient les ouï-dire, séparé la jambe du tronc en voulant tirer ses bas-de-chausses; la bière même aurait été emportée avec le reste du butin. Philippe Eyroux était fort haï du peuple. Deux mois avant sa mort, il avait été le sujet d'une sorte d'émeute nocturne; ses fenêtres avaient été brisées à coups de pierres par des religionnaires qui lui criaient : *Sors, capelan !* Après ce coup, les mêmes hommes étaient allés à un moulin d'huile, tenu par un nommé Jehan Vian, catholique, et lui avaient déchiré son livre de comptes, où figuraient sans doute quelques-uns d'entre eux.

Parmi les témoins interrogés par le juge de la sénéchaussée de Beaucaire sur cette double démolition, j'en trouve un qui dépose : « Qu'il a veu emporter le couvert et rompre les voultres, et que ce lui a donné fort au cœur, tant à cause que ladite église étoit grande et magnifique, qu'à cause qu'il avoit aydé à y travailler, et avoit icelle entièrement blanchie. »

Un autre, que les démolisseurs « charrioient du

bois de la dicte église dans leurs maisons, et rompoient à coups de marteau les portraits de relief du portail ».

Un troisième, « que tous les couverts des deux églises ont été abattus, les orgues, fonts baptismaux, benoictiers, autels, retables, ornements et meubles d'églises, ravis et emportés ou rompus, les sépulcres ouverts, et dans iceux commis plusieurs inhumanités; *ainsi qu'il a ouï dire, n'ayant osé sortir de sa maison pour voir les désordres, de crainte de sa vie* ».

Un quatrième avait vu l'un d'eux porter dans ses bras « deux grosses pommes de pierre qui servoient d'ornement à la dicte église, disant que les dictes pommes de pierre seroient bonnes pour servir de balles de canon ».

Enfin, par arrêt du conseil d'État du 14 novembre 1636, le roi ordonna la réédification de la cathédrale aux frais des habitants du diocèse de Nîmes, tant protestants que catholiques. Ce grand travail fut terminé en l'an 1646. La nouvelle église conservait la même largeur, mais non pas la même étendue que l'ancienne. Le fronton, dont une partie existait encore, fut terminé; mais l'artiste chargé de ce détail ne chercha pas à imiter les ornements de la partie existante, et suivit à cet égard son goût particulier. Dans cette dernière reconstruction, l'on incrusta, au-dessous de la corniche qui surmontait la porte d'entrée, les fragments d'une frise antique,

représentant des griffons et des personnages d'un beau style. En 1823, une partie de cette frise fut enlevée et remplacée par un fronton triangulaire du plus mauvais goût.

On peut voir, d'après tout cela, que les fondements de la cathédrale sont de l'époque d'Auguste, que l'intérieur date du XVII^e siècle, et que la façade est une assez ridicule macédoine d'architecture romaine, d'architecture du XI^e siècle, de restaurations du XVII^e siècle et de mauvais goût contemporain ; assemblage qui n'offre rien de remarquable, si ce n'est peut-être la belle couleur de la portion qui date du XI^e siècle.

Ce sont des passions religieuses sans police qui ont détruit la cathédrale de Nîmes ; c'est de la police sans passions religieuses qui l'a rebâtie. Il ne pouvait rien sortir de grand, ni pour l'histoire ni pour l'art, de cette double fortune.

## IV

### MONUMENTS MODERNES.

La civilisation moderne a fait deux belles choses à Nîmes : une promenade publique et une prison. Toute pensée de civilisation, pour être complète, a besoin de pourvoir au mal comme au bien. Une prison pour ceux qui ont mérité de perdre leur

liberté, une promenade pour les honnêtes gens : c'est là une pensée complète de civilisation.

1. Le jardin de la Fontaine.

J'ai peu de choses à dire de ce jardin, auquel je donne un peu arbitrairement le nom de monument. Ce qu'il y a d'architecture est de mauvais goût, comme je l'ai dit ailleurs. Cela sent tout ensemble le bastion et le boudoir, le pire des mélanges qui se puisse voir. Quant au jardin, il est petitement découpé et dessiné : on était à cent ans de Le Nôtre. Mais il y a de beaux marronniers, qui donnent beaucoup d'ombre, et, à l'entrée, grand nombre de lauriers-roses ont là le ciel, sinon les rosées de l'Eurotas. Le jardin de la Fontaine est une promenade délicieuse en hiver. Pendant que nous grelottons dans le jardin des Tuileries, mal défendus de la bise par des arbres nus et des branches dépouillées, les Nîmois, abrités contre le vent du nord par la colline d'où sort la Fontaine, reçoivent dans les allées de ce jardin un soleil aussi doux que celui de Pise, et ont, en janvier, ce que nous attendons encore en mai.

C'est du pied des collines calcaires dont la chaîne embrasse Nîmes du côté du midi, que jaillit la belle source qui a donné son nom à ce jardin. Le bassin a environ soixante-douze pieds de diamètre et vingt pieds de profondeur; il est creusé par la nature,

en forme de cône renversé, dans un roc vif d'un grain aussi fin et aussi serré que le marbre. L'eau tantôt jaillit à gros bouillons du fond de ce cône, tantôt en sort languissamment, et s'épanche en cercles égaux du centre à toutes les rives. On peut voir, à travers cette eau si pure, dont le poète Ausone a chanté la transparence [1], le gravier calcaire qui lui sert de lit. Quelques herbes d'un beau vert foncé traînent sur ce gravier leurs longues feuilles, et tapissent les bords de la fontaine. Dans les longues sécheresses de l'été, la fontaine de Nîmes fournit à peine de quoi mouiller le fond des canaux qui amènent ses eaux dans l'intérieur de la ville ; et encore arrive-t-il que ce peu d'eau s'évapore, à cause de la largeur des canaux et de la longueur du chemin. Dans la saison des pluies, ou quelquefois dans des crues subites, après un orage dans les vallons qui dominent la ville du côté du nord-ouest, elle devient, en peu d'heures, une rivière abondante et impétueuse ; mais elle perd alors de sa pureté si vantée : elle devient trouble, jaunâtre, argileuse, et elle roule dans ses flots le sable arraché aux collines.

Un embellissement qui ne date que de quelques années a donné un attrait de plus au jardin de la Fontaine. Au-dessus de la source, le coteau était

1. . . . . . vitrea non luce Nemausus
Purior.

*Ordo nobil. urbium*, XIV.

inculte et aride; un des derniers préfets de Nîmes fit serpenter des allées le long de ce coteau jusqu'au sommet, et il le planta d'arbres verts, dont l'ombre éternelle devait être bienfaisante en été et agréable à l'œil en hiver. C'est là que vont chuchoter dans l'ombre crépusculaire les amants de la garnison, et c'est là aussi que l'aile des grandes chauves-souris du Midi venait effleurer mes cheveux ou frôler étourdiment ma main, quand j'accompagnais d'un geste quelque exclamation de plaisir sur le charme d'une soirée du Languedoc. L'homme qui a fait cette jolie promenade et qui a planté ces arbres ne peut pas venir se promener sous leur ombre; il est exilé. Un caprice de la fortune le fit ministre, d'horticulteur qu'il était, et de la même main qui traçait les plantations du coteau de la Fontaine, il signa les ordonnances de juillet. Cet homme, c'est M. d'Haussez!

De jolies maisons, avec des toits à l'italienne, couronnent le coteau ; à droite, un chemin pierreux conduit à la tour Magne, ce grand débris qui domine le paysage.

Pendant mon séjour à Nîmes, un malheureux se noya dans la fontaine; j'arrivai comme on venait de l'en retirer. Si la civilisation avait mis un morceau de pain au bord de cette fontaine, peut-être me serais-je rencontré avec ce pauvre homme dans une des allées du jardin, au lieu de heurter son cadavre. Quelle injure pour notre civilisation, qu'un pauvre

choisisse pour mourir la place où ses privilégiés viennent respirer le frais du soir! Placé entre la promenade et la prison, le malheureux a mieux aimé mourir sur la promenade que vivre déshonoré dans la prison. Paix donc à sa fosse qui n'a pas été bénie!

### 2. Maison centrale.

En regardant du haut de la colline de la tour Magne, d'où le panorama de Nîmes est complet, on peut voir, à gauche, parmi les premières maisons, s'élever un massif de bâtiments dont l'aspect est sévère : c'est la maison de détention de Nîmes, dite *Maison centrale*, parce quelle reçoit des prisonniers de tous les pays environnants. Cette maison date de ces derniers temps. Elle est bâtie un peu à l'écart, sur une petite colline, à l'endroit même où s'élevait la forteresse construite par Louis XIV, pour assurer l'exécution des édits royaux contre les protestants. Comme autrefois la forteresse, la Maison centrale domine la ville. Le peuple d'aujourd'hui peut voir la prison du haut de ses greniers, comme le peuple du XVII<sup>e</sup> siècle pouvait voir la forteresse, avec ses créneaux et ses meurtrières, et ses canons incessamment braqués sur la ville. Les édifices les plus apparents sont presque toujours ceux que l'homme bâtit contre l'homme; je ne pourrais pas vous montrer, du haut

de la tour Magne, une cheminée ou une girouette appartenant à quelque maison de consolation et de bienfaisance. Ce sera un genre d'architecture tout neuf pour l'âge d'or qui, dit-on, doit venir un jour.

Des constructions et des réparations récentes faites à la Maison centrale permettent d'y enfermer onze cents prisonniers hommes faits, et environ cent jeunes garçons au-dessous de seize ans, lesquels occupent une division spéciale. Cette séparation est dans le règlement; mais, dans l'usage, bon nombre de ces enfants travaillent dans les ateliers des hommes faits. J'en ai vu qui avaient à peine douze ou quatorze ans, quelques-uns avec des figures déterminées et tout un avenir de brigandage sur le front; d'autres, ayant des traits indécis, une petite voix douce; pauvres êtres qui achèvent de se corrompre dans cette société impie, et boivent, avec l'air de la prison, des paroles infâmes qui font épanouir les mauvais germes et sécher les bons. Pourquoi la séparation des enfants et des hommes faits n'a-t-elle pas lieu le jour comme la nuit? Pourquoi n'enferme-t-on pas les hommes faits dans une prison et les enfants dans une autre? Certes, je trouve fort inique que l'on rejette sur la société la faute du mal qui se commet dans son sein; mais peut-être n'est-elle pas innocente de toutes les rechutes.

Dans cette prison, d'ailleurs, les corps sont bien soignés. L'air y est pur; les dortoirs, les ateliers,

les réfectoires, sont spacieux. Les cours ou préaux sont assez vastes pour la liberté des membres. Une des vanités de l'administration, et cette vanité est bien fondée, c'est la propreté. Les longs dortoirs sont, comme me disait un employé, à s'y mirer. Je les ai vus, et, si vous ne songiez pas à ce que doit être le sommeil sur ces planches recouvertes d'une paillasse et d'une couverture, vos scrupules hygiéniques auraient de quoi se rassurer. Je m'attendais aussi à suffoquer de mauvais air, dans ces longues salles de travail, où sont placés en rang, devant leurs métiers, cent prisonniers en chemise, faisant toute sorte de tissus ; je n'ai suffoqué que de dégoût moral et de cette terreur vague dont ne peut se défendre l'homme libre, le curieux, qui a tous les biens en apparence, au milieu de cent sauvages qui ont les mains libres, et auxquels tout en lui fait envie, son vêtement, sa montre, son loisir, sa curiosité.

Toutefois, même sous le rapport de l'hygiène, tout n'est pas à admirer dans la Maison centrale. Les pièces et les ateliers des premiers étages sont sans doute très sains ; mais on n'en peut pas dire autant de ces espèces de caves souterraines, en forme de galeries, qui s'étendent sous le rez-de-chaussée, et où travaillent, sans air et presque sans jour, les prisonniers cardeurs de laine. Dès les premiers degrés de l'escalier obscur qui conduit à ces galeries, et d'où s'échappe, comme par un sou-

pirail, un air fétide et étouffant, le cœur me manquait. Figurez-vous des hommes demi-nus, haletants, courbés sur de longues tables et battant la laine des deux mains, dans un nuage de cette poussière grasse et pelucheuse qui s'échappe de la laine cardée, le front souillé d'une sueur qui ne coule pas, mais qui, mêlée à cette poussière, forme comme une boue immonde. Ces malheureux ont une haute paye, me disait-on; mais ils vivent peu. Ne pourrait-on pas les payer moins et les faire vivre plus? N'y a-t-il pas quelque arrière-cour retirée où l'on pourrait les faire travailler sous un hallier, au moins dans les beaux jours de l'été, et ne vaudrait-il pas mieux qu'ils eussent moins d'argent à donner à la cantine en échange de son mauvais vin, et que, en sortant de prison, ils ne retrouvassent pas en même temps la liberté et l'hôpital?

Un grand nombre des prisonniers de la Maison centrale n'ont méfait que par ignorance : ne rien savoir et avoir besoin de tout, cela explique bien des crimes. J'en ai vu qui paraissaient avoir été trouvés dans les bois; ils avaient à peine plus d'intelligence que les bêtes, et ne comprenaient rien aux choses les plus simples. D'autres sont aussi difformes de corps que d'esprit. On me montra un détenu âgé de seize ans à peine, enfermé là pour vagabondage et vol; il n'avait pas de quoi loger un cœur et une poitrine dans son buste étroit et bombé, et il paraissait bégayer plutôt que parler. Il s'en trouve

de plus jeunes encore, que des vices précoces et une intelligence singulière pour faire la guerre à la société ont mis, au sortir de l'enfance, sous les verrous; ils font frémir de maturité et d'effronterie; on croit lire sur leurs fronts à peine épanouis tout un avenir de crimes. D'autres sont si stupides, qu'on ne saurait dire s'ils ont eu la connaissance du mal et du bien, et si leur état n'est pas plutôt une monstrueuse innocence qu'une malice volontaire.

Je ne voudrais pas que, dans l'appréciation des délits qui entraînent la prison, on substituât aux définitions de la loi les atténuations périlleuses d'une physiologie incertaine; mais on ne peut trop demander aux gouvernements, aux magistrats, à la société tout entière, un système pénitentiaire où la science du physiologiste soit consultée et où l'on ne traite pas ces pauvres et hideuses ébauches d'hommes, brutes à visage humain, comme ces criminels qui ont employé à mal une bonne organisanisation et ont tourné leur discernement contre la société qui les châtie. On peut demander au moins, pour ces deux classes de coupables, deux prisons séparées, afin que ce ne soient pas des natures corrompues qui se chargent de dégrossir des natures informes, et que le vice réfléchi et calculé n'apprenne pas son industrie au vice d'instinct. Du reste, dans tous les ateliers de la Maison centrale, je ne sache pas que j'aie entendu un mot de français. Étrange civilisation que celle où le criminel

ne sait même pas la langue du juge qui l'a frappé!

Les détenus reçoivent les secours et les consolations de la religion qu'ils professent. Il y a un vicaire de la paroisse voisine pour les catholiques et un pasteur pour les protestants. Le service des deux cultes se fait régulièrement dans l'intérieur de la prison. Enfin, grâce à l'impulsion vigoureuse donnée, par M. Guizot, à l'instruction primaire, il vient d'être créé dans la Maison centrale une école où les détenus reçoivent des leçons de lecture, d'écriture et de calcul. Tous sont libres, aucun n'est contraint d'y assister. Tel serait pourtant le bienfait de ce commencement d'instruction, qu'il devrait être imposé à tous comme un travail, et non simplement conseillé comme un bon emploi de ces heures de loisir que le prisonnier aime mieux employer aux promenades, aux propos grossiers et aux tristes gourmandises du préau. Dans ce cas, l'heure consacrée à l'école primaire devrait être comptée au prisonnier comme celle du travail manuel, et ses récréations fidèlement conservées pour l'exercice du corps. Mais ces malheureux profiteraient-ils de ce bienfait forcé?

Représentez-vous une société gouvernée avec douceur, où le travail est régulier, le pain à peu près suffisant, le vêtement passable, le coucher sain, la liberté de conscience respectée, l'instruction facultative, les lois sévères, mais les législateurs indulgents; où enfin il y a de tout dans une

certaine mesure, excepté la liberté et l'innocence . voilà la Maison centrale. Et cela mérite d'être admiré, surtout si l'on songe quel a été, jusqu'à ces derniers temps, le régime des prisons, combien le progrès a été lent dans cette partie des institutions sociales, et que de souffrances ont été endurées dans l'ombre avant que la civilisation fît prévaloir, dans la répression des crimes, cet axiome : *La société se défend;* sur celui-ci : *La société se venge.* Sous ce rapport, la Maison centrale fait honneur à la ville de Nîmes.

Octobre, 1835.

## V

### ÉPISODES DE L'HISTOIRE DE NÎMES AUX XVI$^e$ ET XVII$^e$ SIÈCLES [1].

#### I

1. Découverte des reliques de saint Bauzile. — Les premiers martyrs du protestantisme à Nîmes. — Conduite du consulat. — L'inondation. — Mot atroce du comte de Villars. — Guillaume Moget. — Saccagement des églises. — Prise de la cathédrale. — Le consistoire. — Pierre Viret. — Le Conseil des Messieurs. — Réception de Charles IX à Nîmes. Premiers revers des protestants. — 1517-1567.

En l'an 1517, sous l'épiscopat de Michel Briçonnet, ce fut un grand événement à Nîmes que la

1. Ce chapitre est extrait d'une histoire de Nîmes que j'ai écrite pour une collection de monographies sur les principales

découverte des reliques de saint Bauzile, martyr, patron de la ville. L'exhumation en eut lieu le 27 juin, au monastère de ce nom, en présence de l'évêque, des membres du conseil de ville et des consuls. L'empressement des habitants fut si grand, nous disent les registres de l'hôtel de ville, que l'on fut obligé de placer autour du tombeau des sentinelles pour empêcher la foule d'enlever les reliques du saint. Il y eut, dit l'historien de Nîmes, Ménard, délibération du conseil, assisté de l'évêque et des consuls, « à l'effet de prendre des mesures convenables pour la conservation de ce trésor. Il fut unanimement arrêté que le tombeau, où l'on venait de découvrir le corps de saint Bauzile, ne serait point changé de place; qu'on mettrait au-devant une grille de fer ; qu'il serait gardé nuit et jour jusqu'à ce qu'on eût construit une chapelle au même endroit, pour l'y conserver avec plus de décence; qu'il y aurait quatre clefs à cette chapelle, qui seraient remises entre les mains des consuls; que le corps du saint serait renfermé dans une nouvelle caisse de plomb; et qu'enfin on placerait un tronc à la porte de la chapelle pour y recevoir les libéralités des fidèles, et que l'argent qu'on en retirerait serait employé à toutes ces dépenses. » Les aumônes affluant de toutes parts, il fallut bientôt nommer un

villes de l'Europe. Peut-être y verra-t-on avec intérêt quelques traits de la physionomie morale de la cité languedocienne aux deux époques les plus dramatiques de ses annales.

receveur spécial des aumônes de saint Bauzile.

La chapelle fut construite ainsi qu'il avait été décidé. « Mais, ajoute Ménard, la dévotion de nos habitants alla si loin, qu'on fut encore obligé d'établir une sentinelle pour toujours, qui devait demeurer auprès du monument, et veiller à ce qu'on ne vînt pas enlever des portions de reliques. » Cela se passait à Nîmes en l'an 1517 : moins de cinquante ans après, la même population qui portait son argent au tronc de saint Bauzile, jetait au vent la cendre des saints, brisait les images et démolissait les églises. La ville de saint Bauzile était devenue le foyer le plus actif du vrai calvinisme démocratique.

Ce fut, comme il arrive, la persécution qui hâta les progrès de la révolution religieuse. En l'an 1551, la sénéchaussée de Nîmes, pour se conformer aux décrets du concile de Narbonne, tenu dans la même année, faisait brûler en place publique plusieurs religionnaires, au nombre desquels se trouvait Maurice Sécénat, natif des Cévennes. Ils avaient été surpris en flagrant délit de prédication; c'est pour cela qu'on les brûlait : la place de la Salamandre eut bientôt ses bûchers en permanence. Les martyrologes protestants ne nomment pas toutes les victimes : on se laisse prendre si facilement sa vie dans ces premiers jours de foi et d'exaltation, que cela se remarque à peine; les noms obscurs sont oubliés, et c'est le plus grand nombre. Les historiens catholiques profitent de ces omissions

inévitables, et ne comptent que les morts de marque. Il faut se méfier de cette pratique, commune d'ailleurs aux deux partis. Quoi qu'il en soit, la sympathie de l'histoire est assurée à tous les martyrs. Pour elle, les reliques de tous ceux qui meurent pour la croyance chrétienne pèsent le même poids.

En 1555, Pierre de Lavau était pendu, sur cette même place de la Salamandre, pour *son zèle indiscret*, dit Ménard. Ce Pierre de Lavau était un de ces prédicateurs intrépides qui *prêchaient sur les toits*, ainsi qu'il est dit dans l'Évangile. Trouvant que sa parole n'avait pas assez d'écho dans les conciliabules nocturnes de la tour Magne, il descendit dans la rue, prêcha en plein jour, fut arrêté, jugé et pendu. Le prieur des Jacobins de Nîmes, Dominique Deyron, prêtre et docteur en théologie, l'assista dans ses derniers moments; mais Dominique Deyron était aussi *gangrené* que le pauvre patient : il le soutint contre les tentations de l'apostasie; ses paroles furent entendues de la foule, rapportées aux gens du roi; il fut décrété, poursuivi et n'échappa au gibet que par la fuite.

Genève envoyait à Nîmes ses écrits et ses missionnaires occultes. Les missionnaires étaient arrêtés à la frontière par les gendarmes du roi Henri II, ramenés à Chambéry, qui appartenait alors à la France, jugés, condamnés et pendus. Les écrits arrivaient toujours, comme arrivent tous les écrits, on ne sait comment ni par quel chemin, malgré les

douaniers d'idées, de l'invention du cardinal de Lorraine. Genève était la terre d'exil des réfugiés nîmois. De là, comme de son quartier général, Calvin organisait cette jeune armée de raisonneurs et de dialecticiens qui savaient à merveillle retourner contre Rome l'épée de la théologie. Nîmes est le premier enfant des entrailles de Calvin.

Ainsi, en 1558, un an avant la mort du roi Henri II, Nîmes était aux trois quarts gagné à la nouvelle croyance. Il n'y avait pas encore guerre ouverte dans la rue; mais la collision était menaçante. Les pouvoirs royaux avaient le dessus; mais combien de temps cela devait-il durer, quand nous voyons, en 1557, la charge de président au présidial remise par le roi lui-même aux mains d'un protestant, de Guillaume de Calvière, seigneur de Saint-Césaire, lequel devait acquérir plus tard une assez triste célébrité dans les tueries de la Michelade? Le consulat de Nîmes secondait mollement le zèle inquisitorial des gens du roi; outre qu'il inclinait fort vers l'hérésie, chargé, avant tout, de garder les franchises et les privilèges de la ville, il sentait qu'en s'associant aux mesures des délégués de la cour il abdiquerait une partie de ses pouvoirs populaires. En tout état de cause, il gardait les clefs de l'hôtel de ville. Il laissait pendre et brûler les hérétiques, la persécution aller son cours; mais nous remarquons avec intérêt que, vers l'an 1558, une décision du juge-mage ayant forcé les consuls

d'assister en chaperon à l'exécution des criminels, ces magistrats bourgeois osèrent appeler de cet indécent arrêt.

Telle était à Nîmes la position respective des deux partis quand le roi Henri II vint à mourir, laissant au débile François II, ou plutôt à sa mère, Catherine de Médicis et aux Guises, un royaume à sauver de l'*hérésie*. Sur la fin de ce règne, Nîmes avait eu cruellement à souffrir de la peste et de la lèpre. Vers le même temps survint une effroyable inondation. Au dire de tous les historiens, c'en était fait de la vieille cité si la pluie eût duré quelques heures de plus. Les murailles de la ville furent ouvertes en plusieurs endroits; des moulins, des portes, des tours, furent renversés. Au dehors, les eaux creusèrent le sol à une telle profondeur, que des débris de monuments romains, enfouis depuis dix siècles, virent le jour. Ce devint dès lors une des superstitions populaires que Nîmes périrait par les eaux. Ce qui fit dire au comte de Villars, lieutenant du roi en Languedoc, homme violent et dévoué à la cour, qu'il guérirait ces entêtés bourgeois de la peur du déluge en s'y prenant de telle façon, « que la mémoire ne s'en perdrait jamais; qu'il craignait bien, lui, que la ville de Nîmes, qu'on disait communément devoir périr par l'eau, ne fût détruite par le sang et par le feu ».

Le 29 septembre 1559, deux mois après la mort de Henri II, Guillaume Moget fondait à Nîmes la

première église, ou plutôt la première communauté protestante, les religionnaires n'ayant pas encore pris possession d'un local public pour l'exercice de leur culte. Ce Guillaume Moget venait de Genève, où il était déjà ministre. Il arrivait à Nîmes, non pas comme simple prédicant, mais comme organisateur avoué du culte. C'était un homme vif, éloquent et fin, trop éclairé pour être violent, très disposé du reste à des transactions honorables avec l'autorité, pourvu qu'elle reconnût de son côté la nécessité d'un nouveau sacerdoce. On avait fait du chemin dans les deux premiers mois du nouveau règne. Les protestants étaient sortis de leurs caves, comme les premiers chrétiens sortaient des catacombes, pour revoir le soleil, au moins pendant le temps que duraient les funérailles du prince persécuteur. Deux mois de répit étaient beaucoup, au train dont marchait l'*hérésie*. Le connétable de Montmorency, gouverneur du Languedoc, venait de rompre avec la nouvelle cour; le comte de Villars attendait de nouveaux ordres. Pendant ce temps-là, Guillaume Moget prêchait, enlevait des consciences au pape; le citoyen Guillaume Raimond lui prêtait sa maison, en attendant mieux; beaucoup se demandaient déjà si les églises catholiques ne seraient pas un lieu convenable pour la prédication de la nouvelle foi évangélique. On sait ce que cela signifiait. Les consuls, mandés par le vicomte de Joyeuse, qui remplaçait provisoirement

le comte de Villars, furent tancés derechef au nom du roi; ils promirent d'appuyer tout ce qui serait simple mesure de police urbaine, à la condition toutefois que le gouvernement du roi ne mettrait pas garnison dans la ville. Promesse fut donnée d'ajourner l'envoi d'une garnison; la garde du guet fut doublée; les consuls nommèrent un capitaine de ville chargé exclusivement de la police des rues. Pierre Suau, plus connu sous le nom de *capitaine Bouillargues*, fut investi de ces importantes fonctions. Le capitaine Bouillargues était un déterminé huguenot.

Les premières émotions sérieuses eurent lieu en 1560. Guillaume Moget prêchait dans un jardin particulier, situé au faubourg des Frères-Prêcheurs : ce jour-là, il y avait foule au prêche. La parole du prédicateur passant de bouche en bouche, et commentée par la passion à mesure qu'elle arrivait jusqu'aux derniers rangs de l'assemblée, les allusions bibliques, qui étaient les fleurs de rhétorique de ce temps, avidement saisies par toutes les oreilles, les gros mots de papistes et de romanistes et autres sobriquets jetés à propos dans le discours du missionnaire, les douceurs du cardinal de Lorraine rappelées en leur lieu, le sang des martyrs, si éloquent quand il est encore chaud, tout cela entraîna la pieuse congrégation plus loin que ne le voulait Guillaume Moget. Aussi bien on était las du prêche en plein air et des brutalités des sol-

dats du guet chargés de la dispersion des rassemblements : les têtes se montèrent; on courut à l'église paroissiale de Saint-Étienne du Capitole; le curé et les prêtres furent chassés, et le saint sacrement foulé aux pieds, les saintes images brisées. Moget s'installa dans la chaire, fit une courte allocution à ses auditeurs, sortit de ce lieu profane et alla s'emparer du couvent des Cordeliers, où il logea depuis, dit l'historien catholique Ménard, avec deux femmes qu'il avait toujours auprès de lui.

Cette fois, les consuls, invités à s'expliquer catégoriquement, ne nièrent pas qu'il n'y eût eu désordre et en témoignèrent tout leur chagrin. Mais le gouvernement du roi voulait mieux que des regrets, asse peu sincères peut-être : c'est pourquoi le château de Nîmes fut occupé par les soldats de Villars à la solde de la ville; un gouverneur, assisté de quatre capitaines de quartier, fut chargé d'une police militaire indépendante de la police municipale; les mauvais livres furent saisis, excellent moyen de les faire lire. Le ministre Moget fut chassé de Nîmes.

L'année suivante, 1561, peu de temps après la mort de François II, Moget rentrait à Nîmes en conquérant, et y organisait le premier consistoire protestant. Les députés nîmois demandèrent des temples aux états généraux d'Orléans : la cour n'y voulut pas entendre; on se passa des permissions de la cour. Les églises catholiques n'étaient pas des citadelles imprenables, témoin l'église Saint-

Étienne : que restait-il donc à faire à ces orateurs sans tribune, sinon à monter dans celles des *romanistes?* C'est ce qu'ils firent le 21 décembre de l'année 1561.

Les églises de Saint-Augustin, de Sainte-Eugénie et des Cordeliers-Observantins, les premières envahies, furent dépouillées en un clin d'œil par ces fougueux iconoclastes. Le clergé catholique, que ces invasions venaient fort souvent surprendre au milieu de ses cérémonies, capitulait sans faire de résistance; il sortait par une porte, tandis que les briseurs d'images entraient par l'autre : l'expropriation avait lieu sans effusion de sang; le vent était à l'hérésie; il était prudent de céder aux plus forts. Les historiens catholiques se sont grandement attendris sur le sort de leurs coreligionnaires de ce temps-là, ne songeant pas assez qu'ils écrivaient l'histoire d'une ville où il n'y eut jamais de passions médiocres dans les partis; où les persécutions, de quelque part qu'elles vinssent, étaient toujours justes autant que le sont des représailles; où le sang papiste était le prix du sang calviniste, et réciproquement; où les *agneaux* échappés aux boucheries de la *Michelade* [1] devinrent loups à leur tour, et applaudirent aux boucheries de la Saint-Barthélemy.

Les protestants convoitaient surtout le beau local de l'église cathédrale. Voici à quelle occasion ils

1. On en verra le récit plus loin.

s'en emparèrent. C'était un dimanche ; l'évêque Bernard d'Elbène officiait, assisté de tout le haut clergé de Nîmes. Le prédicateur ordinaire venait de monter en chaire : comme il prenait la parole, plusieurs enfants de réformés s'approchèrent du portail de l'église et se mirent à huer l'orateur, le montrant du doigt et l'appelant *béguigner*. Quelques-uns des assistants sortirent pour faire retirer ces marmots, qui revinrent bientôt à la charge. Ils furent, à ce qu'il paraît, corrigés un peu vivement ; car il se fit aussitôt une grande rumeur aux alentours de l'église ; la foule déboucha des rues environnantes ; ceux de l'église barricadèrent les portes, et le siège commença.

Ce fut l'affaire de quelques minutes : le clergé et les fidèles s'échappèrent par les portes latérales ; l'église fut appropriée au culte protestant, c'est-à-dire saccagée. Le grand crucifix qui se trouvait sur le maître-autel fut promené dans les rues et fouetté publiquement. « Ensuite, ajoute Ménard, dans l'après-midi du même jour, ils allumèrent un grand feu devant la porte principale de l'église cathédrale, et ils y jetèrent tous les papiers des maisons ecclésiastiques et religieuses qu'ils avaient pu enlever, les images et les reliques des saints, les ornements des autels, les habits sacerdotaux, même les saintes hosties qu'ils purent ramasser, et ils dansèrent autour de ce feu en proférant des blasphèmes contre nos mystères. Ils ravagèrent égale-

ment les églises des environs de Nîmes, criant partout qu'ils ne voulaient ni idoles, ni messes, ni idolâtres. » Le consistoire, qui avait à sa tête Guillaume Moget, désapprouvait ces excès; mais, né lui-meme de l'émeute, il était désarmé devant l'exagération de son principe.

Nîmes venait de se mettre, par ces derniers désordres, hors la loi, ou plutôt, hors du royaume de France. Tout ce qui s'y trouvait de pouvoirs royaux était au service de la nouvelle doctrine; le présidial, mené par Guillaume de Calvière, faisait pour tout de bon les affaires de Calvin. La municipalité attendait, pour prendre un parti, que le consistoire se décidât. Le consistoire n'hésita pas : il s'empara hardiment du gouvernement de la ville; la municipalité donna les mains à tout ce qu'il fit. Guillaume Moget, président du consistoire, prenait le titre de *pasteur et ministre de l'église chrétienne de Nîmes*. Ce Guillaume Moget était une forte tête : prédicateur distingué et homme d'action, il était venu à Nîmes bien décidé à être pendu ou à conquérir à la Réforme tout ce qui s'y trouvait encore de consciences flottantes.

Le consistoire, pour le réserver tout entier aux affaires d'administration, l'avait engagé à demander à l'Église de Genève un coadjuteur qui fût chargé plus spécialement d'entretenir le feu sacré de la prédication : on lui envoya Pierre Viret. Il exerçait le ministère à Lausanne quand le souverain consistoire de Genève lui enjoignit d'aller prêter main

forte à Guillaume Moget. Pierre Viret était heurenx dans sa petite église de Lausanne; il lui en coûta beaucoup de s'en séparer. L'apostolat, dans le Languedoc, n'était pas recherché comme une douce sinécure. Pierre Viret se soumit. Voici ce qu'il écrivait à ce propos dans une sorte d'adresse à l'Église réformée de Nîmes : « Le Seigneur m'a tiré de l'Église en laquelle j'avois bien occasion de m'aimer comme s'il m'avoit empoigné par la main, pour me mener comme tout tremblant de faiblesse, et à demi mort (il parle d'une grande maladie qu'il avait eue avant son départ), et me rendre jusqu'à vous, qui êtes les premiers du Languedoc, entre lesquels j'ai fait résidence après mon départ de Genève... Quoiqu'il semblât, à me voir, que je n'étois que comme une anatomie sèche, couverte de peau, qui avait là porté mes os pour y être ensevelis; de sorte que ceux-là même qui n'étoient pas de notre religion, ains (mais) y étoient fort contraires, avoient pitié de me voir, jusqu'à dire : « Qu'est venu faire ce » pauvre homme en ce pays? N'y est-il venu que » pour y mourir? » Et même j'ai entendu que, quand je montois pour la première fois en chaire, plusieurs me voyant craignoient que je ne défaillisse en icelle, avant que je pusse parachever le sermon. » Le sacerdoce romain, usé d'abus et d'indolence, devait être bien faible près de ces moribonds qui se faisaient hisser jusqu'à leur chaire pour prêcher la nouvelle doctrine.

L'arrivée de ce *pauvre homme* à Nîmes détermina la marche hardie du consistoire; les passions méridionales avaient bien vite gagné les apôtres genevois. Le lendemain de son arrivée, Viret entraînait plus de huit mille personnes à ses prêches. Viret et Moget se firent chacun leur part : Viret se chargea des âmes, Moget du matériel des affaires religieuses et de la direction politique à imprimer au consistoire.

Nîmes prenait une attitude militaire; la vaisselle des églises catholiques payait les milices nîmoises et les reîtres allemands : les pierres des couvents démolis servaient à bâtir les fortifications de la ville. La ville était sur un pied de guerre respectable. Ce fut alors que le conseil ou bureau des *Messieurs* prit naissance. Ce conseil, composé de huit commissaires ou adjoints des consuls nommés par la municipalité existante, forma comme une sorte de *comité de salut public*. Appelé précipitamment au partage de l'autorité consulaire, il l'eut bientôt absorbée tout entière; le consistoire lui-même, qui avait le plus énergiquement poussé au renversement des pouvoirs royaux, se trouvant dépassé par les *Messieurs* et contraint par le fait de se renfermer dans le spirituel, les consuls furent rejetés au troisième rang des pouvoirs populaires. C'était une organisation toute républicaine. Dans les déchirements de la France, Nîmes s'arrangeait de manière à pouvoir se passer momentanément du gouverne-

ment central. Metz, Montpellier, Montauban, Carcassonne, en faisaient autant. C'était une véritable fédération, mais religieuse et non politique.

L'édit d'Amboise et sa pacification sur papier firent rentrer dans le sein du royaume l'orageuse cité languedocienne. Le nouveau gouverneur du Languedoc, Damville, prit possession de Nîmes au nom du roi Charles IX, entouré d'un cortège d'évêques et de commissaires royaux. Nîmes murmura, mais se soumit; et quand vint Charles IX lui-même, dans sa tournée royale, visiter la ville d'où l'on chassait naguère si lestement ses évêques et ses lieutenants, tout ce qu'il y avait d'imagination officielle dans Nîmes se mit en frais pour lui faire une réception digne en tout d'une ville fidèle. La porte de la *Couronne*, par laquelle il devait entrer à Nimes, était masquée par une montagne artificielle qui s'ouvrit à son approche; il en sortit deux demoiselles de haute maison et de grande beauté, qui lui récitèrent des vers et lui remirent les clefs de la ville. Il passa sous les voûtes de la fausse montagne et vit un crocodile monstrueux qui vomissait des flammes, et que six hommes placés dans son ventre faisaient mouvoir. C'était la mise en scène du crocodile de la médaille romaine. Des fontaines d'eau et de vin jaillissaient devant la porte du collège; des feux innocents couvraient la colonne de la Salamandre. La population protestante, qui attendait quelque bien du nouveau règne, prit part à ces

fêtes; mais le programme n'était pas de son invention. Les consuls nommés pendant l'insurrection ayant été suspendus, les autorités royales eurent seules l'honneur de la montagne de bois peint et du crocodile monstrueux. Dans les deux années qui suivirent, les consuls furent du choix et de l'institution du roi. Guillaume Moget devint principal du collège de Nîmes. Viret s'en retourna à sa paisible église de Lausanne.

## II

Réaction catholique. — Consuls choisis par le roi parmi les bourgeois. — La Michelade. — Nouvelle réaction catholique. Les exilés protestants s'emparent de Nîmes. — Édit de pacification. — La Saint-Barthélemy. — Nîmes, capitale de la ligue protestante dans le Midi. — Édit de Nantes. — Plantation du mûrier blanc. — 1567-1600.

Après les fêtes vinrent les violences, les exilés rentrèrent, et, avec eux, la justice royale et ses rigueurs rétroactives. Ceux dont les maisons étaient encore debout les reprirent, non sans se faire indemniser du dégât qu'ils y trouvèrent et de celui qu'ils n'y trouvèrent pas. Les plus maltraités par la tempête populaire, prêtres, moines, carmes chaussés et déchaussés, firent main basse sur le premier argent des taxes imposées par le parti victorieux. Il fallut refaire, avec les dépouilles des vaincus, tous ces

affamés que le pain de l'exil avait maigris. Ainsi que je l'ai dit plus haut, le consulat avait été enlevé au peuple; mais, chose remarquable, les consuls de cette année de réaction catholique, consuls du choix du roi, sont des hommes du peuple. L'histoire mentionne leurs noms et leurs professions : ce sont Guy Rochette, docteur et avocat; Jean Baudan, bourgeois; François Aubert, maçon; Christol Ligier, laboureur. La réaction n'avait pas osé confisquer le principe tout entier.

Le malheur de toutes les réactions, c'est d'amener des représailles; il faudrait que le vainqueur, à qui seul la modération est possible, sût résister à l'abus de la victoire; mais c'est ce qui ne se voit guère, ni en religion ni en politique.

La guerre générale ayant recommencé en Languedoc, les protestants de Nîmes relevèrent la tête et recommencèrent la guerre des rues. Quelques jours avant la Saint-Michel, les plus violents d'entre eux firent un plan de conjuration dans la maison d'un religionnaire de marque. On résolut d'appeler le peuple aux armes, de se défaire des principaux catholiques et de se rendre maître de la ville. On choisit le lendemain de la Saint-Michel pour l'exécution du complot.

Ce jour-là, en effet, 30 septembre 1567, à une heure après midi, les conjurés se répandirent dans les rues, criant : *Aux armes! tue les papistes, monde nouveau!* Ils coururent à la maison de Guy

Rochette, premier consul, enlevèrent les clefs de la ville et s'emparèrent des portes. Guy Rochette, entendant leurs cris, alla d'abord se cacher dans la maison de Jean Grégoire, son frère utérin ; puis, le courage ou la honte lui revenant, il sortit de sa cachette et s'alla présenter en chaperon aux séditieux ; mais ceux-ci ne l'écoutèrent pas, et quelques-uns même le menacèrent. Guy Rochette courut chez les officiers de justice ; mais les uns étaient du parti des conjurés, les autres ne voulaient pas se risquer dans l'émeute. Alors il alla trouver l'évêque, lequel était entouré en ce moment des principaux catholiques, réfugiés dans son palais. Le prélat, dès qu'il eut ouï les paroles du consul, s'écria : « Voici donc l'heure du prince des ténèbres ; que le saint nom du Ciel soit béni ! » Et, s'étant mis à genoux, il fit sa prière, comme s'attendant au martyre. Les autres catholiques et Guy Rochette, le consul, firent comme l'évêque, mêlant des larmes et des sanglots à leurs prières.

Comme ils se recommandaient ainsi à Dieu, Pierre Suau, dit *le capitaine Bouillargues*, suivi de deux cents de la religion, armés et furieux, entoure les portes de l'évêché et se précipite dans la cour. L'évêque et les gens de sa suite se sauvent par une brêche dans une maison contiguë. Guy Rochette et les autres catholiques restent à la même place, attendant les assaillants, toujours à genoux et en prière ; ils sont pris et enfermés dans différentes

maisons, avec des sentinelles qui les gardent à vue. L'évêché est fouillé dans tous les coins et pillé. De là, la troupe de Pierre Suau se porte sur la maison du vicaire général; ils l'égorgent, après lui avoir pris huit cents écus, et jettent son corps par les fenêtres; ils saccagent la cathédrale, comme ils avaient fait de l'évêché.

La nuit venue, on agita le sort des prisonniers. Il fut résolu qu'on mettrait à mort les principaux, pendant les ténèbres, pour ne pas faire trop d'émotion dans la ville. On les tira tous, vers neuf heures, des maisons où ils avaient été provisoirement détenus, et on les amena dans les chambres de l'hôtel de ville. Là, un des religionnaires, espèce de greffier, commis dérisoirement pour mettre un peu d'ordre dans cette justice expéditive, venait lire, de chambre en chambre, une liste où étaient inscrits les noms de ceux dont la mort était résolue. Sur leur réponse, on les faisait descendre dans la cour, pour de là les conduire par bandes à l'évêché, où devait se consommer le sacrifice.

Dans la cour de l'évêché, il y avait un puits de sept toises de profondeur et de quatre de diamètre. C'était la tombe qu'on avait destinée à ces malheureux. On les perçait à coups de lance et de dague, et on les jetait à demi égorgés dans le puits, qui prit de là le nom de *Pous de malamort*. Plusieurs moururent avec un grand courage. Le consul Guy Rochette, arrivé au lieu du supplice, demanda

grâce pour son frère; tout deux furent percés de coups et précipités dans le puits. Le cadavre du vicaire général, traîné par les rues avec la corde au cou, fut réuni à ceux des autres victimes. C'était pitié de voir ce puits déborder de sang et d'ouïr les cris étouffés de ces malheureux, assassinés et noyés à la fois par un double supplice. Ils moururent ainsi au nombre de plus de cent.

Le lendemain 1er octobre, le capitaine Bouillargues se mit à parcourir les rues, criant : « Courage, compagnons! Montpellier, Pézenas, Béziers, Aramon, Beaucaire, Saint-Andéol et Villeneuve sont pris et sont à notre dévotion : nous tenons le roi, et le cardinal de Lorraine est mort. » Ces cris échauffèrent le peuple, et, dès dix heures du matin, quelques-uns des plus furieux allèrent chez le sieur de Sauvignargues, dans la maison duquel l'évêque et ses domestiques s'étaient tenus cachés toute la nuit. Celui-ci leur livra son hôte; mais, l'évêque ayant demandé à se racheter par une rançon, on convint de cent vingt écus. Le prélat donna tout ce qu'il avait sur lui; ses domestiques y ajoutèrent tout le leur; le sieur de Sauvignargues compléta la somme; mais il garda chez lui l'évêque, jusqu'à ce qu'il fût remboursé, et l'enferma dans une cave, avec les domestiques.

Peu de temps après survint une seconde troupe, qui frappa rudement à la porte, disant qu'elle voulait avoir sa part du butin. Comme on ne se pressait

pas de leur ouvrir, ils escaladèrent la maison et s'y précipitèrent en criant :

« Tue! tue les papistes! » Les domestiques de l'évêque furent les premiers massacrés. Lui-même fut tiré hors de la cave et jeté dans la rue; on lui arracha ses bagues, on lui prit sa croix pastorale, on l'affubla des haillons d'un paysan, on lui mit sur la tête un chapeau d'une forme ridicule, appelé par le peuple *tapebord*. Dans cet état pitoyable, il fut conduit à l'évêché et sur les bords du puits; là, se jetant à genoux, il fit sa prière, pensant bien que sa dernière heure était arrivée.

Tout à coup, un de la troupe, nommé Jacques Coussinal, se déclare pour l'évêque, et l'arrache à ses assassins. L'épée d'une main et le pistolet de l'autre, il le fait entrer dans une maison voisine, et, se tenant lui-même sur la porte, il menace de tuer quiconque voudrait attenter à la vie de l'évêque. En ce moment même passait le capitaine Bouillargues; il demande la cause de cette rumeur; on lui dit ce que vient de faire Jacques Coussinal, il l'approuve, délivre l'évêque et le fait sortir de la ville avec escorte.

Les massacres se continuèrent dans les campagnes environnantes. Ceux de Nîmes, n'ayant plus à tuer, se mirent à démolir. On forma pour cet effet des bandes d'ouvriers, commandées par quelques principaux. Déjà ils sapaient le clocher de la cathédrale; mais, sur ce qu'on leur dit que la chute de cette

énorme masse pourrait écraser les maisons voisines, qui étaient à leurs amis, ils allèrent *travailler* ailleurs. L'évêché fut renversé de fond en comble; toutes les maisons des chanoines et prêtres de la cathédrale, tous les couvents et monastères, entre autres celui de Saint-Bauzile, furent abattus. En peu de jours, il n'y eut plus dans Nîmes ni maisons religieuses ni églises, si ce n'est celle de Sainte-Eugénie, dont ils firent un magasin à poudre.

Telle fut la journée dite la *Michelade*, parce que ces exécrables tueries avaient eu lieu le lendemain de la Saint-Michel. Quelques mois après, les chances de la guerre générale remirent la ville révoltée à la merci de la clémence royale. Les Cévennes se remplirent de protestants fugitifs; mais, au sein de la ville, l'ascendant moral était resté à l'opinion protestante, malgré les enquêtes, les confiscations, les condamnations par contumace et les gibets. Les exilés étaient menaçants. Qui croirait que, dans un obscur village des Cévennes, ces échappés des potences royales mettaient aux enchères, par-devant notaire, les biens des ecclésiastiques situés dans le diocèse dont ils étaient expulsés, et qu'il se trouva des acquéreurs, comme pour le champ où campait Annibal?

Ces hardis acquéreurs étaient pressés d'entrer en possession; ils firent une tentative sur Nîmes, en novembre 1569, et s'en rendirent maîtres par un stratagème de guerre qui figurerait très bien

dans le traité de Frontin. Il y avait à cette époque, au bas des murs de la ville, du côté de la porte des Carmes, une grille en fer par où l'eau de la fontaine, après avoir traversé la ville, se déversait dans un fossé. Un charpentier, du village de Cauvisson, s'offrit à faire sauter cette grille et de pénétrer par là dans la ville. Il attendit que les pluies eussent grossi les eaux, afin que leur bruit couvrît le sien et détournât l'attention de la sentinelle qui faisait le guet sur le haut du rempart, dans une guérite placée au-dessus de la grille. Alors, se glissant dans le fossé vers le milieu de la nuit, ils se mit à limer le treillis de fer doucement et peu à la fois pour plus de sûreté. Il avait autour de lui une corde, qu'un des religionnaires de la ville, logé tout près de là, tirait ou lâchait pour l'avertir de poursuivre ou de suspendre son travail, selon les mouvements de la sentinelle. Ainsi fit-il pendant plusieurs nuits, ayant soin de couvrir de boue et de cire les endroits limés, afin d'écarter tout soupçon.

Quand la grille fut limée, Nicolas de Calvière, seigneur de Saint-Cosme, frère du président, homme de cœur et d'exécution, fit approcher de la ville trois cents soldats déterminés, et les posta dans des plants d'oliviers, en attendant l'heure d'agir. C'était vers minuit. Déjà le ministre faisait une exhortation pieuse à cette troupe, quand le ciel s'éclaira tout à coup d'une lumière qui dura quelques minutes. Les soldats eurent peur, mais

le capitaine Saint-Cosme sut tourner ce présage au profit de l'entreprise, et ses paroles ranimèrent les courages. Il s'avança doucement avec trente des plus braves, descendit dans le fossé, et, ayant fait abattre la grille, il se jeta dans la ville, suivi de toute sa troupe. Le son des trompettes et les coups de canon tirés du château eurent bientôt mis sur pied toute la ville; ceux du dedans se joignirent à Saint-Cosme; en un instant, Nîmes fut au pouvoir des protestants. Le gouverneur Saint-André, qui s'était montré dur et violent durant la courte réaction catholique, périt misérablement. Il fut tué dans son lit d'un coup de pistolet, et son corps, jeté par la fenêtre, fut mis en pièces par le peuple.

Ce fut le tour des protestants d'être persécuteurs, et ils n'y manquèrent pas. Puis vint une trêve entre les deux partis, à la paix générale de 1570, paix pleine de rancune et d'arrière-pensées, où les hommes des deux religions se jetèrent tout sanglants dans les bras les uns des autres. Mais, chose étrange! ces hommes, qui s'étaient entre-tués dans les rues de Nîmes, reculèrent devant une Saint-Barthélemy, à l'imitation de celle de Paris. Ils s'entendirent pour ne pas s'égorger. Le consul Villars réunit tous les citoyens : il faut dire aussi que la cour, effrayée de son ouvrage, avait décommandé le massacre de Nîmes.

Cette fois, le roi Charles IX se séparait de ses bonnes villes du Languedoc. La Saint-Barthélemy

fédéralisa les cités protestantes; Nîmes fut un moment la tête de cette république militaire qui se déclarait elle-même provisoire, disant « qu'elle n'attendait qu'un prince suscité de Dieu, partisan et défenseur de la cause, pour se soumettre à son autorité ». Henri III, le valet et l'assassin des Guises, n'était pas ce prince : aussi la république conserva-t-elle son attitude guerrière tout le temps que dura le règne nominal du roi des mignons. Il faut chercher Nîmes plus au dehors qu'au sein de ses murs; sa fortune est liée désormais à celles des villes fédérées de Montpellier, d'Uzès, de Montauban, de la Rochelle; son histoire se confond avec l'histoire de la ligue protestante. De 1554 à 1589, Nîmes se fortifie, se bastionne, rase ses faubourgs, rançonne catholiques et protestants, les premiers plus que les derniers. Les édits de Bergerac, de Nérac, de Fleix, et, en général, tous ces relâches donnés à la guerre, qu'ils eussent nom *édits provisoires* ou *paix définitives*, les voyages politiques de la reine mère, ne changèrent rien à l'état des choses, et surtout ne rassurèrent personne. Les Nîmois, sachant trop bien que penser des trêves de la cour de France, ne s'en gardaient que mieux; ils se fortifiaient de tours, de murs et contre-murs, n'y laissant pas un trou à passer un *papiste*, abattant une partie du temple de Diane qui gênait leurs ingénieurs, sans s'inquiéter du chagrin que ces barbaries nécessaires donneraient quelque jour à leurs

antiquaires. Pourtant les trêves étaient bonnes à une chose : les laboureurs en profitaient pour faire les semailles ou les récoltes; c'était le cri général de tout le Languedoc : *Trêve aux laboureurs !* Il fallait bien laisser quelque repos à cette pauvre terre de France, si l'on ne voulait pas que, étrangers et nationaux, tous y mourussent de faim.

Durant ces quinze années d'état de siège à peu près continu, les deux opinions, tour à tour blessées par la politique de la cour, se supportèrent à Nîmes. Les protestants, quoique les plus forts, en usaient avec assez de modération; rare exemple d'un parti qui devait avoir le cœur gros des tueries de la Saint-Barthélemy, et qui aurait pu répondre, courrier pour courrier, aux exécuteurs du roi Charles IX, que les frères de Paris étaient vengés! Les protestants étaient assez faciles sur tout, sauf sur la question du culte extérieur. La paix de Paris avait ramené la messe à Nîmes; les états de Blois l'en chassèrent. Les édits de Bergerac, de Nérac, de Fleix, l'y ramenèrent pour quelque temps encore. La messe, n'ayant pas le temps de rebâtir, dans ces alternatives de calme et d'orage, se logeait, comme autrefois le prêche, où elle pouvait, dans le réfectoire de quelque couvent oublié par les démolisseurs de 1561. Alors aussi la minorité catholique avait ses hommes courageux, comme la minorité protestante avait eu les siens dans les premières épreuves de la réforme : « Les curés, dit Ménard, étaient forcés

de porter le saint viatique aux malades en secret, et les autres ecclésiastiques étaient accablés de huées lorsqu'ils passaient dans les rues. » Quel temps! Quels hommes! Et combien les hommes valent moins, en tout temps, que la cause pour laquelle ils s'entre-tuent! Rois moitié hommes et moitié femmes, cardinaux ministres aussi bornés que violents, grands seigneurs sans principes politiques ni religieux, qui exploitent les passions qu'ils n'ont pas, populations qui s'égorgent sans intelligence et sans pitié : voilà les hommes de cette époque sanglante! La liberté de conscience, voilà la grande et immortelle cause qu'ils défendent sur leurs champs de bataille ou dans les coupe-gorge de leurs rues!

Enfin arriva le prince *suscité de Dieu*, Henri IV; il débloqua Nîmes et y fit vivre en paix le prêche et la messe, sous la garantie de l'édit de Nantes et de sa parole royale, non souillée de restrictions et de parjures, comme celle des Valois.

Un fait tout pacifique, mais d'une grande portée pour l'avenir du commerce nîmois, signale son règne trop court : Henri Traucat, natif de Nîmes, autorisé et protégé par Henri IV, plante le premier des mûriers blancs, et donne naissance à une branche de commerce qui a fait depuis la richesse du pays.

## III

Physionomie de Nîmes pendant le règne de Henri IV. — Émeute contre le conseiller Ferrier. — La guerre recommence. — Le duc de Rohan. — Excès des protestants. — Excès des catholiques. — Déchéance et découragement du parti protestant. — Émotion à l'occasion du consulat. — Cromwell demande grâce pour les Nîmois. — Révocation de l'édit de Nantes. — 1610-1685.

Pendant tout le règne de Henri IV, Nîmes avait été calme. Les deux religions se surveillaient sans s'attaquer. Toutes les espèces de moines s'y étaient réinstallées, et y vivaient des indemnités de l'émigration; les jésuites, qui s'y étaient glissés derrière un certain père Cotton, s'essayaient déjà sur la jeunesse, sauf à se faire chasser, comme cela leur arriva, pour avoir voulu trop entreprendre en une fois. Cette paix dura tant qu'il plut au Dieu du prêche et de la messe de laisser vivre l'habile roi qui avait fermé la bouche, avec de l'argent, de bonnes lois et de bons mots, aux souffleurs de discorde des deux partis.

Durant cet âge d'or de la pauvre ville, on cite pourtant deux ou trois émeutes, qui n'eurent pas de suites fâcheuses, mais qui montrèrent combien cette paix couvrait d'arrière-pensées orageuses. Un jour, il prend fantaisie au père Cotton d'aller faire assaut de dialectique avec le plus habile théologien

du consistoire. Quand on ne se tuait plus à Nîmes, on y discutait entre docteurs des deux religions; excellent moyen de s'y tuer de nouveau. Le consistoire fit venir d'Alais Jérémie Ferrier, l'homme éloquent du parti, pour relever le gant du père Cotton. Les séances s'ouvrirent, firent du bruit; la rue s'en mêla; artisans et bourgeois, clercs et laïcs, encombraient le lieu des séances; on allait en venir aux coups, quand la municipalité intervint, fit avancer ses milices, et laissa discuter à huis clos les deux théologiens.

Un autre jour, les calvinistes, assemblés dans un de leurs temples, firent ployer sous eux les gradins de la salle; une des poutres qui soutenaient l'édifice menaça de se rompre : on s'enfuit en désordre, et, pour dire vrai, fort à temps : évidemment, c'était un complot de catholiques. Les plus peureux crient aux armes; on s'empare des portes de la ville; la guerre va commencer, lorsque les consuls font publier à son de trompe que le charpentier du bâtiment est le seul conspirateur dans cette affaire. Le calme se rétablit. Quelquefois c'étaient les plus récalcitrants des marchands du parti qui refusaient de fermer boutique, les jours de grandes fêtes; conformément à l'édit de Nantes; ils résistaient à la maréchaussée, se tenaient à leur comptoir, malgré la défense, et trouvaient des chalands dans leur coreligionnaires. De là des voies de fait, et nécessité pour les consuls de montrer à la foule leur chape-

ron rouge, insigne toujours respecté quand il était sur des têtes du choix populaire. A cela près, il y eut paix dans Nîmes, mais une paix comme toutes celles du temps, dépendant des hommes et point encore des idées.

Quand Nîmes ne sentit plus la main ferme de Henri IV, représenté par son connétable Damville, toute cette foule qui se retirait en grondant devant le chaperon consulaire reprit ses habitudes d'agitation fébrile, et troubla de nouveau ces rues quelque temps silencieuses. Une émeute salue l'avènement de Louis XIII. Jérémie Ferrier, l'antagoniste du père Cotton, dans ce combat singulier qui avait failli se changer en une mêlée générale, s'était séparé de ses collègues du synode sur quelques points de controverse relatifs à l'édit de Nantes. Le synode l'avait tancé, puis suspecté et finalement exclu de son sein. Dégoûté du métier de théologien, il acheta une charge de conseiller au présidial de Nîmes, et vint s'y faire installer. A peine parut-il au palais, qu'il fut hué, insulté, couvert de boue par les enfants de la religion, qui lui criaient dans leur patois : *Veje lou, veje lou* (voyez-le, voyez-le), *lou traître Judas!* Il n'échappa à un pire sort qu'en se réfugiant chez le lieutenant du roi. La populace, ayant manqué le conseiller, s'en dédommagea sur ses propriétés; sa maison et le jardin attenant furent ravagés. Les consuls arrivent, le chaperon sur la tête, suivis de la force armée. Les insurgés

se jettent tous armés dans les arènes et font feu sur la troupe. Cela dura trois jours, au bout desquels les combattants des arènes, pressés par la faim, rentrèrent dans leurs maisons. Ferrier se le tint pour dit, et ne réclama pas contre le mode de sa destitution.

Pendant les quinze années qui suivent, Nîmes fait les affaires du duc de Rohan, un de ces grands seigneurs qui exploitèrent les dernières passions du parti protestant pour faire acheter chèrement leur soumission par la cour. C'est une triste histoire que celle de ces quinze années. Nîmes ne s'appartient pas; ses révoltes fréquentes et stériles n'ont plus même le mérite d'être spontanées; c'est le duc qui les organise, les chauffe, les soudoie quand il peut, avec l'argent des gens tranquilles; mais, au moindre revers du parti et du duc, la ville se jette aux genoux de Louis XIII, et mendie les lettres de grâce scellées en cire jaune. Ce ne sont que des alternatives de ce genre : aujourd'hui, d'insuffisantes levées de boucliers; demain, d'éclatants repentirs monarchiques. Nîmes se saigne d'hommes et s'épuise d'argent, gâte la cause de la réforme par des excès où l'on ne trouve même plus cette colère languedocienne qui donnait une sorte de grandeur à ses premières fureurs religieuses; on sent que les désappointements ont glacé ces âmes toujours ardentes, mais en ce moment attiédies et déchues. Nîmes, membre d'une sorte de république

fédérative, sous la dictature précaire et souvent tyrannique de quelques princes en révolte contre la cour, Nîmes envoie demander, avant d'agir, ce que fait Uzès, ce que fait Montpellier, ce que fait la Rochelle, Nîmes ne donne plus d'impulsion, il se traîne à la suite des autres ; il se décide lentement, il délibère, il se révolte quand il n'est plus temps, il lève l'étendard la veille du jour où tout est fini, et comme pour l'abaisser de plus haut aux pieds du roi victorieux. Enfin, et pour résumer par un fait ces quinze années, Nîmes achète du plus pur de son sang et du meilleur de son argent le commandement en chef de l'armée de la Valteline, que reçut le duc de Rohan, en échange de sa capitulation, à une époque où il fallait que les plus hauts princes mourussent au service du roi ou sur l'échafaud. Car c'était alors le cardinal de Richelieu qui contresignait les capitulations entre la noblesse et la royauté.

Les excès des deux partis furent réciproques, mais d'une nature différente. Ceux des protestants étaient plus marqués de brutalité et de colère ; ceux des catholiques, d'avarice. Les protestants démolissaient les églises rebâties, jetaient bas les couvents relevés, chassaient carmes, augustins, récollets; ils brûlaient les croix, après les avoir traînées dans les rues; un jour, ils enlevaient le cadavre d'un malfaiteur pendu au gibet, lui perçaient les pieds, les mains et le côté, étendaient ses bras en forme

de croix, le couronnaient d'épines et l'attachaient au carcan public, sur la place du marché aux herbes. La destruction des édifices catholiques était ordonnée au son du tambour, dans la forme des publications ordinaires, et tous les habitants, *sans exception*, étaient tenus de s'y employer. On fondait les cloches pour faire des canons; les sépultures étaient violées; le peuple avait permission de se chauffer avec le bois appartenant aux chanoines. Les ministres affichaient leurs thèses sur la porte même de la cathédrale, et se faisaient payer leurs appointements par les fermiers de la dîme. Les fidèles battaient les curés catholiques; ils empêchaient les conversions; ils barraient le passage au prêtre qui allait porter le saint viatique à un mourant; ils étalaient un cheval mort sur l'autel d'une chapelle catholique; excès odieux, désavoués hautement, mais inutilement défendus par les hommes sages et sensés du parti!

Mais, quand le roi était maître de la ville, les catholiques prenaient leur revanche. Leurs excès étaient principalement fiscaux; ils reprenaient ce qu'on leur avait pris, avec dommages-intérêts; des ordonnances royales leur délivraient comme des lettres de marque sur tous les biens et valeurs appartenant aux religionnaires; ils démolissaient les fortifications pour rebâtir leurs églises; ils se ruaient sur les indemnités; il rentrait à Nîmes moitié plus de créanciers qu'il n'en était sorti. En

même temps, ils s'emparaient de l'éducation de la jeunesse, par la voie sourde et tortueuse des jésuites, mis en possession du collège de Nîmes; ils détruisaient la municipalité populaire, en déclarant l'évêque membre et président-né du conseil, et en donnant voix délibérative à son vicaire. Les missionnaires parcouraient les campagnes, et défense était faite aux ministres de prêcher pour balancer leur influence. Les nouveaux convertis étaient comblés de faveurs, les calvinistes exclus des grâces et quelquefois de la justice : l'argent extorqué aux protestants par les cent mains du fisc servait à acheter les consciences véreuses du parti, dont on se targuait ensuite comme de convertis libres; excès non moins odieux que ceux des adversaires; avec la différence pourtant qui existe entre les fureurs passagères d'une multitude, et une réaction refléchie, froide, organisée par les principaux d'un parti.

La peste, triste calmant des haines de parti, prévint à Nîmes le contre-coup des troubles de la Fronde. Nîmes ne bougea pas, et prit soin de ses malades.

A peine la peste disparue, l'émeute, cette autre maladie chronique de Nîmes, vint remuer de nouveau le sol rancunier de la vieille cité. Ce ne fut pas l'œuvre des seuls protestants; les deux partis s'en mêlèrent, et, cette fois, la cour eut contre elle les hommes de lumière et de bonne foi des deux reli-

gions. L'introduction de l'évêque dans le conseil de ville, à titre de membre et de président obligé, avait eu pour effet de créer deux partis dans le conseil, le parti du prélat, qui s'appelait le parti de la *grande croix*, et celui des opposants des deux religions, qui s'était nommé le parti de la *petite croix*. Les divisions entre ces deux partis, après avoir longtemps couvé en silence, éclatèrent enfin au grand jour à l'occasion de l'élection des consuls.

Au jour fixé, les deux partis avaient élu séparément chacun quatre consuls, en se conformant au règlement, qui leur prescrivait de désigner deux catholiques et deux religionnaires. Les choix du parti de la *grande croix* furent approuvés par un arrêt du conseil du roi; ceux du parti de la *petite croix* par le parlement de Toulouse. Quand vint le moment de l'installation, la cour envoya des instructions au comte de Bioule, lieutenant général de la province, et à M. de Bezons, intendant, pour qu'ils eussent à installer de force les élus du parti de la *grande croix*. Le comte, plus prudent que ses instructions, essaya d'abord de quelques propositions d'accommodement; n'ayant pas réussi, il résolut d'exécuter les ordres de la cour.

Le 31 décembre 1657, il se mit en marche pour se rendre à l'hôtel de ville, lieu de l'installation des consuls. Il était accompagné de l'intendant, de l'évêque Cohon, chef du parti de la *grande croix*, du sénéchal de Nîmes, du prévôt de la cathédrale et

des quatre consuls du choix de l'évêque. Arrivés devant l'hôtel de ville, ils en trouvèrent les abords gardés par deux des consuls de la *petite croix*, revêtus de leur chaperon et entourés d'une petite suite. Les deux autres s'étaient barricadés dans l'intérieur de l'hôtel, avec un assez grand nombre d'hommes des deux partis, armés et résolus à soutenir le siège. Ces préparatifs de guerre ne s'étaient pas faits sans troubler la ville, et le peuple tout entier avait pris parti pour les révoltés.

Le comte de Bioule ordonna aux deux consuls postés devant l'hôtel de ville d'en faire ouvrir les portes et de s'expliquer sur la prise d'armes des habitants. L'un d'eux répondit sans hésiter que l'intention des habitants était de garder leurs privilèges, et que, quant à lui, il n'était plus maître de faire ouvrir les portes de l'hôtel, dont le peuple s'était emparé.

Pendant ce colloque, un des commis de ce consul s'approcha du comte de Bioule, avec un pistolet dans chaque main, faisant mine de vouloir engager l'affaire. Le comte lui saisit le bras, et le consul lui cria de *lâcher* ses pistolets. Ce mot malheureusement équivoque, fut mal compris du comte; il ordonna à ses gardes de faire feu; le commis fut étendu sur le carreau. Le peuple qui était aux fenêtres de l'hôtel riposta par une décharge. Deux des gardes du comte furent étendus morts sur la place et trois grièvement blessés. Le sénéchal de

Nîmes reçut trois balles au bras et à la main et le prévôt, atteint à la cuisse, mourut trois jours après de sa blessure. Le comte et l'intendant se retirèrent dans une maison voisine, et l'évêque s'enfuit à l'évêché, entendant crier derrière lui : *Au violet, au violet !*

La cour envoya les ordres les plus sévères; Nîmes se fortifia, et, sur le faux espoir d'un secours de six mille hommes, se prépara à toutes les chances d'une lutte devenue de plus en plus inégale. Des médiateurs, entre lesquels était Cromwell, prévinrent fort heureusement la collision; les Nîmois mirent bas les armes, et, après le moment de fougue, vinrent les protestations de repentir et de soumission au roi. Cromwell avait écrit au cardinal Mazarin, au bas d'une dépêche sur les affaires d'Autriche : « Il s'est passé quelque chose dans une ville du Languedoc nommée *Nîmes;* je vous prie que tout s'y passe sans sang et le plus doucement possible. »

Il n'y eut, en effet, pas de sang versé; mais, outre les satisfactions immédiates qui furent exigées et obtenues, la mémoire de ce dernier effort des protestants ne se perdit pas dans le clergé catholique. A partir de cette époque, la persécution fut incessante; on abandonna aux jésuites une portion du revenu des octrois, outre une pension annuelle, qu'on força les consuls et le conseil à voter. On prescrivit l'heure des convois funèbres et le

nombre des réformés qui pouvait y assister, afin d'éviter l'éclat et la protestation des cortèges trop nombreux ; on détruisit les temples ; on expulsa les protestants du conseil général, et, peu après, du consulat ; on leur enleva les professions libérales ; on continua d'acheter les religionnaires tarés ; on accabla d'exclusions et d'indignités ceux qui restaient fidèles à leur croyance et qui prenaient publiquement le deuil à la nouvelle de la destruction du grand temple de Montpellier. Ce fut là la part de Nîmes dans la grande persécution qui précéda la révocation de l'édit de Nantes : on le violait avant de le déchirer. A la fin, on le déchira ; c'était encore la même guerre, mais, cette fois, avec l'hypocrisie de moins.

## IV

Effet de la révocation de l'édit de Nantes à Nîmes. — L'abbé du Chayla. — Ses cruautés. — Il est massacré par les protestants. — Le maréchal de Montrevel. Égorgement et incendie. — L'évêque Esprit Fléchier. — Supplice des derniers chefs Camisards. — Mort de Louis XIV. — 1685-1716.

Les excès épouvantables qui suivirent la révocation de l'édit de Nantes amenèrent la guerre des Camisards. Le récit de ces excès et de la guerre qui en sortit appartient à l'histoire de la province du Languedoc. Ce qui est de notre sujet, c'est la part

que Nîmes eut à souffrir dans l'oppression de toutes les populations protestantes, et son attitude douloureuse dans les alternatives de l'épisode sanglant des Cévennes.

Louis XIV, pour empêcher toute sédition à Nîmes, y avait fait élever, deux ans après la révocation de l'édit de Nantes, une citadelle à bastions, ouvrage fait à la hâte, d'où l'on pouvait canonner toute la ville à la première émotion et abîmer tous les contradicteurs sous les ruines de leurs maisons. C'est à cette citadelle et à ces canons incessamment braqués sur la ville embastillée, que Nîmes dut cette espèce de tranquillité mêlée d'humiliation et de pleurs rentrés, de terreur et d'angoisse, qui acheva d'y éteindre les grandes passions du XVI[e] siècle. On ne se battait plus à Nîmes ; on regardait passer, entre deux haies de soldats de la maréchaussée, les braves qui s'étaient battus dans les Cévennes, et qui allaient mourir dans le feu ou sur la roue.

Parmi les ecclésiastiques chargés, sous le nom d'*inspecteurs des missions*, de travailler à la conversion des religionnaires flottants et à la destruction des *fanatiques entêtés*, comme les appelait l'évêque Esprit Fléchier, il faut citer l'abbé du Chayla, qui se fit une sorte de nom à cet odieux ministère et y trouva une fin tragique. Cet abbé, très estimé pour son zèle par l'intendant Bâville, le bras droit de Louis XIV dans l'œuvre de l'extinction du protestantisme, était de l'espèce des Torquemada, grand

pourvoyeur d'échafauds, questionneur insidieux et cruel, faisant la demande avec des paroles perfides et obtenant la réponse avec des instruments de torture, dont quelques-uns étaient de son invention. On parlait de pincettes avec lesquelles il arrachait le poil de la barbe et des sourcils; de charbons ardents qu'il éteignait dans les mains de ses victimes; de coton imbibé d'huile ou de graisse dont il revêtait leurs doigts et auquel il mettait le feu; d'une espèce d'étui, tournant sur deux pivots, dans lequel on enfermait le patient, et qu'on faisait mouvoir avec tant de rapidité, que le malheureux en perdait bientôt l'usage de ses sens; de ceps perfectionnés où l'on ne pouvait rester ni debout ni assis; on parlait d'enfants de religionnaires assommés à coups de bâton ou fustigés jusqu'au sang, pour en arracher des aveux sur le lieu de quelque assemblée secrète; de jeunes filles mutilées avec des dérisions infâmes : bruits exagérés sans doute, excès grossis par le ressentiment, mais qui expliquent les représailles dont l'abbé du Chayla devait être victime.

Ce fut dans le mois de juillet 1703 que les conjurés se donnèrent rendez-vous, un soir, à l'entrée d'un bois situé au sommet d'une montagne. Là, se rendirent quarante ou cinquante hommes, armés d'épées et de faux, quelques-uns de hallebardes, un très petit nombre de fusils et de pistolets. Avant de partir, il firent la prière en commun; puis ils se mirent en marche et entrèrent dans le bourg

qu'habitait l'abbé, faisant retentir les airs du chant d'un psaume et criant aux habitants que personne ne se mît aux fenêtres, sous peine de la vie. Ce chant et ces cris parvinrent aux oreilles de l'abbé; on lui dit que c'était une assemblée de fanatiques venus le braver jusqu'en sa maison. Il donna l'ordre à quelques soldats qu'il avait sous la main d'aller saisir ce qu'il croyait une poignée de tapageurs de nuit; mais quel fut son étonnement quand il vit sa maison investie et une troupe nombreuse, grossie de tous les protestants du bourg, lui redemandant ses prisonniers avec des cris violents et des démonstrations menaçantes !

L'abbé était brave, ce qui n'est pas l'ordinaire des persécuteurs; il fit voir qu'il n'entendait céder qu'à la force en donnant ordre à sa petite troupe de tirer sur les réclamants. Un d'eux tomba mort de cette première décharge. Ce fut le signal d'une attaque furieuse : les conjurés se saisissent d'une poutre, enfoncent la porte comme avec un bélier et se précipitent dans la maison. L'abbé se sauve de chambre en chambre et se barricade dans un cabinet voûté, au second étage. Une moitié des assaillants garde la maison et en bouche toutes les issues; l'autre court aux prisons et en retire quelques malheureux enflés par tout le corps, les os à demi brisés et ne pouvant se soutenir sur leurs jambes. A ce spectacle, les religionnaires ne se contiennent plus : on fouille la maison, on cherche

l'abbé, on veut lui montrer ses victimes et l'accabler de reproches avant de l'immoler : lui, près d'être pris, commande aux soldats de faire une seconde décharge; un de la troupe est blessé à la joue. Les assaillants ripostent en mettant le feu à la maison. Ils entassent au milieu d'une salle basse tous les bancs de la chapelle, les meubles de l'abbé, les paillasses qui servaient au coucher des soldats, et ils font de tout cela un bûcher. En un moment toute la maison est en proie aux flammes. L'abbé atteint par le feu dans sa cachette et l'épaule à demi brûlée, se fait une corde des draps de son lit, l'attache à une des fenêtres qui donnait sur le jardin et cherche à se glisser jusqu'en bas ; il tombe et se casse la cuisse. Il se relève aidé d'un valet, se traîne dans une haie de clôture et essaye de s'y cacher. On l'aperçoit à la lueur de l'incendie, on court à lui, on le saisit, on lui crie qu'il va mourir, mais que, quelle que soit sa mort, elle n'égalera pas celle qu'il a méritée. L'abbé, vaincu par ce moment suprême, demanda la vie, et, pensant toucher ses meurtriers par un scrupule de religion : « Mes amis, leur dit-il, si je me suis damné, en voulez-vous faire autant? »

Ce mot ne les ayant pas désarmés, l'abbé ne pouvait guère implorer leur générosité; il n'y tâcha même pas; mais, voyant la mort arrivée, il ne dit plus rien. Alors ce fut une lutte entre les assaillants à qui le frapperait. Presque tous ayant eu à

souffrir de ses cruautés, soit dans leurs personnes, soit dans celles de leurs parents, chaque coup était accompagné de mots comme ceux-ci : « Voilà pour ma mère ! voilà pour ma sœur ! voilà pour mon frère ! » Il n'y avait pas assez de place sur son corps pour tous ces coups, ni assez de vie en lui pour toutes ces vengeances ! On compta jusqu'à cinquante-deux blessures, dont vingt-quatre étaient mortelles.

Les protestants de Nîmes approuvaient tout bas ces représailles et faisaient des vœux pour les meurtriers de l'abbé. Les principaux d'entre ceux-ci furent arrêtés et périrent dans les supplices, se vantant, d'une voix mourante, d'avoir porté les premiers coups au persécuteur de leurs frères. Ces exemples de fanatisme entretenaient à Nîmes une sourde et perpétuelle fermentation. Toutes les chances diverses de la guerre des camisards, mêlée, comme toutes les guerres, de revers et de succès, y avaient un contre-coup immédiat, soit d'abattement, soit de folle espérance. On continuait à s'assembler çà et là, en petit nombre, pour échapper plus sûrement : de son côté, l'intendant Bâville redoublait de zèle, et l'on sait ce que ce zèle voulait dire dans la langue qu'on parlait à Louis XIV, pour lui plaire et le tromper. L'abbé du Chayla n'était qu'un zélé. On lui avait trouvé des successeurs. La destruction des protestants se consommait en détail, d'après le plan de la cour, plan moins dangereux que les boucheries. Toutefois on ne blâma

pas le maréchal de Montrevel d'avoir dépassé les instructions et *opéré par masses* dans la circonstance que voici.

A l'une des portes de Nîmes et dans un des moulins du faubourg, environ cent cinquante religionnaires s'étaient assemblés, le premier jour d'avril 1703, pour vaquer à des exercices de piété. Cette assemblée, au dire des historiens catholiques, n'avait pas d'intentions séditieuses; c'étaient seulement quelques vieillards, des enfants, des femmes, qui voulaient entendre le prêche malgré les défenses du roi. Le maréchal de Montrevel, informé de cette révolte, comme il était à table, se leva furieux, fit sonner le boute-selle et courut à la tête de ses dragons investir le moulin. Il n'y eut pas d'attaque parce qu'il n'y eut pas de résistance; les dragons entrèrent dans le moulin sur des cadavres, et trouvèrent des malheureux qui se jetaient sur leurs sabres et allaient au-devant de la mort. Quelques-uns voulurent se sauver par une fenêtre; des sentinelles placées en bas avaient ordre de les recevoir sur la pointe de leurs sabres. Pour en finir et pour épargner aux soldats la fatigue de tuer, le maréchal fit mettre le feu au moulin. Rangés autour de l'autoda-fé, un maréchal de France à leur tête et à la meilleure place, les dragons n'usaient de leurs armes que pour repousser dans les flammes ceux qui, à demi brûlés, demandaient la grâce d'être achevés avec le fer.

Une pauvre fille, la seule survivante, avait été sauvée par un des valets du maréchal. La fille et son libérateur furent condamnés à mort. On commença par la fille, qui fut pendue à la potence : quant au valet, il dut aux prières des religieuses de la Miséricorde d'avoir la vie sauve ; mais il fut cassé aux gages, et, peu après, chassé de Nîmes par le maréchal, qui craignait le mauvais exemple pour les gens de sa maison. Le même jour, quelques catholiques s'étaient réunis dans un jardin proche du moulin, pour des divertissements. Le maréchal les prit pour des huguenots et les fit passer par les armes, quoiqu'ils se réclamassent de leur qualité de catholiques. Enfin, dans un dernier accès de zèle, le maréchal allait ordonner une exécution en masse de tous les protestants de la ville, quand le gouverneur parvint à le calmer. La cour approuva tout, et l'évêque Esprit Fléchier écrivit une *lettre choisie* sur le scandale causé par les fanatiques du moulin des Carmes, *lesquels avaient osé*, dit le prélat dans une phrase symétrique et cadencée, *dans le temps que nous chantions vêpres, chanter leurs psaumes et faire leur prêche.*

Heureux prélat qui trouvait le temps de faire des *lettres choisies* et des poésies latines au milieu des égorgements et des incendies, sous la protection des dragons du roi ! On ne dit pas toutefois qu'Esprit Fléchier ait poussé à la persécution avec la violence qu'y mettait le bas clergé ; mais on ne dit pas non

plus qu'il ait jamais désapprouvé les barbaries des gens du roi avec ce courage qu'un prêtre portant le même habit que lui, et, sous cet habit, un cœur noble et compatissant, Fénelon, n'eût pas manqué de montrer dans ce poste difficile. Esprit Fléchier fut toujours dans de bons rapports avec les exécuteurs des hautes œuvres de Michel le Tellier, avec le maréchal de Montrevel, avec l'intendant Bâville. Il ne forçait personne à se convertir, mais il laissait agir le prosélytisme subalterne des milices occultes de Clément XI, et félicitait ses *très chers frères*, dans ses mandements léchés, des nombreuses acquisitions que faisait tous les jours la sainte Église, par la seule vertu de la parole et de la persuasion. Il n'omettait qu'une chose, c'était la *caisse des conversions* et le sale argent qui se dépensait à Nîmes pour l'achat des consciences. Placé à la tête d'un clergé que la révocation de l'édit de Nantes venait de déchaîner contre les protestants, il n'eut pas le facile courage de rappeler son Église triomphante à la pudeur de la victoire. Il écrivit force mandements, avec toutes les préoccupations académiques, créa des séminaires, établit des conférences théologiques où l'on prouvait aux protestants chassés de Nîmes ou traqués dans les Cévennes qu'ils avaient eu tort de tout temps, et mourut dans un âge avancé, *chéri de tous*, comme dit son épitaphe, et *ayant vécu au milieu des lugubres tumultes des Cévennes et des fureurs insensées de la guerre*, c'est-à-dire

ayant été peu dérangé par son humanité dans ses habitudes de prélat lettré et bien en cour.

Sous son épiscopat, Nîmes présente uniformément le spectacle d'une ville pacifiée, mais qui n'a pas le repos, où la réconciliation est dans les rues et la haine dans les cœurs.

Condamnés à demeurer les bras croisés en face les uns des autres, dans ces murs où les bruits du dehors avaient d'ordinaire tant de retentissement, catholiques et protestants, oppresseurs et opprimés, assistaient au drame sanglant de la guerre des camisards. Le menu peuple des deux partis, ce *lion enchaîné*, comme disent les historiens de Nîmes, était consigné dans ses ateliers. Il ne descendait sur la place publique qu'aux jours des exécutions, pour voir mourir ces bandits déguenillés des Cévennes, qui avaient tenu en échec les armées royales. Ces jours-là, les seuls jours fériés de la ville embastillée, Nîmes s'animait un peu; les catholiques battaient des mains sur le passage des condamnés; les protestants allaient baiser pieusement les hardes du camisard roué ou pendu. Quand le fameux Cavalier vint à Nîmes, avec son lieutenant Catinat et son grand prophète Daniel Billard, pour traiter de pair à pair avec le maréchal de Villars, tout Nîmes fut sur pied. « Il y eut, dit l'honnête Maucomble, des femmes idiotes qui vinrent baiser les pans de son habit. » En somme, des vœux ardents pour le triomphe de leurs héros, Rolland, Catinat, Ravanel,

Cavalier, des joies secrètes, quand l'armée royale est battue, des canonisations moins l'approbation du pape, c'était là toute la résistance permise aux protestants, c'était la seule que le clergé catholique et les gens du roi ne pussent atteindre, parce qu'elle était refoulée au fond des cœurs. Tel fut, jusqu'à la mort de Louis XIV, le sort de la minorité protestante. Elle put croire un instant au triomphe des derniers enfants d'Israël sur ceux qu'elle appelait les enfants de Bélial; elle vit plus d'une fois, du haut des remparts de Nîmes, les beaux régiments du roi battus et poussés l'épée dans les reins jusque dans les faubourgs par les paysans des Cévennes, et alors elle rêva de sanglantes représailles; mais, quand ses derniers et incorruptibles martyrs, Ravanel et Catinat, attachés au même poteau et mourant sur le même bûcher, eurent emporté avec eux ses dernières espérances, elle se résigna et attendit de la tolérance universelle un peu de relâche à ses misères.

# V

## LES PYRÉNÉES.

I. Les Landes de Bordeaux. — II. La vallée de Pau. — III. La ville et le château de Pau. — Pau dans le mois de mai. — Traits du caractère béarnais. — IV. La vallée d'Ossau. — Les jeunes filles de la vallée d'Ossau. — Arrivée aux *Eaux-Bonnes*. — V. Les *Eaux-Bonnes*. — Les *Eaux-Chaudes*. — Les malades. — VI. Un orage dans la vallée d'Ossau. — L'hospitalité du montagnard. — VII. Les montagnes. — Les cascades.

### I

### LES LANDES DE BORDEAUX.

Les Landes sont l'avenue naturelle de Pau. Pour apprécier cette charmante ville, il faut avoir traversé ces longues solitudes de bruyères et de sable; l'ennui d'une route pénible est une préparation aux plus vifs plaisirs que puissent avoir les yeux d'un homme qui aime les beaux paysages. Voilà pour-

quoi je vais parler des Landes avant de parler de Pau.

Au reste, le premier aspect des Landes plaît singulièrement. Si vous êtes né, comme moi, dans un pays fertile, labouré, planté, épierré dans tous les coins, où les hommes sont les uns sur les autres ; si vous n'avez vu que les campagnes qui entourent Paris et ces vastes plaines, marquetées de tant de carrés longs de terre cultivée, où la propriété se compte par perches et non par arpents, vous ne verrez pas sans étonnement ces immenses horizons sans culture, ces déserts de sable, où le fisc ne pénètre pas, et toute cette terre inutile où se traînent de maigres troupeaux qui paraissent s'y promener malgré eux et n'y trouvent rien à brouter. Le contraste des pays de culture, où l'homme met la main partout où il peut mettre le pied, dont chaque pouce de terre figure sous un titre particulier, soit dans les archives du notaire, soit dans les registres du receveur des contributions, avec ces espaces sans maisons, sans hommes, qui ne sont à personne et sont à tout le monde, qui boivent sans fruit les pluies fécondes, les fraîches rosées et les rayons du soleil de la Guyenne ; un tel contraste n'est pas sans charme, et, pour mon compte, je ne me suis pas vu sans plaisir entrant dans ces solitudes jetées à profusion, et peut-être non sans dessein, par la Providence, entre des pays fertiles et habités.

Les Landes n'intéressent pas seulement par leur étendue et leur stérilité. En beaucoup d'endroits,

la route est bordée de forêts de sapins, si l'on peut appeler forêts des espèces de clairières où les arbres sont rares et où chacun prend le plus qu'il peut de cette terre ingrate; si l'on peut appeler sapins des fantômes de sapins au tronc long et sans branches, à la tête effeuillée, amaigris par le manque de terre végétale et par la saignée qu'on pratique annuellement au pied pour en tirer l'huile de térébenthine. Il faut voir tous ces pauvres arbres épuisés, avec une large blessure au pied, d'où tombe goutte à goutte, dans une sébile, cette sève qui grossirait leur tronc et qui s'élancerait en branches vigoureuses si les hommes n'avaient pas besoin de colophane pour leurs violons. Rien n'est plus triste que ces sapins; vous diriez des soldats qui vont se faire panser à l'ambulance. Il n'y a pas de soleil si pâle qui ne traverse leur maigre et immobile feuillage. Ce sont des bois *sans mystère et sans voix*, même au printemps; le vent passe librement entre les branches sans leur faire rendre un murmure; vous entendez seulement le bruit des gouttes de sève qui tombent dans la sébile, bruit triste, semblable à celui de l'eau qui dégoutte d'un toit après la pluie. Chaque arbre en produit une sébile pleine tous les printemps. Il languit ainsi de longues années sans pouvoir prendre de force, jusqu'à ce que, la sève devenant rare, on abatte ce pauvre serviteur, devenu inutile, pour faire des planches avec son tronc et du feu avec ses branches.

Mais, pour celui qui n'a vu de sapins que dans les jardins, c'est-à-dire de jolis arbres exotiques, plantés pour servir de points de vue, et qui ont l'air d'être venus dans des pots ; pour celui-là, ces longs bois de sapins, jetés à profusion et sans symétrie sur d'immenses espaces, ces longues et monotones rangées de blessés étalant piteusement leurs plaies sur le bord des grands chemins, sont une nouveauté qui a son prix, surtout si l'on traverse les Landes le soir, par un de ces beaux horizons qui présagent un beau lendemain, quand le soleil couchant lance ses derniers rayons à travers un bouquet de bois de sapins qui borde au loin le désert. Alors rien ne peut mieux donner l'idée des restes de portiques qu'on nous montre à l'horizon dans les vues de Palmyre, que ces arbres immobiles, dont les troncs de même hauteur figurent les colonnes d'un portique resté debout, et dont les têtes rapprochées, et se touchant par l'extrémité des branches, représentent l'harmonieuse continuité d'un entablement.

C'est encore une bonne fortune pour le voyageur de voir les Landes un dimanche. De loin en loin, sur la route, sont accroupies de grosses maisons, lourdes et basses, dont le toit est de chaume, et qu'ombrage un vaste hêtre, le seul qu'il y ait à la ronde, vieux enfant d'une veine de terre végétale, dont il se nourrit chaque année, pour l'engraisser à son tour de ses feuilles tombées. C'est sous ce hêtre que viennent danser les paysans des Landes,

race chétive et grêle, courbée par le travail, où dix années font d'un jeune homme un vieillard. Ils dansent gaiement, au son d'un fifre dont les airs ressemblent à ceux qui font danser les ours. Filles et garçons se cherchent des yeux, se serrent la main dans les mêlées ; tel de ces amants a fait cinq à six lieues le matin, sur des échasses, pour danser le soir avec sa prétendue. La population de plusieurs lieues carrées tient tout entière sous l'ombrage d'un hêtre.

C'est cette population qui dispute tous les jours aux bruyères des Landes le peu de sol nourricier sur lequel elles rampent, et qui poursuit toute sa vie des filons de terre végétale, comme d'autres poursuivent des filons d'or. Que fait à ces pauvres gens le gouvernement qui passe sur la route, dans la malle aux dépêches ? Beaucoup ne savent même pas qui règne ni qui a cessé de régner. Travailler pour ne pas tendre la main, rendre leur corps à la terre quand ils ne peuvent plus la remuer : voilà la destinée de ces pauvres gens qui dansent, philosophes sans le savoir, Français qui ignorent la langue qu'on parle en France, contribuables qui ne savent pas pour qui ils payent.

L'aspect des Landes finit bientôt par lasser. On s'est intéressé vivement aux premiers sapins blessés ; mais la sympathie s'épuise quand on en a vu d'innombrables files ; le désert et la misère sont choses pittoresques au premier aspect,

mais qui, à la fin, ennuient autant qu'elles attristent. En entrant dans les Landes, votre imagination rêvait défrichements, puits artésiens, vastes plantations; vous perciez ce désert de routes et de chemins de fer; vous y lanciez sur toutes les directions une armée d'ingénieurs; vous faisiez explorer le terrain en tous sens, ici à la surface, là dans les profondeurs du sol; car qui sait si ces couches stériles ne cachent pas de précieux minerais? Au bout des Landes, vous êtes accablé; une sorte d'engourdissement a suivi ces rêves de projets civilisateurs apportés de Paris. Les danses sous le hêtre, les amants venus sur des échasses, les filles si semblables aux mères, toute cette gaieté de gens qui grattent des sables pour y trouver de quoi manger, tout cela vous fait soupirer après la jolie ville qui est au bout du désert, la ville où l'homme a le pain et le vin presque sans travail, où les jeunesses sont longues et les vieillesses éternelles; où les vieux soldats viennent de tous les bouts de la France pour rajeunir, et pour grever le plus longtemps possible le grand livre des pensions; la ville favorisée entre toutes les villes, vous la demandez au courrier, vous la demandez au postillon; encore deux côtes à monter, encore une, encore une toute petite plaine à traverser : vous y voilà!

## II

### LA VALLÉE DE PAU.

Le jour où j'arrivai à Pau, le temps était triste, les nuages bas; le soleil était caché. Je cherchais des yeux les Pyrénées, les neiges éternelles. On me montra à l'horizon, au milieu des nuages grisâtres, quelques nuages d'une teinte plus blanche; il fallut donc apaiser ma curiosité, et attendre au lendemain que le vent eût chassé les nuages et levé l'épais rideau qui me cachait les montagnes. On gagnerait à faire de cette nécessité un calcul. Des sens fatigués par une longue route sont peu propres aux jouissances que donne la vue d'un beau paysage. Il faut, pour bien voir, des yeux qui aient dormi; il faut, pour bien saisir ces mille murmures qui sont dans l'air, ou ce silence si plein de bruits pour la pensée, il faut des oreilles reposées de l'assourdissant tapage d'une diligence; il faut, pour bien respirer les brises des montagnes, un odorat qui ne soit pas affadi par la puanteur du cuir et de la marée. Je conseillerais donc à l'heureux voyageur qui veut aller voir Pau de se coucher en arrivant, de dormir toute une nuit, et, le lendemain, de se lever avec le soleil, et d'aller s'asseoir deux heures dans le parc du château d'Albret, sur un certain

banc où se sont assis des hommes de génie, Chateaubriand, Rossini, et plus de commis voyageurs que d'hommes de génie. Le repos de la nuit rend les sensations plus nettes et plus exquises. Il importe qu'un voyageur qui voyage pour se souvenir ménage bien ses premières impressions : c'est à la fois une condition des bons jugements, et c'est aussi un raffinement de plaisir.

Le lendemain de mon arrivée, j'étais de bon matin assis sur ce banc, par un beau soleil de mai, sous une atmosphère molle et bienfaisante, et voici ce qu'il m'a semblé voir de ce banc historique.

Il n'y a personne qui n'ait rêvé dans son sommeil qu'il traversait en volant de magnifiques paysages, enfants de sa pensée endormie, et aussi d'une digestion facile et régulière. Pour moi, il m'est arrivé de parcourir ainsi à tire-d'aile les plus beaux paysages de l'Orient. Eh bien, ces pays des rêves, si fleuris, si vaporeux, si parfumés ; ces eaux qui reluisent à l'horizon, entre des bouquets d'arbres ; ces bois qui descendent le long des monts, ces collines si doucement inclinées, qu'on les dirait faites à main d'homme; cette vigne puissante qui monte, non dans les ormeaux, mais dans les cerisiers, où les fleurs s'épanouissent à côté de cerises mûres ; ces plans si bien étagés, si harmonieux, si fuyants, tout, jusqu'à cette brume transparente et chaude qui flotte sur les paysages, jusqu'à ces vagues couleurs et ces murmures sans nombre que prodigue

l'imagination dans les songes, tout cela est à Pau, tout cela, c'est Pau. Non pas la ville, qui est laide, insignifiante, sans monuments, sans une vieille église, mais son vieux parc solitaire, où vous rencontrerez des Anglais, hôtes inévitables de tous les beaux lieux; des gens de la campagne, qui y passent pour abréger leur chemin; des commis voyageurs, qui s'y viennent promener entre une arrivée et un départ de diligence, et y fument un cigare pour avoir tous les plaisirs à la fois, ou plutôt de peur d'avoir trop peu du plaisir que fait éprouver un tel spectacle; vous ne risquez jamais d'y rencontrer un habitant de Pau. Ils ont au haut de la ville une petite place, grande comme une cour, et plantée d'arbres : c'est là qu'ils s'entassent tous les soirs. Comme j'en témoignais mon étonnement : « Le parc est trop loin, » me répondit-on. Or il est à quelque cent pas de l'endroit le plus fréquenté de la ville : c'est comme si quelqu'un trouvait la cour des Tuileries trop loin du jardin. Est-ce donc que le temps est plus court et plus précieux à Pau qu'ailleurs? Non; mais il y a, à Pau comme ailleurs, une mode qui n'est pas de l'invention des gens d'esprit, mais que les gens d'esprit suivent docilement. Cette mode a proscrit les promenades dans le parc, et les a presque déclarées suspectes. On va donc s'étouffer sur la petite place : il est vrai qu'on a de là une belle vue des Pyrénées; mais il est vrai aussi qu'on ne les regarde jamais.

Pour moi, pauvre Parisien, dont les promenades sont des voyages, et qui suis obligé de prendre la diligence pour aller chercher un peu de solitude et d'ombre, je ne me lassais pas de monter, chaque matin, l'allée du parc qui mène au banc de pierre, et, là, d'aspirer toutes les beautés, toutes les suaves exhalaisons, tous les bruits, toutes les harmonies de l'incomparable vallée de Pau. Imaginez-vous que vous êtes assis au haut de la terrasse de Saint-Germain, et que, de là, vous avez sous les yeux, — au lieu d'un immense bassin plat, terminé par des montagnes, dont la plus haute est la butte Montmartre, semé de villages et coupé de grandes routes, où d'innombrables blanchisseries étalant au soleil vos hardes de la semaine, — une large vallée, ou plutôt un vaste bassin de prairies et de plaines, que traverse avec bruit un gros torrent des Pyrénées appelé le gave de Pau, qui vient gronder à vos pieds et ronge le bas de la colline où vous êtes assis. Toute la plaine appartient à ce torrent, qui élargit ou resserre son lit, et quelquefois le change de place, dans les grandes débâcles des Pyrénées. Mais à peine s'est-il retiré d'une rive pour se porter sur la rive opposée, que des plantes fluviales, des saules, de grandes herbes, poussent spontanément sur le sol qu'il a quitté. En peu d'années, ces plantes deviennent de robustes arbrisseaux; ces saules donnent de l'ombre; ces grandes herbes embarrassent le pied des troupeaux. La nature se hâte de jeter un

voile de verdure sur ces terres ravinées et ces arides galets qui annoncent le passage d'un torrent, et cette eau furieuse qui court de cascade en cascade du fond des Pyrénées, menaçant de tout entraîner, n'est qu'une rivière fraîche et bruyante qui coule au milieu d'un immense bocage.

A une demi-lieue devant vous, la terre commence à monter, les collines naissent; puis les montagnes par-dessus les collines; puis, par-dessus les montagnes, les Pyrénées, hautes comme les nuages, dont les sommets, frappés de toutes parts par les rayons du doux soleil de mai, se dépouillent peu à peu de leurs neiges et sont déjà sillonnés de larges ravins, laissant voir à nu les roches ferrugineuses. Les Pyrénées sont à dix lieues devant vous, et cependant votre regard y atteint sans peine. Il n'y a pas là, comme dans les horizons de plaines, après les derniers plans, un brouillard épais qui empêche l'œil d'aller au delà : après les Pyrénées, c'est le ciel bleu d'Espagne, sur lequel ces montagnes s'élancent en jet ou montent en courbant le dos, s'aiguisent en pics ou s'étalent en plateaux. La vue suit sans effort l'ascension insensible de la terre; elle s'élève lentement des rives du gave jusqu'au penchant des premiers coteaux; puis elle glisse sur les mille têtes des monts intermédiaires, vagues ondulantes de cet océan de montagnes, et s'arrête enfin aux Pyrénées, à cette longue barrière blanche où il semble que le ciel et la terre doivent finir. Ce

soleil, que renvoient les neiges, ne fatigue point les yeux; il les excite et les rafraîchit. La lumière du Midi, cette lumière ardente qui fait tout scintiller, qui change en diamants les grains de verre, les eaux en argent, les galets en pierres précieuses, inonde de toutes parts la vallée et les monts. Toutes les couleurs sont tranchées, tous les reflets sont éclatants; mais leur mélange indéfinissable fait, du paysage le plus éblouissant qui se puisse voir, le paysage le plus doux à l'œil et le plus reposant.

Les premiers coteaux qui bordent et terminent la vallée sont plantés de vignes qui produisent le vin de Jurançon, ce vin dont on mouilla les lèvres d'Henri IV naissant, et non pas dont on lui versa un verre, comme le croient de graves historiens; car un verre de ce vin suffit pour déranger la raison d'un homme; une cuillerée eût pu détruire dans le berceau les hautes destinées d'Henri IV. Aux endroits trop escarpés, on laisse venir des chênes, des châtaigniers, qui interrompent gracieusement les belles cultures. Sur les sommets des coteaux, de jolies maisons de campagne, avec des noms espagnols, regardent d'un côté sur la ville de Pau et sur la belle terrasse où vous êtes, de l'autre sur les Pyrénées. D'autres, plus humbles, se sont assises sur le penchant, n'osant pas monter plus haut et se contentant de voir la vallée et la ville. Je me résignerais à leur triste condition. Quelques-unes ont voulu voir plus que la ville, plus que la vallée, plus

que les Pyrénées, et elles ont pris position sur un point d'où elles planent encore sur le désert des Landes, qui s'enfonce, à l'horizon opposé, jusqu'à des profondeurs sans fin. Toutes ces maisons sont riantes, entourées de verdure et comme parées pour la fête éternelle du charmant pays où elles sont bâties.

Au milieu de la vallée, sur les bords du torrent, s'élève un château, dont les tourelles en buis flanquent un jardin à la française, vrai morceau de prince dont Napoléon a voulu doter je ne sais lequel de ses généraux. Ce château est le haras de Pau ; c'est le seul palais du pays ; avant de le voir, je n'aurais pas cru qu'un haras pût être d'un si bel effet dans un paysage.

Telle est la vallée de Pau, la plus riche et la plus riante des vallées. Tels sont les enchantements des sens et de la pensée qu'on a du haut de cette terrasse et de ce banc dont j'ai parlé. L'homme qui entreprend de décrire un tel paysage, se punit du plaisir qu'il y a pris, et c'est ce qui m'arrive à moi qui fais cette faute, dont je me confesse ingénument à mes lecteurs.

## III

### LA VILLE ET LE CHATEAU DE PAU DANS LE MOIS DE MAI QUELQUES TRAITS DU CARACTÈRE BÉARNAIS.

J'ai parlé avec dédain de la ville, quoique je n'en sache pas d'autre où je fusse plus heureux de vivre, et qui me consolât mieux de n'être pas à Paris. C'est que le charme de Pau ne tient pas à ses maisons ni à ses rues, mais à sa belle vallée, à son soleil, à son air si vif et si doux, à son parc solitaire, et surtout à ses habitants.

La terrasse de Pau m'a fait penser à la terrasse de Saint-Germain. Les deux villes se ressemblent encore plus que les deux terrasses. Pau, comme Saint-Germain, n'est qu'une longue rue étroite et resserrée aux endroits les plus habités, et qui s'élargit à mesure que la population diminue. Le bout étroit est des temps anciens ; le bout large est de l'époque moderne, de cette époque où l'on dispose les rues, non pour s'y défendre et y tendre des chaînes, mais pour y avoir le plus qu'on peut d'air et de jour. A Pau, ce sont les pauvres principalement qui habitent la partie la plus large de la rue, et qui ont le plus d'air et de jour. Heureusement, presque tous ont plus que cela : sauf de rares exceptions, dont la cause est l'oisiveté et ses vices, la terre pro-

duit pour tout le monde, comme le soleil luit pour tout le monde. Ce beau pays est bon à l'homme : les sueurs que coûte le travail y sont récompensées ; les vignes sont fécondes, et la récolte d'une année suffit à deux. Les grêles peuvent faire qu'on manque de gagner, non pas qu'on manque de subsister. On ne parle pas de gens qui y meurent de faim.

La rue de Pau est pavée de galets des montagnes, que le gave charrie dans les grandes crues, ou qu'on extrait de collines antédiluviennes qui en sont entièrement formées. Tous les murs qui séparent les propriétés sont faits de ce galet, et il paraît, par de vieux pans de murailles, restes d'anciennes fortifications ou clôtures qui se voient dans le parc, que cette espèce de matériaux a été de tout temps employée dans le pays de Pau et des Pyrénées. On lie ces cailloux, qui sont très durs, avec du mortier, ce qui fait d'excellente maçonnerie. Il y a, devant quelques maisons de construction récente, des mosaïques formées de ce galet, et qui s'avancent sur la rue de la largeur d'un trottoir : c'est du luxe. Ces trottoirs sont faits pour qu'on les regarde, et non pour qu'on y marche ; car le *marcher* n'en est pas doux, mais aigu et inégal, si ce n'est pour le propriétaire, qui a le pied habitué à fouler ses mosaïques de galet.

Le vieux château d'Albret, dit château d'Henri IV, n'a rien de curieux que sa situation, qui domine la

vallée, et un long balcon, d'où l'on peut contempler commodément le paysage. C'est de la bâtisse et pas de l'architecture. On y montre aux étrangers une écaille de tortue qui a servi de berceau à Henri IV, et que je n'ai pas vue, par pur esprit de contradiction, j'en fais l'aveu. Je n'aime pas aller où vont tous les curieux; une curiosité universellement et processionnellement visitée n'est plus qu'une banalité; outre qu'il y a plus de berceaux de fabrique que de vrais berceaux, et qu'il est telle écaille de tortue qui, au lieu d'avoir servi de couche à un roi de Navarre, n'a peut-être jamais été qu'un bénitier d'église.

Ce château est la seule ruine de marque qui se voie à Pau. C'est une ville sans passé, qui n'a pris place sur la carte de France que depuis trois cents ans. Elle vint, son écaille de tortue à la main, demander qu'on la reçût au nombre des villes de France. On fit de son assemblée politique un parlement; de sa grande charte nationale, un petit code provincial; de son droit de voter des impôts, un devoir de payer tous ceux que demanderait le roi. Avec ces légères modifications, elle devint une petite ville française, de capitale du Béarn qu'elle était auparavant. Avant sa réunion à la France, Pau n'avait été longtemps qu'un château et une terrasse. Quelques maisons de vilains se vinrent mettre à l'abri sous les créneaux du château; les vilains attirèrent des bourgeois, et la ville prit naissance en-

viron vers le temps où l'on ne bâtissait plus de ces églises qui sont l'unique et seront peut-être la dernière *antiquité* de la plupart de nos villes. Pau entend la messe dans des granges.

Au temps de sa grandeur comme capitale du Béarn, quand le pouvoir royal y était assez fort pour bâtir une église, le schisme luthérien avait partagé les esprits entre le culte qui a besoin de nefs immenses, et le culte qui se contente de la plus modeste chapelle. Ce schisme était même monté sur le trône avec la reine Jeanne d'Albret. Enfin, dans un pays si jaloux du droit de voter ses impôts, jalousie qui suppose plus de penchant à refuser qu'à donner, on peut croire que l'argent qui servait ailleurs à bâtir des églises devait être rare dans le Béarn, et que l'enthousiasme qui en fait trouver n'y était pas commun. De là, sans doute, le manque de monuments religieux dans tout le pays, et particulièrement à Pau.

Le défaut d'enthousiasme, surtout, me paraît être le trait distinctif du caractère béarnais. S'ils n'en ont pas les illusions, souvent favorables anx arts et à la poésie, ils en ont encore moins les préjugés, si ennemis du bonheur de l'homme, si contraires à l'esprit de progrès. Ils sont à égale distance des unes et des autres. Ils ont des passions, des mouvements impétueux car quelle race d'hommes vaudrait quelque chose sans cela? Mais ces passions durent peu, ces mouvements se calment vite.

L'homme est là comme le climat : un coup de vent fond des Pyrénées, couche les moissons et déchire les arbres; chacun ferme sa fenêtre, et, dix minutes après, la rouvre à un beau soleil, qui a remis la paix dans la vallée. Ce soleil lui-même n'est jamais assez brûlant ni assez continu pour échauffer les têtes; mais, tour à tour voilé par les nuages ou tempéré par les vents, il n'atteint pas jusqu'aux sources de l'intelligence et de la raison, comme dans le midi méditerranéen; il échauffe, mais ne brûle pas. De là l'extrême douceur des mœurs dans le Béarn, et surtout à Pau.

J'arrivai à Pau vers le milieu du mois de mai. La grande place où s'arrêtent les diligences était jonchée d'herbes nouvellement fauchées. Des laitières, la tête couverte d'un capulet noir ou rouge, portaient sur des coussinets de grandes cruches de fer-blanc, pleines d'un lait pur et aromatique; des beurriers des Pyrénées, grands et chétifs montagnards, en culotte courte, avec guêtres montantes d'une grossière étoffe rousse, tenant à la main un petit baril de bois, criaient leur beurre par intervalles; des marchandes de fruits étalaient leurs pyramides de fraises cueillies le matin, fin régal pour un voyageur qui avait laissé en partant les fraises à peine en fleur; des pâtres, accoutrés comme les beurriers montagnards, chassaient devant eux des petits troupeaux de chèvres, les mamelles pleines, s'arrêtant devant chaque porte et offrant du lait trait sur place

dans un verre de fer-blanc. Ce n'était partout que frais laitage, que fruits nouveaux, que fromages égouttant sur des nattes de jonc, blancs et doux comme ceux que le Cyclope de Théocrite offrait à Galatée, en échange de ses faveurs; que beurre de vache ou de brebis; qu'herbes odorantes qui me faisaient regretter de n'être pas né herbivore, au moins pendant le mois de mai, et à Pau; que voix gaies de vendeurs et d'acheteurs qui paraissaient contents les uns des autres. « Voilà une ville heureuse, me dis-je à moi-même; si les hommes y sont aussi doux que les choses, il doit faire bon y vivre et y mourir! » Je raisonnais juste : ce lait, ce foin, ces fraises, ce beurre de brebis, ces parfums, ces fromages, ces nattes de jonc, c'est, en effet, l'image des mœurs de Pau.

Il est possible que les passions y fassent les affaires du cœur; mais c'est toujours l'intelligence et la raison qui font les affaires de la tête. On n'y est dupe de personne, ni prévenu pour personne au delà de cette bienveillance prudente qui y regarde à deux fois avant de se changer en amitié. Les gens qui spéculent sur le premier effet de leurs manières, sur leur physionomie, sur leur grand front, sur leur sourire, pour surprendre la confiance des gens et en tirer parti, ne réussiraient pas à Pau. On n'y accepte rien les yeux fermés; on ne s'y laisse prendre ni à un front, ni à un sourire, ni à une parole facile; mais on attend, on diffère; on y est affable et péné-

trant, et l'affabilité y aide la pénétration en mettant les gens à l'aise et en les engageant à se livrer.

Il n'y a pas de pays où il soit plus difficile et plus incommode d'être malhonnête homme, ou même charlatan inoffensif; il n'y en a pas non plus où il soit plus doux d'être honnête et d'avoir des manières simples et loyales. Comme on s'y trompe peu sur les gens, ceux qui ont le bonheur de sortir intacts de cette épreuve y jouissent de la considération publique, et y trouvent de chaudes amitiés. Il n'y a pas de meilleurs amis que ceux qui le sont difficilement, et ne risquent jamais de l'être de qui pourrait le leur faire regretter.

C'est surtout dans la politique que se montre le manque d'enthousiasme des Béarnais. Heureux pays! on n'y trouve aucun de ces papes, dont fourmille Paris, qui parlent de supprimer quiconque doute de leur infaillibilité politique. Toutes les opinions consciencieuses s'y ménagent, s'y respectent : rare exemple en France et en tout pays. L'homme n'y vaut que par son caractère, point par son drapeau.

Quant aux idées, le Béarnais en use avec elles comme avec les hommes; il ne se rallie qu'à celles qu'il a éprouvées, mais il s'y rallie pour ne jamais s'en séparer. Personne ne transige avec l'opinion d'autrui, mais personne n'impose à autrui la sienne. On sacrifie à la sociabilité, à la bonne union, aux convenances, tout ce que l'expression extérieure de

la foi qu'on professe pourrait avoir de rude et de blessant; mais on garde cette foi, et on ne la livre ni on ne la vend.

On s'interdit le prosélytisme par la parole, mais on prêche d'exemple, et au besoin par le silence : c'est pour cela que les idées n'y vont pas moins leur train, quoiqu'elles n'y soient pas aidées par la discussion, auxiliaire tout-puissant quand on se parle de loin, auxiliaire au moins inutile quand on se parle en face. J'ai vu à Pau des hommes placés aux deux pôles de la politique se donner réciproquement leurs suffrages dans des élections locales. Il semble que les idées y aient une valeur indépendante des hommes, et les hommes une valeur indépendante des idées. Là, l'opinion politique toute seule ne soutiendrait pas un homme qui aurait failli par le caractère ; là aussi, elle ne suffirait pas pour donner le crédit et l'autorité à qui n'aurait pas d'étoffe. Dans le premier cas, les idées ne recommandent pas l'homme ; dans le second, l'homme ne recommande pas les idées.

Il y a une autre raison de cette douceur des mœurs politiques, c'est l'indifférence du pays pour ce qu'on appelle l'*autorité*. Pau ne sent pas le besoin d'être gouverné. Capitale d'un ancien pays d'État, lequel s'est longtemps gouverné lui-même, cette ville payera ses impôts, nommera ses députés, instituera sa municipalité et son conseil général; elle remplira tous ses devoirs de localité et de

membre du grand empire, elle suivra toutes les directions légales du pouvoir central, le tout volontiers et de bon cœur, pourvu que ce pouvoir central n'ait pas la prétention d'y faire, par un délégué, de cette inutile et compromettante police qui ailleurs entretient et multiplie les oppositions. Un préfet de Pau a affaire avec Bayonne et non avec Pau. Il arrive, il s'installe dans le palais préfectoral, il prend possession des bureaux, du jardin et des cuisines, sans que la ville s'en émeuve. Si c'est un zélé, un affairé, un furieux de gouvernement, on se moque de lui et on ne lui donne même pas l'occasion d'une dépêche télégraphique. S'il est doux, s'il a de l'esprit et du tact, s'il sait se résigner à ne pas faire de la police hors de propos, on vient le voir, ceux du gouvernement comme ceux des deux oppositions; mais c'est à l'homme, non au préfet, qu'on rend les civilités.

Le mérite dont on sait le plus de gré à un préfet de Pau, c'est celui de ne pas paraître savoir qu'il est préfet; s'il le montrait trop, on lui ferait voir qu'il n'est pas même un homme de bon goût. Pour réussir, il faut renoncer à l'éclat gouvernemental, peu occuper les journaux de soi, économiser les circulaires, ne point porter de galons, sous peine d'être pris pour un marchand de vulr. raire suisse, faire du bien sans éclat, être juste, ménager les paroles, ne point paraître affairé ni important là où le bon sens public fait le plus difficile de la besogne.

A ce prix-là seulement, on a l'estime d'une des plus intelligentes cités de France ; on est l'administrateur aimé et vénéré d'une localité ; au lieu d'être un *bras droit* du pouvoir central, un préfet tapageur qui trouble un département de seconde classe pour être envoyé dans un département de première.

On peut apprécier le bon effet de cette indifférence pour l'autorité par le tort que se font certains pays où l'on s'en occupe trop, où elle est trop comptée. Dans les villes qui ont besoin d'être gouvernées, les villes de commerce principalement, qui ne le sont jamais assez à leur gré, un préfet est tout. On prend parti pour ou contre lui ; on est au préfet ou contre le préfet ; et, comme tout préfet est avide d'importance, celle qu'il prend, jointe à celle qu'on lui donne, en fait bientôt un dictateur au petit pied qui gouverne étourdiment et au hasard, qui lance une opinion contre l'opinion opposée, qui fait de l'administration de bascule, multiplie les circulaires, fatigue le télégraphe, met hors d'haleine les courriers de dépêches, fait une énorme consommation de cire à cacheter ; petits malheurs, après tout, si cette agitation gouvernementale ne troublait pas finalement la ville, et ne poussait pas les oppositions à des sorties dont les esprits flottants s'inquiètent, dont les incertains s'épouvantent, dont l'ordre et le progrès souffrent, en dernier résultat. La population de Pau a réduit ses préfets à n'être que des hommes utiles. Il serait bien à souhaiter que chaque ville en

fit autant. Les préfets sont ce que le département les fait : ne les rendez pas trop importants, vous en tirerez des services ; élevez-les, ils vous marcheront sur la tête.

Sitôt qu'on reçut à Pau la nouvelle des ordonnances de juillet 1830, la population se rendit à l'hôtel de la préfecture, sans tumulte, mais aussi sans hésitation ; elle se contenta de sommer le préfet en fonctions de lire du haut de son balcon les dépèches venues de Paris. Le préfet résista ; on lui rappela en grondant qu'un préfet n'était qu'un homme ; il sentit cette raison, abandonna les dépêches et l'hôtel de la préfecture. On le laissa passer. On souffla sur les autres autorités, qui s'en allèrent à la campagne pour y préparer leurs vendanges. La force militaire ne fit aucune démonstration devant ces gens si doux qui étaient armés jusqu'aux dents. L'ancien pays d'État se nomma des magistrats, forma sa garde civique, s'administra, se gouverna, sans que personne fermât sa porte ni sa boutique ; et quand vint le préfet du gouvernement, il interrogea le vieux concierge de l'hôtel sur ce qu'il avait à faire, et fut sur le point d'écrire une circulaire pour demander qui voulait être gouverné. Personne ne venant, il invita les notables à une soirée, pour se convaincre qu'il avait des administrés. Les invités lui firent la politesse de se reconnaître comme tels. Le premier passe-port qu'il signa le soulagea ; il se sentit préfet ; et, comme

il y avait quelque remuement aux frontières, il se transporta à Bayonne, espérant qu'à défaut des habitants de Pau, les Espagnols, du moins, lui donneraient quelque chose à faire.

Il y a, d'ailleurs, peu de villes en France où l'on compte plus d'hommes distingués qu'à Pau. Dans le commerce, dans l'industrie, au barreau, dans l'administration, dans la médecine, vous rencontrez des esprits rares, des talents du premier ordre. Je n'ai pas entendu de meilleure éloquence à Paris que celle de M. Lacaze, jeune avocat du barreau de Pau. On m'en avait dit merveille; mais je me défiais, ne sachant pas encore combien les Béarnais sont bons juges en hommes et en choses. J'allai donc au tribunal pour m'assurer par mes oreilles : j'en revins tout étonné. Simplicité de langage et d'action, nul fracas oratoire, ironie fine, souplesse, énergie et surtout brièveté, je trouvai toutes ces qualités dans le jeune avocat. Il y a dans Pau tel maître de poste qui, tout en gouvernant des chevaux et des postillons, sait plus de bibliographie que certains bibliographes visant aux académies, et, ce qui est plus rare, qui a autant d'esprit que de littérature, d'intelligence que de vrai savoir; homme d'un accueil charmant, qui honore sa ville natale par la manière dont il en fait les honneurs; il y a tel commerçant qui aune ses toiles de Béarn ou les fait blanchir sur le pré, dont la capacité industrielle, le désintéressement, l'esprit libéral, n'au-

raient pas trop d'un grand théâtre pour les exemples qu'il y donne; tel jeune médecin d'une portée scientifique et d'une intelligence ouverte à tout, qu'il faudrait chercher longtemps, même à Paris.

Tous ces hommes, et d'autres encore, la plupart de la génération nouvelle, sont l'ornement de leur pays, de l'aveu général; mais ils ne sont ni électeurs ni éligibles; la constitution ne les trouve bons ni pour élire un député, ni pour nommer des municipaux. Une fois casés, avec un état de fortune qui ne varie pas d'un petit écu en dix ans, ils vivotent doucement sur l'acquis, hument l'air de Paris dans les journaux, ne se donnent aucun mouvement, s'invitent à dîner, dînent et se couchent, et ainsi durant des années. Ils ne hâtent pas l'avenir, et n'ont guère le cœur d'y travailler, là où ils ne sont rien légalement, et où nul ne veut risquer de paraître un brouillon; mais ils sont prêts pour toutes les idées de civilisation, de liberté, de tolérance religieuse et politique. Vienne une réforme qui leur ouvre l'entrée de la constitution, alors ils suffiront à tout, soit comme intelligences, soit comme courages, sans jamais renier cet esprit de modération, ce respect de l'opinion d'autrui, la vraie politique de notre âge et de notre génération, la seule qui puisse sauver la liberté, si compromise par ceux qui n'en veulent pour personne et par ceux qui n'en veulent que pour eux.

## IV

### LA VALLÉE D'OSSAU. — LES JEUNES FILLES DE LA VALLÉE D'OSSAU. — ARRIVÉE AUX EAUX-BONNES.

Il y a dans tout voyageur qui ne voyage pas pour affaires de commerce deux dispositions également exigeantes, et qui veulent être satisfaites tour à tour : l'une est l'amour du confort, de la civilisation matérielle ; l'autre est le goût du sauvage, de l'inculte, de l'inutile. Ces deux dispositions se lassent vite, comme toutes les dispositions de l'homme : après quelques jours au milieu de la civilisation, du positif, on languit pour le sauvage, pour l'inutile, et réciproquement. On se fatigue d'avoir toutes ses aises ; on se fatigue aussi de ne les avoir pas : on veut remplacer le pain blanc par le pain noir, et le pain noir par le pain blanc. Ce besoin de changement est si vif, qu'il en devient presque une souffrance. J'ai vu de grosses dames, que leur ampleur rendait très peu propres à la locomotion, et qui ne pouvaient faire cent pas sur une plaine unie sans être tout essoufflées, jeter un regard d'envie sur les sommets neigeux des Pyrénées, et demander avec douleur qu'on les arrachât à la monotonie des cultures, et qu'on les laissât prendre leur volée vers les montagnes.

En quittant Bordeaux, cette ville si belle, si bien

alignée, si anglaise par ses maisons luisantes, par ses petites portes de bois précieux, avec leurs marteaux en cuivre poli, si amie de l'ordre et de la paix, si tendre pour tous les gouvernements, où les monuments sont surchargés d'inscriptions en l'honneur de tous les pouvoirs, j'étais impatient de voir les Landes et leur population montée sur des échasses, et cet océan silencieux de sables, où la civilisation ne s'est jamais aventurée. Voyageant au milieu des Landes, je me lassai bien vite de cette stérilité, de ces habitants dont je ne savais pas la langue, de cette monotonie de la solitude, et je demandai de nouveau de la civilisation, du positif, un pays où l'homme fût plus fort que la terre, et où il eût imprimé la marque de son travail. A Pau, j'eus bientôt assez de ses grands jardins, et je voulus aussi gravir les montagnes, aller toucher la neige, avec autant d'impatience que les grosses dames de tout à l'heure, mais avec des jambes qui me mènent jusqu'où ma poitrine peut respirer.

En attendant le jour du départ, que retardaient un temps incertain et mon état maladif, je réfléchissais sur la diversité des aspects que prend la civilisation, selon les lieux et les habitants. Assurément on est tout aussi civilisé à Pau qu'à Bordeaux ; mais, à Bordeaux, la civilisation est commerciale ; à Pau, elle est territoriale. Ici, elle se montre dans le luxe des maisons ; là, dans le luxe des cultures. Les négociants de Bordeaux mettent leur vanité et

leur jouissance à se loger richement; les propriétaires de Pau, à avoir de belles vignes, bien nettoyées, sarclées, ratissées, dont les pampres, courant le long de fils de laiton, forment des toits de verdure, où s'arrêtent les rayons du soleil; ou bien d'immenses champs de maïs, dont chaque plant, symétriquement disposé sur une butte de terre souvent remuée et comme pesée à la balance, ne se nourrit pas aux dépens du voisin, et reçoit la même quantité de suc végétal, d'air et de soleil. A Pau, on est logé médiocrement; on bâtit peu, et on répare beaucoup; on prolonge le plus qu'on peut l'existence d'une maison : c'est pour la terre qu'on dépense le plus; c'est pour la terre qu'on se montre opulent. Dites-moi quel est votre champ, et je vous dirai qui vous êtes. De beaux foins, de beaux maïs, de belles vignes, sont toute l'aristocratie de Pau.

A Bordeaux, ce qu'on néglige le plus, ce sont les cultures. La terre des négociants, c'est la mer. L'agriculture, tout autour de la ville, est médiocre et routinière; la terre fait tout pour l'homme. A Pau, l'argent qui vient de la terre retourne à la terre; à Bordeaux, l'argent qui vient du lucre et de la chance va aux choses de luxe et de vanité, aux chaînes et breloques d'or, à la vaisselle plate, aux verres de Bohême, aux portes de bois de citronnier. La terre ne rend guère que l'argent qu'elle reçoit, au lieu que le négoce le rend au centuple : voilà pourquoi les propriétaires aisés ne deviennent jamais opu-

lents, et voilà pourquoi je voudrais voir, dans la répartition des impôts, le fisc peser davantage sur le négoce que sur la propriété, telle du moins que 89 l'a faite, très divisée et d'un entretien très coûteux.

Une voiture de louage me transporta, en quelques heures, du milieu des vignes et des champs de maïs, au pied de la chaîne des Pyrénées.

Le chemin qui conduit de Pau aux Eaux-Bonnes, établissement thermal des Pyrénées, est délicieux. Que n'ai-je assez d'imagination et d'esprit pour vous le faire faire avec moi!

En face de la ville, une route blanche comme une allée de parc conduit à ces premières collines, qui forment comme l'un des bords de l'immense bassin qu'on appelle la vallée de Pau. Arrivée au pied, elle tourne brusquement à gauche, et pénètre dans un de ces vallons frais et boisés qui viennent se verser dans la grande vallée. Des bois descendent jusqu'au bord du chemin qui rampe le long des collines, et se plie à toutes leurs sinuosités; une petite rivière, cachée sous des saules, coule dans le fond du vallon, parallèlement au chemin, si bien que le voyageur marche toujours entre deux fraîcheurs, celle de l'ombre et celle des eaux. Il y a aussi des bois sur la montagne opposée; mais ces bois s'arrêtent à mi-côte : des vignes ou des prairies, répandues sur le penchant ou dans le vallon, remplissent l'intervalle entre les bois et la rivière. Rien de plus souple et de plus gracieux que les mouvements de ces deux pe-

tites chaînes : tantôt vous les voyez rentrer et comme se creuser, tantôt saillir en coudes, tantôt tracer une ligne droite, qu'elles rompent brusquement par un détour; elles s'écartent, elles se rapprochent : ici, elles s'ouvrent tout à coup comme une décoration d'attente qui en cachait une autre, et laissent voir le pic du Midi, qui garde ses neiges toute l'année; puis elles se referment, elles vous enveloppent, elles réduisent votre horizon et votre ciel : ainsi pendant quelques lieues.

Plus loin, le chemin change de nature et d'aspect. On quitte le vallon pour entrer dans une gorge. Une autre chaîne de montagnes forme cette gorge; une autre rivière coule au fond; la jolie route blanche s'y engage en se rétrécissant, en s'effilant, et marche encore de compagnie avec la nouvelle rivière : c'est le même tableau que tout à l'heure, mais en miniature et avec des diversités ravissantes. Ainsi, entre les deux montagnes opposées, il n'y a plus de place pour des prairies : il y en a tout juste pour le lit de la rivière; la route n'a pu s'y faufiler qu'en faisant une entaille au pied de l'un des monts. Ainsi encore, la rivière, au lieu d'être cachée, est découverte, et ses belles eaux, d'un bleu vert, se saturent des rayons du soleil, qui plongent au fond de la gorge. Le lit de cette rivière est une suite sans fin de petites chutes, de petites cascatelles, ni plus hautes ni plus bruyantes que les digues que fait un enfant avec une poignée

de cailloux. On dirait qu'elle descend un escalier. Les jeux de lumière et les murmures de cette eau me charmaient les yeux et les oreilles : on ne peut pas plus cesser de la regarder que cesser de l'entendre.

Toute la gorge est, d'ailleurs, pleine de solitude et de calme. L'horizon, de tous côtés, n'a pas plus de cent pas ; la plus faible vue suffit pour l'atteindre : tout est à la portée de la main. L'escarpement des montagnes, leur aridité, cachée par la verdure, les défendent contre le travail de l'homme. Çà et là, seulement, il y pousse quelques fougères qu'on coupe tous les trois ans pour faire de la litière aux bêtes ; encore faut-il avoir le pied sûr d'un montagnard pour aller faire cette stérile récolte sur des pentes raides et glissantes. De toutes parts on est inondé d'ombrages et de murmures. L'œil fixé sur la rivière aux innombrables cascades, on remonte doucement son cours, au milieu de mille rêveries ; on ne sent plus le poids du corps : on est emporté, comme dans les songes, vers le pays inconnu d'où viennent des eaux si fraîches et si lumineuses ; on oublie d'où l'on est venu et pourquoi l'on est venu ; la pensée fait silence : on n'est que sens et plaisir ; on voudrait que la route disparût et vous laissât seul au milieu de cette solitude, perdu dans cette gorge profonde, entouré par un horizon proportionné au faible regard de l'homme, parmi tous ces bruits d'eaux, de feuillage, d'oiseaux, si longtemps

étouffés par les neiges d'hiver, qui, dans les Pyrénées, font quelquefois taire même les torrents.

Tout à coup, et comme par un effet de théâtre, vous vous trouvez ramené aux idées tristes par la vue d'un moulin, hélas! et aux idées positives par la vue de mendiants qui attendent le voyageur au sortir de la gorge, et sont en station autour du moulin où l'on moud le pain. Ce n'est pas la route qui vous quitte : c'est la petite rivière en escaliers qui fait un crochet, et passe de droite à gauche; ce sont aussi les deux petites chaînes qui s'évasent pour vous faire jouir du panorama du moulin, puis s'affaissent peu à peu, et se confondent avec la plaine. De ce moulin jusqu'aux grandes montagnes, il y a quelques lieues de pays cultivé, d'aspect agréable, mais peu varié; bientôt le sol monte, s'entasse en étages et se couronne d'un immense plateau, d'où l'on voit dans le lointain, avec une netteté qui trompe sur la distance, surgir les vraies Pyrénées avec leurs sommets de neige, et déboucher la vallée d'Ossau, avec son gave scintillant, ses riches cultures, sa chaude lumière, et, tout au bout, le pic du Midi, dont cette vallée paraît être l'avenue, digne avenue d'une des plus hautes montagnes de l'Europe.

On fait une pose à l'entrée de la vallée, dans un petit village gai, riche, répandu sur les bords du gave. L'auberge vous donne des truites fraîches pour déjeaner et pour dîner, selon l'heure, et un

guide pour vous conduire à une grotte horriblement dégradée par les Anglais, qui en ont emporté par morceaux, dans leurs poches, les plus précieux stalactites. On me citait, dans le pays, un envoi fait à Londres de cinquante *kilos* de ces stalactites pour un Anglais, grand amateur de cette espèce de curiosités. J'ai visité cette grotte pour payer mon impôt au cicerone, ancien soldat rieur et jovial, qui compte sur ce tribut comme s'il était voté par les Chambres. Il amuse son monde et ne raconte pas ses campagnes; il vit des Anglais, dont il nous disait mille folies. Il n'y a rien de plus triste ni de plus insignifiant que cette grotte; mais il faut en faire le chemin pour le guide, et surtout pour la chance de rencontrer, soit occupée à faucher le foin nouveau, soit arrachant le lin mûr, quelqu'une de ces belles filles trop peu vantées de la vallée d'Ossau, à l'œil si noir, au visage si noble, aux formes si pures, paysannes dont l'air est si naïvement distingué, et qui prouve que l'aristocratie de la race humaine n'est pas dans le rang, mais dans le sang.

Le hasard m'en fit voir deux le même jour, l'une assise au pied d'un arbre, à l'ombre, se reposant après une matinée de travail, l'autre retournant aux champs; toutes deux belles et gracieuses, mais de beauté et de grâces différentes. La seconde cheminait à quelque pas de nous. Notre guide lui adressa, dans sa langue, une question qui la fit re-

tourner; elle sourit et s'arrêta, nous donnant tout le temps de voir ses beaux traits, son teint légèrement bruni par le soleil, mais aussi transparent que la plus belle peau la mieux abritée, ses yeux noirs et profonds, sa bouche riante et ses dents blanches qui venaient de mordre dans un morceau de pain grossier; car la belle et pauvre fille achevait, tout en marchant, son modeste dîner. Nous nous arrêtâmes. Elle engagea quelques paroles avec notre guide, qui la retint pour nous en faire les honneurs. Elle ne riait pas pour montrer ses belles dents, comme cela se fait à la ville : elle était là debout, rougissante, les jambes nues et croisées, comme si elle eût voulu les cacher; ne faisant point de mines, quoique belle et quoique regardée. Une chemise de toile grossière, mais blanche, froncée autour de son cou et descendant à mi-corps, enveloppait sa taille et la dessinait en la laissant libre; sa jupe, courte et bouffante, était coupée sous le genou et laissait voir ses jambes fortes, quoique effilées. Elle avait sur la tête un capulet noir bordé de raies blanches, petite pièce de drap pliée en forme de carré long, qui posait à plat sur ses cheveux, s'avançait un peu sur son front, et retombait en arrière sur ses épaules. Comme je ne fais pas de roman, je dois dire que je remarquai sur cette ravissante figure je ne sais quel air de fatigue qui en altérait la pureté. Quand elle fut partie, j'en témoignai mon regret au guide : « Quel dommage, lui dis-je,

qu'une si belle créature n'ait plus vingt ans! — Elle n'a pas un an de plus, me répondit-il. Les filles vieillissent vite dans nos montagnes, la jeunesse n'y dure pas plus que la belle saison; la belle saison est de trois mois, la jeunesse est de trois ans. »

J'en vis d'autres tout le long de la vallée, qui n'a pas moins de trois lieues. Celles-là étaient belles sans mélange, fleurs de l'année, épanouies avec les premiers soleils. Elles sortaient de l'adolescence. Éparpillées dans les champs, au bord du chemin, les unes retournaient le foin avec la fourche, les autres étaient courbées vers la terre pour arracher le lin; elles tournaient leurs jolies têtes du côté de mon attelage, que j'avais soin de tenir au pas, pour ne rien perdre de tant de beautés.

Ce qui me valait cette bonne fortune, c'était un beau soleil de juin, c'était le foin qui demandait les faneuses, c'etait le lin qui voulait être cueilli; c'était un jour serein et sec, chose rare dans les montagnes, même durant les trois mois de belle saison, qui avait fait sortir de leurs cabanes et répandu dans les champs toutes ces jolies filles, filles de pauvres montagnards, qui n'ont à donner à ces anges déchus que du pain grossier, dont elles ont gagné la moitié. Quelques-unes chantaient en travaillant; d'autres s'appelaient de loin, d'une voix pure et perçante qui dominait le bruit du gave; toutes étaient joyeuses, toutes me jugeaient à peine digne du plus indifférent de tous les regards; car l'étranger

n'est pas encore le dieu de cette vallée; ni son or ni ses ridicules ne l'ont corrompue. C'est une vallée où la race humaine a conservé sa beauté, les jeunes filles leurs mœurs, les pères leur autorité patriarcale. Toutes ces jolies faneuses travaillaient autour de leurs mères. Je vis une de ces mères, femme d'un peu plus de trente ans, qui en avait trois près d'elle, toutes trois diversement belles, quoique avec une ressemblance de famille. La mère et les filles étaient assises sur des bottes de foin, mangeant du laitage dans une jatte de bois. Elles me jetèrent à peine un coup d'œil, malgré ma qualité d'étranger, et quoique ma figure souffrante dût leur montrer que je prenais à ce spectacle bien plus le plaisir moral d'un observateur que l'intérêt sensuel d'un séducteur.

J'oubliais tout à fait le paysage pour les personnages du paysage; et pourtant quelles richesses! quelle splendeur dans cette vallée! Des montagnes grandissant peu à peu, et déjà les cultures devenant plus rares; quelques-unes seulement osant gravir jusqu'au quart du chemin, pour disputer la terre végétale aux buis éternels, aux hêtres nains qui couvrent les montagnes; des neiges qui se laissent approcher au mois de juin; des grottes larges comme le portail d'une cathédrale, et de loin paraissant des trous de renards; de belles eaux blanches d'écume, courant dans la vallée sur des cailloux de granit et de marbre; du reste, un silence immense

dans les montagnes, qui n'ont pas, comme la mer et les grands bois, une voix à elles, et sont immobiles et muettes; des fermes portées à des hauteurs prodigieuses par des architectes comme en demandait Ésope, et, tout autour de ces fermes, de maigres prairies, encloses de maigres haies; de petits champs entourés de petits murs, qui semblent les cases d'un damier, et l'homme au milieu d'un de ces champs me faisant l'effet d'une mouche au milieu d'une de ces cases. J'avais là de quoi voir et de quoi rêver. Mais ces yeux noirs, ces capulets à raies blanches, ces visages si nobles au milieu des bottes de lin et de foin, ces jeunesses si pures et si courtes, ces reines mangeant à la gamelle de la soupe au lait avec des cuillers de buis, toutes ces jolies Palès de la vallée d'Ossau, sans culte et sans temple, détournaient mes yeux et mon imagination de la vue des montagnes : les épisodes m'empêchaient d'apprécier le tableau. C'est ainsi que j'arrivai aux Eaux-Bonnes, petit groupe de maisons où finit la route pratiquée, établissement thermal où l'on boit d'une eau très vantée pour la guérison des poitrines non malades. Il était cinq heures; le soleil n'éclairait plus que l'extrême bord de l'entonnoir de montagnes au fond duquel gît le petit village hygiénique. Je fis de ce village le centre de mes excursions dans les montagnes, et c'est là que j'eus des impressions de montagnes que ne troublait plus la fascination des yeux et des capulets noirs.

## V

### LES EAUX-BONNES. — LES EAUX-CHAUDES. — LES MALADES.

La vallée d'Ossau, dont l'entrée est si majestueuse du côté de la France, n'a qu'une étroite issue du côté de l'Espagne. Formée par deux chaînes parallèles qui se prolongent pendant trois longues lieues, elle est coupée tout à coup par une autre chaîne transversale, qui semble lui fermer le passage. Mais les hommes ne se sont pas arrêtés devant cet obstacle : ils ont tenté de franchir cette chaîne sur deux points. D'abord, en face même de la vallée, ils ont gravi la montagne presque à pic, et, arrivés au sommet, ils ont vu une gorge profonde, et, au fond de cette gorge, le torrent qui, dans la vallée d'Ossau, deviendra le gave d'Ossau. Cette gorge et ce torrent conduisent aux Eaux-Chaudes, autre établissement thermal, et de là au pic du Midi, que vous avez vu si souvent se dresser devant vous, au bout de toutes les vallées, au sortir de toutes les gorges, que vous avez cru si près de vous, et que vous ne pouvez jamais atteindre. L'Espagne est au delà.

Sur l'autre point, à gauche, les hommes ont tracé sur le revers de la montagne un chemin qui va en louvoyant, en biaisant, jusqu'au petit village des

Eaux-Bonnes. Il n'y a rien au delà, que des montagnes entassées les unes sur les autres, qui se pressent pêle-mêle sur ce point, et ne livrent passage qu'au hardi piéton, et peut-être à son petit cheval de montagne. La route vient mourir à la porte de l'auberge.

Cette route et celle des Eaux-Chaudes n'ont d'abord été que des sentiers. On arrivait aux eaux bienfaisantes en litière ou en chaise, sur le dos de vigoureux porteurs. Dans le dernier siècle, on se servit de l'énergique moyen des corvées pour faire sauter les rochers, couper les terres et remplacer les sentiers par deux routes. Depuis lors, la grande route de la vallée d'Ossau, qui s'arrêtait devant une montagne infranchissable, se continue par deux embranchements, dont l'un mène aux Eaux-Chaudes et l'autre aux Eaux-Bonnes. La route et ses embranchements n'ont rien à envier aux routes anglaises. Le département en a soin, et fait bien, dans son intérêt comme dans celui de tous. Le préfet des Basses-Pyrénées[1], homme distingué, qui a compris très vite ce que le pays voulait de lui, et qui administre d'autant mieux qu'il a moins à gouverner, a des projets d'amélioration ingénieux et utiles qui seront secondés. Il veut mettre son nom aux pierres milliaires d'une nouvelle route directe des Eaux-Bonnes aux Eaux-Chaudes. C'est une meilleure et

1. M. Leroy

plus sûre éternité que celle que recherchent quelques-uns de ses collègues par leur zèle électoral.

Les chemins, dans les montagnes, suivent le cours des eaux. C'est un torrent qui a fait trouver les Eaux-Bonnes; c'est un torrent qui a fait trouver les Eaux-Chaudes. Le bruit des eaux est la seule boussole qui dirige l'homme dans ces solitudes, où chaque faux pas le jetterait dans un abîme. Cependant le sentier ne peut pas toujours aller où va l'eau. Quand le torrent roule dans un lit de plusieurs centaines de pieds de profondeur, serré entre deux murailles de rochers à pic, et qu'il s'est enfoncé jusqu'à la racine des monts, l'homme s'écarte un peu du gouffre, quitte ses rives où la tête pourrait lui tourner, et se fraye un chemin comme il peut, sans jamais s'éloigner du bruit qui le guide, et qui sort de ces profondeurs comme un faible murmure souterrain. Mais là où le torrent s'est fait un lit et des rivages, le chemin de l'homme se rapproche, descend sur les bords devenus accessibles; on reconnaît des traces d'homme; on voit des chèvres, quelquefois un moulin, et, aux endroits où la gorge s'élargit et où le pied des monts se recule, quelques carrés de prairie, avec une petite maison pour serrer la récolte.

Le chemin qui conduit aux Eaux-Bonnes passe à travers des prés et d'autres cultures. Il monte doucement, avec précaution, éludant les difficultés que lui présente la montagne; il tourne ce qu'il ne peut

pas franchir; il serpente, il revient sur lui-même; quelquefois il descend pour pouvoir remonter à un meilleur moment. Ce chemin, c'est la pensée de l'ingénieur qui a consulté tous les mouvements du sol.

De loin, ce revers de montagne présente l'aspect d'une surface unie, formée de grandes lignes régulières; de près, le sol change de face à chaque instant. Au lieu de grandes lignes, vous avez des brisures à l'infini. Rien de plus souple ni de plus capricieux que le dos de ce géant. La terre végétale recouvre des hauteurs que l'on croirait des rochers arides; ailleurs, le rocher prend la place de la terre végétale, et vous voyez des surfaces planes sans un brin d'herbe, et des escarpements revêtus de prairies. L'homme, dans son travail, fait avec la terre sur laquelle il se courbe des angles de toute grandeur. Le centre de gravité se déplace tous les dix pas. Ici, l'homme est perpendiculaire au sol; ailleurs, le sol fait un cercle dont l'homme est la corde. Pour couper les prés, le montagnard se sert tour à tour des deux instruments, la faucille et la faux. Là où le sol est courbe, il emploie la faucille; là où le sol est droit, il emploie la faux. Les vieux se chargent des parties planes ou des pentes très douces; les jeunes, des parties escarpées, des pics de terre, où l'on ne peut atteindre qu'en gravissant. Souvent l'herbe a la pointe en bas, et les arbres se projettent horizontalement sur la terre, au lieu de s'élancer vers le ciel.

Sur le revers de la montagne opposée, au delà du torrent, l'aspect n'est plus le même; le sol est plus égal, et la pente du mont moins coupée d'accidents. Les prairies montent et s'étendent librement sur cette montagne, qui paraît se baisser pour appeler et aider les travaux des hommes. D'intervalle en intervalle, s'élèvent des granges pour recevoir les récoltes. Quelques-unes sont à une hauteur où les nuages se traînent pesamment les trois quarts de l'année. Les montagnards ont pris sur le désert tout ce qu'ils pouvaient prendre; plus haut, il n'y a que l'aigle qui puisse respirer. Quelques-uns ont voulu franchir la ligne au delà de laquelle l'herbe même ne pousse plus ; ils ont tracé, à grands frais de temps et de sueurs, les limites de leurs champs nouvellement conquis; mais ces champs ne produisent rien. Les brouillards noircissent les pierres péniblement apportées pour les enclore, et ne fécondent pas un sol ingrat.

En bas coule le torrent, sous une voûte de hêtres et de buis. On ne le voit pas, mais on l'entend, et son bruit incessant vous accompagne jusqu'au village appelé les Eaux-Bonnes.

Le chemin qui conduit aux Eaux-Chaudes n'offre aucune trace de culture. Tout appartient au désert : tout est encore là comme au lendemain de la création, et je n'imagine pas que jamais la civilisation porte la charrue ou le marteau là où le montagnard n'a jamais mis le pied. C'est là seulement qu'on

voit la montagne dans toute son aridité, dans toute son inutilité. Ailleurs, elle est cachée à moitié sous le travail de l'homme; elle se laisse aborder; elle est sillonnée de petits chemins; ici, elle est nue, inaccessible; toutes les générations passent tour à tour au pied de sa masse éternelle, les unes en se signant dévotement et en priant Dieu qu'il ne s'en détache pas quelque débris qui les écrase; les autres en y jetant un regard de curieux et d'incrédules; aucune avec la pensée de mesurer ses forces et ses arts avec ces mondes inconnus.

L'entrée de la gorge est une des plus grandes beautés des Pyrénées. Vous vous rappelez ce chemin qui, arrivé au bout de la vallée d'Ossau, monte presque à pic la montagne transversale : à partir du sommet, vous marchez entre deux murs de rochers tout marqués des traces de la mine qu'on y fit jouer pour creuser la route. On vous avertit de croiser votre habit sur votre poitrine; car le vent qui s'engouffre dans ce défilé est froid et pénétrant. Pendant que vous prenez cette précaution et réfléchissez à l'inconvénient des coups d'air, le défilé tourne, les deux murailles de rochers tombent, et, dans le moment même, tandis que vos yeux voient les deux rangées de montagnes qui se touchent des pieds et presque de la tête, vos oreilles sont frappées par une espèce de détonation étrange. C'est le gave qui tout à l'heure coulait si large et si calme au milieu de la vallée d'Ossau, et qui lutte contre ses rives à

une profondeur de quatre cents pieds. C'est là que le voyageur de l'école de Delille s'arrête et s'écrie : « Voilà une belle horreur ! » comme si ce qui est horrible pouvait être beau ; et c'est là que le montagnard, qui a l'expérience des choses de la montagne, et qui sait combien l'homme est faible contre ses avalanches, contre ses pluies, contre son tonnerre, s'arrête, lui aussi, mais pour prier devant la petite sainte Vierge de pierre qui se voit à la sortie du défilé, dans une niche grillée, avec une couronne fanée et des grains de verre qui ne tentent pas les voleurs. C'est devant cette petite sainte Vierge que les Espagnols de la Biscaye, qui vont à Pau, ôtent leur chapeau pointu orné de banderoles, et les paysans de la vallée d'Ossau, leur casquette de drap bleu, à fond large et sans visière. Quant au voyageur mondain, il ne se découvre pas, de peur des rhumes, et donne à la petite sainte Vierge, qui lui demande un sou pour le pauvre, une pensée de moyen âge sur les croyants qu'elle a eus et qu'elle n'a plus.

L'établissement des Eaux-Chaudes est triste : vous diriez un hôpital, surtout à l'heure où les malades sortent du bain, les uns perclus et se traînant sur des béquilles, les autres à demi courbés par les douleurs, vieillards avant l'âge, que les eaux redressent et rajeunissent, à ce qu'on dit. Il y a peu de ces malades qui prennent la poste pour venir se guérir aux eaux. C'est un établissement pour les gens du pays : je n'y ai vu que des montagnards,

des beurriers comme ceux de Pau, pauvres gens dont le climat si variable des montagnes, le froid, le travail, ont paralysé les jambes. Ils se promènent tout autour de l'établissement et tricotent des bas, ce qui est un ouvrage d'homme dans le pays. Ils ont une foi religieuse en la vertu des Eaux-Chaudes. Quelques-uns en boivent jusqu'à trente verres par jour ; n'ayant pas le temps d'être malades, ils jouent le tout pour le tout, et se gorgent de ce remède qui les rajeunit en leur ôtant des jours, ou qui les tue. A certaines heures de la journée, ils vont à une source qui coule au bas de la montagne, et dont boit qui veut ; ils s'assoient sur des bancs, et, là, le cou entouré d'écheveaux de laine, tout en tricotant et en causant, ils vont à chaque instant boire de l'eau minérale dans un verre de buis que les riches prêtent au pauvre. Il en est qui ne passent leur verre au voisin qu'après l'avoir vidé trois ou quatre fois. Beaucoup n'ont jamais fait excès que de cette boisson.

Le village des Eaux-Bonnes n'est pas beaucoup plus gai que celui des Eaux-Chaudes. Au lieu de perclus marchant sur des béquilles, vous entendez des gens qui toussent. Cependant, il y a cette différence, que beaucoup de ceux qui ont perdu l'usage de leurs jambes le recouvrent aux Eaux-Chaudes, tandis que ceux qui toussent sérieusement viennent hâter leur fin aux Eaux-Bonnes. Et puis les perclus, les rhumatisés, ont presque tous atteint

ou vont atteindre la vieillesse, autre maladie qu'aucune eau ne guérit; au lieu que ce sont des jeunes filles, des hommes à la fleur de l'âge, de nouveaux mariés, dont la toux vous déchire les oreilles et le cœur; les uns mourants, les autres désespérés, que la médecine envoie aux eaux quand elle ne sait plus qu'en faire.

C'est une pitié que le séjour des Eaux-Bonnes. On est là dans un entonnoir, au bout du monde : c'est la fin de la route; il faut revenir sur ses pas pour en sortir. Quand les nuages sont bas, ce qui arrive de trois jours l'un, il semble qu'on soit enfermé dans une cage dont le toit est de plomb. Et puis on rencontre sur son chemin, tantôt une jeune femme voilée qui se traîne à la buvette sur le bras de sa domestique, ou bien un grand jeune homme, surpris dans sa croissance par une toux sèche et douloureuse, qui va boire aussi de cette eau, si vantée au siècle dernier pour la guérison des blessures. C'est chaque matin une longue file de malades, enveloppés de leurs manteaux, se rendant à l'établissement, avec un verre qui contient deux cuillerées de lait, mélange ordonné pour adoucir l'effet des eaux.

Chacun jette un regard de curiosité sur son voisin. Si l'on pouvait écouter ce que pensent tous ces malades, dont les moins malades sont très menacés, on entendrait des soliloques du genre de ceux-ci : « Ce malade qui passe l'est plus que moi; il a les

joues d'un rose blafard, et, moi, je les ai brunes et fermes; il a toussé quatre fois contre moi une. — Vous qui avez l'expérience des figures de poitrinaires, dit un jeune homme à l'aubergiste, combien donnez-vous à vivre à cette pauvre dame qui grelotte là-bas sur ce banc, quoiqu'il fasse un si beau soleil? — Elle ne verra pas la chute des feuilles! — Pauvre femme! Et moi, combien me donnez-vous à vivre? — Monsieur n'est pas malade; monsieur n'est venu aux eaux que par partie de plaisir. »

La dame rentre à l'auberge. « Vous causiez là, il n'y a qu'un moment, dit-elle à l'aubergiste, avec un pauvre jeune homme qui a les pommettes bien rouges et les lèvres bien gercées; vous qui voyez tant de malades, combien lui donnez-vous à vivre? — Il ne passera pas l'hiver! — Pauvre jeune homme! Et moi, comment me trouvez-vous? — Madame est en pleine guérison. » Et voilà chacun de mes deux malades qui se console en se croyant le moins malade des deux, et qui ajoute à la somme de ses jours ceux qu'il retranche à autrui. Triste calcul, qui ne guérira ni l'un ni l'autre, mais qu'il faut bien pardonner à l'égoïsme de mourants! C'est une justice à rendre à l'aubergiste, que, s'il désire que les gens soient malades, il ne désire pas moins qu'ils vivent; car, s'ils sont malades, ils viennent chez lui, et, s'ils vivent, ils lui envoient des malades.

Pendant mon séjour aux Eaux-Bonnes, je voyais

souvent se promener, dans le jardin dit du *Gouvernement*, un Anglais de trente ans et sa jeune femme, qui allait bientôt devenir mère. Le mari avait tous les symptômes d'une phtisie sans remède. Il se traînait plutôt qu'il ne marchait ; sa figure, pleine de résignation et de douceur, était ravagée par le mal ; il errait lentement dans les allées du petit jardin, quand l'air était doux et les journées chaudes, appuyé sur le bras de sa jeune femme, qui le menait d'un banc à l'autre ; car le pauvre malade ne marchait guère plus que pour aller s'asseoir. Tantôt elle lui faisait la lecture à voix basse, en s'interrompant souvent pour ne point le fatiguer ; tantôt elle lui montrait le ciel, ce ciel si plein de vie, qui ne ranime pas ceux dont l'heure est marquée, ou bien le paysage, qu'il ne pouvait plus parcourir que des yeux. Elle était plutôt agréable que jolie ; mais, à la voir si empressée, si douce, si attentive autour de son mari, lui chercher des distractions et lui épargner des souffrances, on ne songeait guère qu'une autre figure pût aller mieux à une âme si délicate et si tendre. Ce ménage désolé intéressait tout le monde, et il faut être bien malheureux pour intéresser des malades. On les disait nouvellement mariés, heureux par le cœur, riches, ce qui les faisait plaindre d'autant plus, même par les pauvres, qui n'envient plus la richesse quand ils voient qu'elle ne peut pas donner à l'homme un jour de plus.

Personne ne comptait sur la guérison du jeune homme; bien plus, on calculait le nombre de jours qu'il avait encore à vivre, et, par une contradiction étrange, qui fait que nous sommes impitoyables pour ceux mêmes qui nous font pitié, on restait plutôt en deçà qu'au delà du nombre probable. Malheureusement, tout annonçait que la mort du malade arriverait à l'époque, et, disait-on par amour du dramatique, le jour même, où la jeune femme mettrait son enfant au monde. Une naissance contre une mort, un enfant qui vient contre un père qui s'en va, c'est tout ce que veut la loi fatale de la reproduction des êtres; mais combien de douleurs domestiques, de déchirements du cœur, d'adieux amers à la vie; combien de bonheur brisé, d'avenir détruit, coûte l'accomplissement de cette loi! « S'il faut qu'il meure, me disais-je, que ce soit du moins après avoir vu son enfant; que le bonheur d'être père soit la dernière crise qui l'enlève de ce monde; que son dernier souffle effleure le front du nouveau-né! »

On conçoit très bien que deux établissements thermaux, comme sont les Eaux-Bonnes et les Eaux-Chaudes, où l'on est exposé à rencontrer des éclopés ou des phtisiques, et forcé par moments de s'intéresser à la vie d'autrui, attirent peu les voyageurs qui ne sont malades que d'oisiveté, ou dont les maladies s'accommodent très bien du régime de bals, de soirées, de gros dîners à table d'hôte, hygiène en

usage dans les établissements des Hautes-Pyrénées. C'est là ce qui protège la vallée d'Ossau contre les corruptions de Paris et de Londres. C'est ce qui fait qu'on n'y voit ni cette soif du gain, ni cette hypocrisie, ni cette laideur de l'espèce humaine, ni ces mendiants improvisés qui quittent leurs champs quand l'étranger passe, et viennent demander l'aumône sur la route; ni ces guides obséquieux et avides qui ne ramassent pas votre bâton sans vous faire payer cette petite complaisance; ni ces nuées de vilains enfants qui, à l'entrée de chaque village, sautent ou rampent autour de votre voiture et tendent la main, sauf à vous poursuivre de grimaces et d'injures si vous ne leur donnez rien; ni tous ces vices des civilisations, qui prennent dans ces vallées je ne sais quelle crasse d'ignorance et de misère; toutes choses que l'étranger sème sur son passage avec son or, surtout l'étranger vain et sot, comme on en voit tant, qui irrite l'avidité de tous ces mendiants, en leur montrant tout ce qu'on peut faire et tout ce qu'on peut avoir avec de l'or.

## VI

### UN ORAGE DANS LA VALLÉE D'OSSAU. — L'HOSPITALITÉ DU MONTAGNARD

Il n'est guère de voyage qui n'ait son anecdote particulière, son aventure, de si peu qu'on s'écarte

du clocher natal; à plus forte raison si l'on s'en éloigne de deux cents lieues. Voici la mienne. J'étais allé *dîner en ville*, un dimanche, à plus de trois lieues des Eaux-Bonnes, dans un village situé à l'entrée de la vallée d'Ossau, non loin de celui dont l'aubergiste vous donne des truites à déjeuner et à dîner, et, à défaut de truites, vous dit comme au pauvre : « Que Dieu vous bénisse; je ne puis rien vous faire. » *Dîner en ville* dans les Pyrénées, à plus de trois lieues de son gîte! un malade en traitement, venu aux eaux pour sa santé : quelle rage de festin! Il est vrai que mon hôte était un médecin de mérite, et qu'un malade ne peut pas croire qu'il lui arrivera mal de s'être dérangé de son régime pour un médecin. J'étais à cheval; il faisait un temps superbe; la vallée était éblouissante, les montagnes claires; le gave roulait de l'argent. Au ciel, aucun nuage, un bleu sans tache, point de vent; la chaleur était étouffante. Dans tous les villages, je voyais les paysans sortant de l'église, en costume du dimanche; les filles, vêtues de rouge, avec de frais capulets; de joyeux enfants, point mendiants, ne se pendant point à la bride du cheval du voyageur; de beaux vieillards causant sur la place de l'église, sénat de chaque village; de gaies commères riant malignement, peut-être de moi, peut-être de mon cheval de louage; des grands garçons vigoureux, sains, élancés, regardant les filles qui les voyaient sans les regarder, tout prêts à se

reposer à la danse des travaux du samedi ; tout ce monde-là plein de projets, d'espérances pour le dimanche ; les mères gardant la maison pour l'enfant qui ne marche pas encore, et pour le dîner qu'il faudra faire ; les grand'mères assises sur un escabeau, à la porte de la maison, qui ne vont plus que du seuil au foyer et du foyer au seuil, tant qu'il plaira à Dieu : voilà ce que je voyais tout en cheminant. Mais, pour que tout ne fût pas joie et fête, même un dimanche, je rencontre le curé du village, en surplis, qui, planté sur un fort bidet des Pyrénées, et précédé du bedeau agitant la sonnette des funérailles, allait donner le viatique à un mourant, peut-être à une de ces vieilles grand'mères tombée en se traînant une dernière fois du seuil au foyer ; car je ne voulais pas penser que ce fût un être jeune et utile qui fût mort ainsi, un jour de dimanche, un jour de si beau soleil.

Rien n'annonçait que la journée dût finir par un déluge. J'allais donc à mon dîner de cérémonie, tout doucement, pour ne pas trop gâter un peu de toilette nécessaire. J'aurais dû pourtant remarquer sur le revers de la montagne, et tout le long du chemin, des gens qui se hâtaient de ramasser les foins, comme s'ils n'eussent pas compté sur toute une belle journée. J'aurais dû réfléchir que ce n'était pas pour de petites raisons qu'ils avaient demandé au curé la permission de travailler le dimanche. Mais, à moins d'être un de ces rentiers

qui, en toute saison et quelque temps qu'il fasse, se pourvoient toujours pour le cas de pluie, qui donc aurait craint l'orage, au mois de juin, dans une vallée des Pyrénées et sous un ciel espagnol?

Après dîner, je me disposai à me remettre en route. Mes hôtes voulurent me retenir; j'insistai, on sella mon cheval, et me voilà sur le chemin des Eaux-Bonnes.

J'avais remarqué en partant que les nuages étaient nombreux et lourds du côté du couchant, et, quoique, pour regagner mon gîte, je leur tournasse le dos, une certaine crainte d'être rattrapé par eux me fit peu à peu prendre le trot, et bientôt après le galop. Les nuages roulèrent longtemps et pesamment sur le même point avant de se mettre en marche. On eût dit une grosse armée tournant sur elle-même, dans l'enceinte d'un camp, avant de déployer ses ailes et de se répandre dans la plaine. « Il y a là, me dis-je, une menace de tempête et de pluie; mais sera-ce pour moi ou mes amis de Pau? » La chose était indécise. Aucun souffle dans l'air, une chaleur de plomb; un silence plus *âcre* que je n'en avais encore remarqué dans les montagnes, comme si tous ces êtres sans nombre qui bruissent sous l'herbe s'étaient tus tout à coup. La voix du gave, si faible et si lointaine, au milieu de cette large vallée, avait je ne sais quoi de criard et d'aigu. Le soleil était tout à fait caché derrière ce groupe de nuées jaunâtres, et tout dans la vallée était pâle,

comme si les choses inanimées prenaient elles-mêmes, à l'approche de l'orage, la couleur de la peur.

Je pressais mon cheval et faisais agir l'éperon, malgré ma répugnance à demander aux bêtes plus qu'elles ne peuvent donner. L'œil sur le couchant, je suivais les mouvements des nuées, qui se remuaient à peine, et qui, sans prendre plus de place, devenaient seulement plus épaisses et plus noires. A la fin, la masse s'ébranla, se déploya en s'éclaircissant, et projeta deux ailes immenses, dont l'une se mit à planer dans la direction de Pau, et l'autre du côté de la vallée. L'extrémité de celle-ci arriva bientôt au-dessus de ma tête. En même temps, le centre se porta en avant, remplit le demi-cercle que formaient les deux ailes, et toute la masse fut en ligne. Quelques minutes après, le ciel s'était abaissé jusqu'à mi-chemin des montagnes; les nuages descendaient le long de leurs pentes; toute la vallée derrière moi était fermée. Mais, à l'autre bout, le ciel était resté pur : les montagnes avaient encore toute leur hauteur et toute leur transparence; où j'allais, tout était lumière, tranquillité, azur; d'où je venais, tout était pluie, tonnerre et tempête. J'avais beau fuir, le nuage, qui me semblait à peine bouger, courait plus vite que mon cheval au galop.

Je gagnais du terrain; mais que la route est longue quand on est poursuivi par un orage! Les villages que j'avais traversés le matin étaient bien changés.

Tout cet air de fête, toute cette vie du dimanche avait disparu. La place ombragée de châtaigniers, où l'on devait danser toute la soirée, était déserte. Les filles rentraient dans les maisons, tristes, et murmurant contre le temps. Chaque famille était assise devant sa porte, les yeux tournés vers la nue, causant de l'orage qui s'approchait. Çà et là, quelques-unes de ces mères, restées au logis pour les enfants et le dîner, passaient leur tête hors de leurs petites fenêtres de marbre noir, sans vitres ni châssis, et regardaient avec inquiétude du côté où le mari et les grands enfants devaient venir. C'étaient des figures ridées, mais touchantes, où la bonté avait remplacé la beauté, qui m'intéressaient même au milieu de mes préoccupations de valétudinaire. Pour moi, je les intéressais fort peu. Celui qui a quatre jambes à son service, pensaient-elles, arrivera; mais celui qui n'en a que deux fatiguées, arrivera-t-il?

Cependant le nuage avait pris les devants sur moi, et mon cheval, que ne poussait point la force qui fait marcher les nuages, avait ralenti sa course. Il me restait encore plus d'une lieue à faire. Une chose me donnait du courage, c'était l'inaltérable sérénité du ciel sur toute la partie de la vallée où était mon gîte : il suffit de quelques instants pour m'ôter cette assurance. Pendant que le nuage s'avançait dans la vallée, d'abord précédé par moi et mon cheval, puis nous ayant devancés, il se

faisait à droite, à gauche et en face de moi, derrière les montagnes qui me les cachaient, une de ces évolutions de nuages qui ressemblent à des manœuvres militaires. Dans un même moment, de tous les points de l'horizon, l'orage déboucha sur la vallée et me cerna complètement. La portion de ciel restée jusque-là si pure et si sereine fut envahie; tous les nuages se rejoignirent et formèrent sur ma tête une voûte qui allait bientôt se briser en éclats. Dès lors, tout changea dans la vallée : les arbres, tout à l'heure immobiles, s'émurent; la voix claire du gave fut couverte par un murmure immense, et comme un frémissement universel. Et, chose étrange, tout cela sans éclairs, sans tonnerre.

J'étais seul sur la route; c'était pour un malade le moment de faire de graves réflexions sur les suites d'une transpiration rentrée. Je ne pressais plus mon cheval et le laissais cheminer, la bride sur le cou; aussi bien la pauvre bête, calculant ce qui lui restait de chemin jusqu'à l'écurie, et n'espérant pas y arriver avant la pluie, commençait à m'opposer une résistance passive, aimant mieux recevoir l'orage que s'épuiser pour ne pas l'éviter. C'est en réfléchissant tous deux, chacun à notre manière, que nous atteignîmes un village situé à une demi-lieue des Eaux-Bonnes. Je n'avais pas cru pouvoir aller jusque-là.

Arrivé sur la place, je vois des gens qui hochaient tristement la tête, pensant aux dévasta-

tions du lendemain. « Ai-je le temps d'arriver aux Eaux-Bonnes avant la pluie? demandai-je à l'un d'eux. — Oui; mais prenez cette cape, par précaution. » Et il me jette sa cape, gros manteau de laine blanche surmonté d'un capuchon. « Votre nom? » lui dis-je en piquant des deux. Il me le crie au hasard; mais le vent couvre sa voix, et je me sauve sans savoir à qui je dois ce service. Mon cheval se ranime, comme si l'expérience d'un homme du pays l'eût fait revenir de sa première idée. Mais, à quinze cents pas du village, le tonnerre éclate tout près de moi, le vent enlève ma cape, mon cheva fait un écart. Les nuages se ruent du haut des montagnes au fond de la vallée et se déchirent avec fracas contre les rochers; tout autour de moi l'horizon se resserre; la vallée n'est plus qu'un espace sans forme et sans issue, où le vent emprisonné cherche à se faire jour et revient à chaque instant sur lui-même, comme s'il était repoussé de toutes parts. Que vais-je devenir? Mon cheval effaré ne veut ni reculer ni avancer. Faudra-t-il donc être aplati par la pluie ou foudroyé par le tonnerre dans le milieu d'un chemin? J'aperçois à ma gauche, à quelques cents pas, cinq ou six maisons isolées; un petit sentier y mène. J'enfile ce sentier, je passe le gave sur un pont de planches mal jointes, et je me jette dans la première maison. En ce moment, la pluie, le tonnerre, les éclairs, couvrirent tout le chemin que je quittais; et, quand la Providence eut

mis à l'abri le ciron intelligent que les vents venaient de ballotter sur la grand'route, elle déchaîna la plus épouvantable tempête. Ma pieuse grand'mère aurait dit que le doigt de mon bon ange était là; qu'il avait eu pitié d'un malade, et que son aile blanche avait retenu sur ma tête toutes ces furies de vents et de pluie; mais nous autres hommes du siècle, incrédules sans impiété, nous ne savons plus qui remercier de pareilles choses.

Quoi qu'il en soit, j'étais sous un toit, et un toit dans le sens le plus littéral. J'étais si pressé et si effrayé, que je n'avais pas pris le temps de regarder où j'entrais ni qui m'avait offert un asile. Après quelque silence, un vieillard, gardien de la maison, me dit en mauvais français que tout venait de Dieu, et qu'il m'offrait sa maison comme à un étranger envoyé de Dieu. J'acceptai en bon français, et je serrai ses vieilles mains rudes dans les miennes, joignant la pantomime aux remerciements. Il plaça une chaise devant le feu, jeta dans le foyer quelques branches de buis, et m'invita à m'asseoir le dos contre la flamme, ce que je fis. Après quoi, il sortit.

J'étais seul dans la chaumière; j'eus le loisir de voir, à la clarté du bois qui pétillait, l'ameublement de mes hôtes. C'était la pauvreté, mais la pauvreté propre, si différente de la misère. Aux poutres du plancher pendaient d'appétissants quartiers de porc, la viande de luxe et de nécessité du pauvre ; c'est la seule qu'il mange, surtout dans ce

pays. Aux deux coins de la pièce, deux grands lits avec leurs ciels carrés et leurs rideaux de serge verte; près de la porte d'entrée, la pierre à laver, deux seaux bien luisants et le bassin de cuivre qui sert de verre à boire à toute la famille. Pour ornements, quelques saints enluminés avec leur histoire en vers, à la marge, à demi effacée par les *traces* des mouches, et, ce qui m'intéressait bien plus, quelques beaux épis de maïs, d'une grosseur énorme, épis modèles, comme la grappe de raisin de la terre de Chanaan. Trois ou quatre escabeaux de bois, percés dans le milieu, pour la facilité de les prendre; une seule chaise, celle où j'étais assis. Le jour venait dans la chambre par une fenêtre large comme le cadre d'une tête de grandeur naturelle; un volet de bois fermait par dedans cette ouverture; pour éviter le froid, ils sont obligés de n'y voir pas clair. Cependant un trou carré est pratiqué dans le volet, et s'ouvre et se ferme comme la porte d'une cage d'oiseau; c'est par là qu'ils regardent, le matin, quel temps il fait et quelle heure il est. J'entendais bouillir sur le feu une large gamelle pleine de lait. « La famille doit être nombreuse, » me dis-je en moi-même. En ce moment même, tout le monde entra.

Il y avait l'aïeul, celui qui m'avait reçu, un homme d'un âge mûr, sa femme, un garçon de vingt ans, d'une très belle figure, et deux filles, dont je sus bientôt l'âge, l'aînée de seize ans, la

cadette de quinze, *mignonnes et formées*, enfants qui sont peut-être femmes à l'heure qu'il est et seront mères l'année prochaine. Belle couvée, quoique vivant, comme tant d'autres couvées, du pain de la Providence, c'est-à-dire de bien peu de chose. Tous se mirent à rire en me voyant, les hommes et la mère avec bruit; les jeunes filles souriaient plutôt qu'elles ne riaient. Je vis bientôt que c'était leur manière d'accueillir leurs hôtes, et je fus touché de faire rire les gens d'autre chose que de mes ridicules. Le fils, qui avait été soldat, entendait quelque peu le français; il me traduisait tout ce qui m'était dit par chacun des membres de la famille; car tous me parlaient ou parlaient de moi à la fois, et tous riaient de ce qu'ils disaient. J'avais le cœur dilaté de voir tant de gaieté dans une maison dont les maîtres allaient faire leur souper du dimanche avec une gamelle de lait, et je me mis à rire comme tout le monde. Dans ce moment-là, nous nous entendions tous à merveille, et généralement toutes les fois que nous ne parlions pas.

Les remerciements faits, on m'offrit à manger. L'émotion et la fatigue m'avaient ôté tout besoin. Cependant, pour ne pas interrompre les rires hospitaliers de la famille en refusant, je pris un peu de lait chaud dans une écuelle de bois avec une cuiller de bois sans manche. Eux se mirent à souper de leur côté. Ils étaient assis sur des escabeaux, la gamelle devant eux, servie à même sur le plancher, qui te-

nait lieu de table, et ils y puisaient chacun par tour. Il y avait deux tablées : à l'une, le fils et son garçon, les deux bras de la maison ; à l'autre, l'aïeul et les femmes. Ils mangèrent du lait, du fromage, le tout très vite et avec de l'eau pour toute boisson.

Le repas terminé, ils dirent les *grâces*, remerciant Dieu de leur modeste souper et, me dirent-ils, de l'étranger qui était venu leur rogner leurs parts. Après quoi, on se mit en cercle autour du feu. Le fils, qui était l'oracle, tenait un bout de pin allumé, en guise de chandelle, qu'il mouchait de temps en temps, en l'éteignant. La conversation était pénible ; nous nous croisions souvent sans nous rencontrer. Le fils me transmettait toutes les questions : — si j'avais une femme, — des enfants ; — quel était mon âge, — mon pays ; — pourquoi j'étais venu aux Eaux-Bonnes ; — ma profession ; et sur le gouvernement, de reste. Les réponses simples n'étaient pas toujours comprises, et les périphrases sont de peu de secours dans la cabane d'un paysan des Pyrénées. Pourtant, sur les deux premières questions, je me fis entendre à peu près ; mais sur les deux dernières, ma profession et le gouvernement, je ne pus parvenir à les bien renseigner ; toute l'intelligence du fils et toute la mienne y échouèrent : la famille n'en riait que plus fort.

Et d'abord, sur ma profession d'homme de lettres : « Ah ! j'entends, me dit le fils, que je traduis, vous

êtes maître d'école. » Et il riait, et tout le monde riait. « Non, moins que cela. — Employé dans les bureaux? — Moins encore. — Vous travaillez dans les postes? » J'avais beau faire : il élevait toujours ma condition. Je n'insistai plus, et je restai commis de l'administration des postes. Je n'ai vu personne qui eût une plus haute idée de l'homme de lettres que cet excellent montagnard. Partout où il voyait des lettres, il me faisait l'honneur de m'y placer, sans pourtant arriver à comprendre qu'il y eût des lettres qui ne fussent ni des lettres pour la poste, ni des lettres de l'alphabet, ni des avertissements administratifs, comme ceux qui l'invitent, sous peine de sommation avec frais, à payer ses impôts.

Sur le gouvernement, je ne réussis pas davantage à l'édifier. Il se croyait toujours sous Louis XVIII; et il ne faisait pas une épigramme, le pauvre homme! C'est tout simple : un montagnard des Pyrénées ne connaît le gouvernement que par l'impôt. Or l'impôt est prudent; il ne met pas sur ses *avis* au nom de qui il vous demande votre argent; l'impôt est un gouvernement à part, un gouvernement qui ne se nomme pas, qui survit à toutes les révolutions. Mon hôte, au pied de sa montagne, au bord de son torrent, à deux cents lieues de Paris, ne savait bien qu'une seule chose, la chute de Napoléon.

Tout en causant, si c'est causer que de parler chacun dans sa langue, je voyais mes gens bâiller. « Quand ce serait d'ennui, me disais-je en moi-

même, il n'y aurait pas de quoi m'offenser; que viens-je leur parler français? » Mais la vraie cause, c'est que, levés avec le soleil, ils sentaient le besoin de dormir après une journée passée tout entière au travail, sauf l'heure de la messe. On me dit que j'avais, dans la chambre voisine, un des lits de la famille, celui du garçon, qui, cette nuit-là, devait coucher avec l'aïeul. Je passai dans cette chambre, où étaient trois lits. J'y fus suivi par le maître de la maison et sa femme, dont le lit touchait au mien, et par les deux jeunes filles, que je vis le lendemain, au premier rayon matinal qui perça l'ombre de la chambre, se lever silencieusement et sortir, au même moment où le coq chantait.

Je ne m'étais pas mis sans quelque effroi dans un lit dur, grossier, ayant pour tenture des toiles d'araignée, avec toutes les menaces d'insectes de toute sorte que j'avais à craindre et que mon imagination de malade multipliait. Je m'étais couché tout habillé, bien décidé à ne livrer à l'ennemi, quel qu'il fût, que mes mains et mon visage. Au bout d'une heure, tout ce que j'avais laissé exposé fut en proie à une nuée de puces qui me mirent en sang. C'est peu pour ce que j'avais craint. Voyant que je n'avais affaire qu'à une seule espèce d'ennemis, à des puces nourries d'un sang vermeil d'un jeune gars de vingt ans, je fis bonne contenance et me défendis avec vigueur. Il y eut des morts sur le champ de bataille; j'en ai la conscience nette :

j'usai du droit naturel de défense. Mais je ne m'en vantai pas à mes hôtes, qui auraient peut-être pris le parti de leurs puces; car j'imagine qu'ils laissent vivre ces petites bêtes comme venant aussi de Dieu.

Le lendemain, au petit jour, les poules vinrent dans la chambre, becquetant et caquetant tout autour de mon lit, et je voyais le mari et sa femme, qui me croyaient endormi, se lever sur leur séant et faire à ces maudites poules *pchie*, *pchie*, *pchie*, ce qui augmentait le bruit, en les faisant voleter en tumulte. Enfin je me levai et quittai cette maison hospitalière, après avoir fait mes adieux à la famille et reçu les siens, adieux touchants, quoique de leur côté mêlés de rires; je regagnai les Eaux-Bonnes et me mis dans un bon lit, où j'oubliai leurs puces, mais non leur accueil.

Ce fut là l'unique aventure de mon voyage, petite aventure, je le sais; mais combien de voyageurs en pays si connus en ont de plus intéressantes, qui ne soient ni des contes ni des aventures refaites dans le cabinet?

## VII

### LES MONTAGNES. — LES CASCADES.

Mon instruction dans les choses des montagnes commença par la perte d'une illusion. Il n'y a guère d'instruction qui ne commence et surtout ne finisse ainsi. J'étais parti de Paris croyant encore aux nuages, non pas aux nuages tels que peut les comprendre et les décrire M. Arago, le seul de nos savants qui ait le génie du langage élémentaire et le secret de communiquer aux ignorants ce qu'il sait, mais tels que les comprennent les enfants et les poètes, et ceux qui, n'étant ni enfants ni poètes, ont conservé quelque peu de la naïveté des uns et goûtent beaucoup les rêveries des autres. Un matin donc, ayant ouvert ma fenêtre, je vis, à quelques cinquante pieds au-dessus de ma tête, un gros nuage gris, qui remontait lourdement la montagne, avec je ne sais quel bruissement insensible qui me pénétra de froid, quoique le temps fût très doux. « Qu'est ceci? demandai-je en grelottant. — C'est un vrai nuage, me dit-on; vous devez être bien heureux de savoir ce que c'est qu'un nuage. » Celui qui me félicitait ainsi de l'honneur que me faisait ce nuage, en descendant à la portée de ma main, était un Anglais vêtu d'une blouse bleue et appuyé sur un

bâton ferré plus haut que lui, digne homme qui avait amené aux eaux sa fille, la dernière de trois, pour la sauver du mal qui avait enlevé ses deux sœurs. « J'en arrive, ajouta-t-il. — D'où? — Du nuage. » Et il me montrait sa blouse toute pénétrée d'eau. Pendant que nous causions, le gros nuage montait, découvrant les flancs boisés du mont, comme une toile de théâtre ; à la fin, il atteignit le sommet, couronna les bords de l'entonnoir au fond duquel nous étions, et s'y fixa pour toute la journée, comme je pus le voir à loisir.

J'avais le chagrin d'un enfant dont on vient de briser les joujoux. Quelle triste théorie que celle du nuage réduit à la simple réalité! Un brouillard qui ne tombe pas! Ce n'est plus ce trésor de pluies fécondes que la main de Dieu promène sur le monde; ce ne sont plus ces voiles transparents qui se placent entre le soleil et l'œil de l'homme pour ménager sa faible vue. Voilà comme la réalité détruit la poésie. La montagne avait détruit pour moi la magie mobile des nuages.

Quelquefois pourtant je me réconciliais avec les nuages. Quand le temps était beau, sur le midi, et que les nuages, après avoir erré toute la matinée au sommet des montagnes, avaient été enlevés dans les airs et dispersés dans tout le ciel par les vents, s'il en restait un plus lourd que les autres, qui se fût égaré au fond d'un ravin, et se tînt suspendu entre la terre et le ciel, c'était un plaisir

plein de rêverie de le voir se détacher de la montagne, se balancer longtemps au-dessus du ravin, puis monter, puis redescendre, et, à la fin, prenant son essor, s'aller réunir à quelque autre nuage qui passait par là, dans les régions supérieures. Je me figurais alors que ce pouvait bien être ainsi que les anges du monde biblique descendirent sur la terre pour aller faire l'amour avec les filles des hommes, si même quelques-uns ne vinrent pas dans cette vallée, où les filles des hommes sont si belles. Il semble que ces nuages déposent mystérieusement un fardeau sur quelque plateau solitaire, et remontent ensuite vers celui qui les envoie. Ce fardeau, c'est tout simplement une abondante rosée qui entretient sur ces monts une verdure éternelle, et que de beaux papillons, d'un blanc de neige, vont boire au fond des fleurs de la montagne, dans la courte saison des papillons et des fleurs.

J'allais souvent me promener là où les nuages avaient passé la nuit, laissant au bout de chaque feuille une goutte d'eau, la seule nourriture, avec l'air, de la verdure de ces montagnes. C'étaient des buis plus hauts que l'homme, répandant à l'entour une odeur forte et saine : grande nouveauté pour moi qui n'avais vu que les buis chétifs des collines de mon pays, dont le plus grand, qui me paraissait grand parce que j'étais petit, était le rameau d'honneur offert au curé, le jour des *Rameaux*. C'étaient encore des hêtres courts, trapus, au tronc énorme,

à la tête maigre et menue, qui sortent d'entre les rochers et les fendent, arbres qui ne demandent à la montagne qu'un point d'appui, et qui se nourrissent d'air et de brume. On ne sait où plongent les racines de ces hêtres ; on voit seulement le dessein de la nature, qui a mis toute leur force dans leur tronc, pour qu'ils résistassent aux vents et aux orages, et leur a donné un feuillage rare et peu fourni, pour qu'ils offrissent moins de prise. Leur nourriture est un mystère. J'ai vu de ces hêtres et, ailleurs, des pins qui adhèrent au rocher sans y entrer, et se tiennent debout, verts et vigoureux, par une force d'adhésion dont le savant, pas plus que l'ignorant, n'a le secret. Le granit enfante des arbres qui donneraient assez d'ombre pour abriter un homme.

Les gens à impressions mobiles ne doivent pas se hâter de juger les montagnes : à chaque instant la disposition change; ce qui vous fatiguait hier vous plaira demain. Les premiers jours, on n'est frappé que de la monotonie : « Des montagnes, toujours des montagnes, et toujours les mêmes montagnes ! » se dit-on avec ennui. Il ne faut pas les visiter en passant pour les aimer; il faut les monter et les descendre, les voir en détail, les pratiquer. Rien de plus monotone en apparence, et rien de plus varié pourtant. J'ai fait bien des lieues sans voir deux montagnes qui fussent semblables; elles varient sans cesse de hauteur, de base, de végéta-

tion, d'aridité, et, quand on y a vécu quelques semaines, on y trouve la même richesse d'aspect qu'à toutes les grandes choses de la nature, si une et si variée.

Il faudrait imaginer des noms nouveaux pour toutes les ouvertures des montagnes ; il y en a qui ne sont ni des vallées, ni des gorges, ni des défilés, ni des cols. Ici, vous êtes serré entre deux chaînes qui se touchent ; étourdi par le fracas du torrent qui coule à vos pieds, et qui ne peut pas, avec tout son fracas, couvrir l'écho qui vous renvoie vos paroles. L'air vous manque, vous êtes dans l'ombre. Tout à coup, à un détour inattendu, les deux montagnes s'écartent ; leurs cimes s'éloignent à perte de vue ; ces masses, qui tout à l'heure étaient à pic et pendaient sur votre tête, vous les voyez se coucher et comme s'étaler par pentes douces, invitant le pâtre et ses troupeaux, le montagnard et sa maisonnette, à monter sur leurs croupes inclinées, et à s'y asseoir au milieu de frais bouquets d'arbres, loin du bruit du torrent. Là, ce ne sont plus les cimes des monts qui s'éloignent, mais leurs pieds ; alors le passage s'élargit et devient vallée ; le torrent se met au large, prend du terrain, et devient rivière ; le soleil, qui tout à l'heure dorait à peine les bords de l'étroit défilé, inonde cette plaine nouvellement découverte, se glisse dans tous les plis du terrain, et va réjouir, sous son toit solitaire, le montagnard, dont il est toute la richesse.

Ailleurs, l'une des deux chaînes s'écarte, et forme comme un petit golfe circulaire, assez large pour contenir une cabane, et, autour de la cabane, quelques perches de prairie, où paissent une chèvre et son biquet. La cabane est au bord du torrent; une planche ou un tronc de pin sert de pont d'une rive à l'autre. Cette cabane, ce pré, ce tronc de pin, tout cela semble fait pour la chèvre et son biquet. C'est la mise en scène de la fable de la Fontaine; seulement l'ennemi n'est pas le loup, mais l'ours, dangereux ennemi, quand il lui prend fantaisie de manger autre chose que des fraises et des baies de la montagne. Je voyais le *loquet*, le trou par où le petit doit regarder si l'ennemi fait patte blanche; la porte de la cabane était de la hauteur d'une chèvre. Rien n'y manquait, ni la traînante mamelle, ni ce goût d'herbes fraîches qui parfume les fables de la Fontaine. Au reste, ce n'est pas la seule fois que j'ai trouvé sur mon chemin quelqu'un de ses personnages, hommes ou bêtes.

Les formes extérieures des montagnes ne sont pas moins variées. Quelques-unes sont courtes, ramassées; le roc rougeâtre se replie sur lui-même, et se noue comme un tronc d'arbre. Ces montagnes s'élèvent peu, comme les arbres noueux. D'autres sont élancées, droites, maigres, rongées par les éboulements d'une lave friable et mince, dont les feuilles semblent avoir été séparées par la scie; celles-ci sont sèches, et paraissent altérées; celles-là,

percées de toutes parts par les eaux intérieures, distillent incessamment des gouttes limpides, petite force sourde qui agit éternellement, et qui finira par les dissoudre. J'en ai vu qui étaient bouleversées et comme brisées en éclats par quelque explosion souterraine. En s'approchant de ces amas de débris, on ne peut pas comprendre comment l'homme a pu s'y frayer un passage. Mais il faut si peu de place, même pour l'homme qui a une taille de tambour-major, et qui s'est grandi d'un chapeau à plumet! On passe donc à travers des fentes de rocher; on glisse, sans aucun danger, au milieu des éboulements, dans la direction du torrent qui s'y fait jour, lui aussi, et qui s'agite avec tant de bruit, dans son lit encombré, qu'on dirait un chaos qui va s'ébranler pour devenir un monde. Enfin on atteint les limites du défilé, et alors on voit succéder, par un passage insensible, l'organisation aux débris, et la terre créée au chaos.

Il était temps. Quand on a vu durant plusieurs heures les beautés des montagnes, la satiété vient; on est las; on soupire après un horizon; on donnerait beaucoup pour apercevoir une plaine plate, fût-ce celle de Saint-Denis ou des Sablons. Ce qu'on cherche dans les montagnes, ce qu'on poursuit au prix de grandes fatigues, c'est un horizon. Tous ces sommets inaccessibles finissent par vous attrister comme les murailles d'une prison; on étouffe, on s'impatiente, il semble qu'on manque de liberté et d'air. Tou-

jours voir devant soi quelque chose que l'on ne peut atteindre; toujours se heurter contre un obstacle infranchissable; toujours rêver un horizon derrière un mur, finit par devenir une peine d'esprit, un supplice. L'homme n'aime pas à s'entendre dire : « Tu ne peux pas ce que tu veux ; » or c'est ce que les montagnes lui répètent sans cesse. Il y a des heureux qui se font porter en chaise jusqu'au sommet des pics les plus élevés, et, de là, se donnent le plaisir de voir du pays sans se fatiguer. Mais ceux qui ne peuvent pas gravir les montagnes sur les épaules d'autrui, ou qui n'ont pas assez d'haleine pour y aller sur leurs jambes, ceux-là s'ennuient bientôt de ramper au pied de ces murs, et regagnent à reculons la plaine.

Comme on se lasse des montagnes, on se lasse aussi des cascades. D'abord on est saisi par un bruit si puissant et si nouveau ; on s'en emplit l'âme et les oreilles; bientôt ce bruit vous fatigue, comme toute chose qui ne change pas et ne finit pas. On s'impatiente contre cette eau qui ne peut rien changer à sa loi, et qui fait cascade, au même endroit, jour et nuit, éternellement. De loin, le bruit des cascades plaît davantage, parce que le mouvement si varié des vents, leurs courants sans nombre modifient les sons, déplacent les échos, affaiblissent ou élèvent les voix, les approchent ou les éloignent, font éclater, tonner ou mourir les bruits. Mais, sur le bord même du torrent, on éprouve une sorte de

dépit contre cette éternité aveugle, surtout quand on fait des retours sur soi-même, et qu'on s'avoue que sa pensée et sa vie n'auront pas tant de durée que cette eau et ce bruit.

Il en est de certains spectacles de la nature comme de certains drames : jamais ce qu'on voit n'égale ce qu'on voudrait voir; jamais la cascade n'est assez forte ni assez mugissante; jamais le drame n'est assez sanglant, ni la catastrophe assez terrible. Quand on est entré dans l'extraordinaire et dans le rare, on ne peut plus se plaire qu'au monstrueux. Qu'est-ce, en effet, qu'un torrent qui tombe de quelques centaines de pieds, en comparaison d'un fleuve d'Amérique, qui se rue dans un abîme avec toute la masse d'eau sur laquelle ont vogué des navires? Qu'est-ce qu'un cinquième acte qui ne nous montre que les planches des cercueils, en comparaison d'un dénouement qui nous montre les linceuls et les cadavres? Devant une rivière qui coule doucement au fond d'une vallée, on ne se sent jamais pris d'impatience, à moins d'être vide et d'un naturel ennuyé. De même on ne se fatigue pas d'un drame sagement conçu, où les passions sont plus profondes que verbeuses, où la terreur va à l'âme sans la fantasmagorie du spectacle, où la catastrophe, justifiée par les caractères, nous instruit autant qu'elle nous émeut. Sitôt qu'on est transporté dans un monde d'émotions inconnues et forcées, l'imagination devient

insatiable; on ne la contente qu'en l'épouvantant.

Ce fut avec un double plaisir que je vis la première cascade; plaisir de surprise en présence d'une chose inconnue, plaisir d'en avoir fait la découverte. J'étais près du torrent qui mène aux Eaux-Bonnes. Je me promenais au bord de ce torrent, cherchant de l'ombre; et, puisqu'il m'était défendu d'aller m'asseoir au sommet de ces pics où l'air est si pur et si rafraîchi, je me cachais au fond du ravin pour éviter un soleil dévorant. J'errais au hasard, sans suivre de sentier, m'enfonçant sous les hètres, attiré, comme malgré moi, vers un bruit étrange, autour duquel je tournais sans pouvoir en atteindre la cause, descendant au bord de l'eau, puis remontant le long des rives, tantôt perdant ce bruit, tantôt l'entendant tout près de mon oreille : c'était une cascade. L'épaisseur du bois, les mille détours du torrent, les souffles de l'air, en dispersant ou en concentrant le bruit de la chute, m'avaient fait croire que j'en étais loin quand j'en étais tout près, et tout près quand j'en étais loin. Enfin je l'avais trouvée. Je me laissai donc mouiller de sa poussière humide; j'avançai ma tète sur le bord pour sentir mes cheveux soulevés par ce souffle puissant d'une eau qui tombe de cinquante pieds : car cette cascade n'a que cinquante pieds de chute; aussi n'est-elle point vantée.

Ce bruit, si nouveau pour moi, me donna une sorte d'étourdissement qui n'était pas sans charme.

Il semble qu'on ne s'entende plus penser, et que l'âme soit assourdie comme l'oreille. Les êtres qui vivent ici ne savent pas ce que c'est que le silence. Je me parlais, et ma voix n'arrivait pas jusqu'à mon ouïe; je marchais, et mon pied ne faisait entendre aucun son à la terre; je criais, et il me semblait que je me parlais tout bas. Un voyageur égaré pourrait se trouver ici à côté d'un brigand, et tous deux passer la nuit, adossés au tronc du même hêtre, sans qu'il y eût ni un voleur, ni un volé, ni un assassin, ni une victime. Un contrebandier pourrait compter son butin à quelques pas d'un douanier à l'affût. Un ours affamé serait forcé de jeûner à côté d'un *isard*[1] gîté sous la feuillée.

Je m'étais assis, et je rêvais à cela, me croyant bien seul, lorsque, ayant jeté les yeux autour de moi, je vis à ma droite, sur un fragment de marbre blanc où tombaient quelques rayons de soleil, qui s'étaient glissés à travers le bois, un beau lézard faisant son dîner d'un scarabée; et, à ma gauche, un vaste chapeau de paille, sous lequel était un savant, lisant une flore des Pyrénées. Ni le lézard ni le savant ne m'avaient entendu marcher, parler, crier, et ils étaient tous deux à la portée de ma main. Je regardais le lézard se dresser sur sa queue, se baisser pour mieux saisir le scarabée, dont l'aile dure est la seule défense; je regardais le savant feuilleter sa

1. Le chevreuil des Pyrénées. C'est, dit-on, une espèce qu'on ne trouve que là.

flore des Pyrénées, et y chercher la famille d'une petite fleur bleue qu'il venait de cueillir. J'aurais pu faire la lecture derrière lui, et prendre ma part de ses doctes expériences. A la fin, le lézard vint à bout de son scarabée, non sans peine, et se coucha le long d'une raie de soleil pour faire sa digestion. Quant au savant, je compris, à son geste animé, aux mouvements précipités de son grand chapeau de paille, qu'il avait trouvé la famille de sa fleur, et qu'il poussait des exclamations de joie : je me levai et partis, sans déranger le lézard ni le savant. Ce savant est tellement un savant, qu'il est de l'Académie des inscriptions.

Mais, je le répète, même avec l'incident d'un lézard mangeant un scarabée, et d'un savant classant une fleur des Pyrénées, la cascade est d'un médiocre intérêt. Pour un voyageur de livret, pour un *touriste* dont toutes les admirations ont été rédigées d'avance, une telle parole est un blasphème, je le sais; mais je parle comme je sens. Les impressions du touriste se font à son auberge, avant le départ. Il sait, par les livres et pas les ouï-dire de *touristes* de sa sorte, ce que c'est qu'une montagne, une cascade, un lac; il sait ce qu'on doit en penser et en dire; il en a le formulaire. Il connaît où il faut montrer de l'horreur, de l'étonnement, de la mélancolie ; il en fait provision dans sa malle. Arrivé devant la montagne, son livret à la main, vous l'entendez dire : « C'est cela ! » —

Devant la cascade : « C'est bien ce que dit Murray[1] ! » — Devant le lac : « Il ne m'a pas trompé ! » A quoi bon prendre tant de peine pour voir une chose que vous saviez déjà?

Je puis bien me flatter de n'être pas de cette espèce ; mais j'ai peut-être le défaut contraire, c'est de vouloir que mes impressions me soient personnelles *quand même*, dût cette indépendance de parti pris me tromper, comme la crédulité trompe le touriste. Je ne veux rien savoir que je n'aie vu et pratiqué : bonne disposition, si je m'en tenais là; mais, au lieu d'arriver comme une table rase, j'arrive, prévenu et dépité contre les impressions d'autrui, contre les *souvenirs de voyages* des autres, ce qu'on pourra retourner contre les miens. Mes admirations ou mes sympathies se composent, partie de mon instinct, de mes impressions vraies, partie de mon esprit de révolte contre les admirations et les antipathies d'autrui. J'en fais l'aveu, non pour me donner l'importance d'un homme qui s'analyse tout haut, et qui convie l'univers à venir voir comment les caprices se forment dans son cerveau, mais pour mettre à l'aise ceux qui me voudraient faire l'honneur de prendre trop au sérieux mes petits jugements inoffensifs sur de petites choses.

1. Auteur d'un *Guide des voyageurs* fort estimé en Angleterre, et cru aveuglément. Je ne cache pas que, dans cette peinture du touriste, j'ai surtout en vue le touriste anglais.

Que la vue d'une lande sans fin est douce au voyageur qui est resté quelques semaines emprisonné dans les montagnes! Que le silence d'une solitude de sables, où le vent ne trouve pas une feuille à remuer, est reposant pour une oreille émoussée par le tapage des cascades! Exclamations que je me faisais à moi-même en cheminant dans les landes de Biarritz, petit village d'où j'allais bientôt voir la mer : la mer, le terme et peut-être le but de mon voyage, le dernier et le meilleur de ses souvenirs.

1833.



## VI

## FRANCHE-COMTÉ

I. Le lever du soleil dans la vallée de Vesoul. — II. Arrivée à Luxeuil. — Visite à un illustre aveugle. — III. La maison du cardinal de Jouffroy. — IV. Les bains de Luxeuil. — V. L'abbaye de Luxeuil. — Saint-Colomban. — VI. Adieux à l'illustre aveugle. — Une leçon sur l'histoire de France.

### I

### LE LEVER DU SOLEIL DANS LA VALLÉE DE VESOUL.

Je partis de Vesoul à six heures du matin. C'était vers la mi-septembre, par une de ces matinées brumeuses, froides, pénétrantes, qui mordent les doigts et le visage, comme dit Horace, mais qui donnent de si belles espérances pour la journée. Vesoul est au milieu de riantes prairies bornées par des collines; il fallait traverser une de ces prairies pour gagner une des collines de l'est, d'où part le vaste plateau qui conduit à Luxeuil. Je ne voyais rien à vingt pas devant moi. La prairie était noyée sous la brume; la colline, à un quart de lieue de la

ville, avait disparu : je ne la reconnus que quand je me sentis monter. Arrivé au sommet, je vis, par-dessus la tête des Vosges, le soleil se lever, ce beau soleil qui, pendant huit mois de l'année, ne nous avait pas manqué plus de deux jours. J'eus son premier rayon, le seul que puisse soutenir le regard de l'homme.

C'était alors le moment le plus froid du matin. Tous ceux qui voyagent avant le jour savent que le lever du soleil est l'instant où l'air est le plus piquant; mais, comme c'est surtout par l'imagination que nous avons froid et chaud, le premier rayon du soleil nous réchauffe, quoiqu'il soit sans chaleur. Je le sentis pénétrer en moi et y réveiller la pensée encore engourdie des suites d'un sommeil interrompu. Un quart d'heure après, j'eus un spectacle splendide. La route longeait une petite vallée à gauche, toute plongée dans la brume, et qui ressemblait au lit d'un fleuve roulant à pleins bords des eaux molles et vaporeuses. Ce même rayon de soleil, qui était venu me réjouir au fond de mon cabriolet, avait comme enfilé la vallée, et chassait devant lui ces vagues silencieuses; le fleuve s'affaissait peu à peu et s'encaissait de plus en plus dans ses deux rives. Bientôt quelques pointes de peupliers sortirent tout humides, comme ces plantes fluviatiles qui montrent leur tête au-dessus des eaux; puis insensiblement les cheminées de quelques fermes éparses dans la vallée; puis le moulin, dont le toit

et le tic tac semblèrent émerger en même temps; puis le meunier tout blanc, fumant sa pipe devant sa porte; enfin çà et là, sur le lit de ce fleuve, desséché comme par enchantement, des faucheurs coupant les regains de septembre, des vaches tondant l'herbe mouillée et emplissant leurs mamelles, un ruisseau d'eau véritable où le soleil se mire tout l'été sans le tarir; et, tout le long de ce ruisseau, des saules et des frênes formant une allée capricieuse; enfin, sur le petit sentier qui côtoie le ruisseau, sous les saules, une femme plus matinale que les autres, poussant un âne vers la ville, pour y vendre ses provisions la première et revenir de bonne heure à la ferme.

J'allais voir à Luxeuil un illustre malade. Celui-là est malade pour avoir aimé la science plus que la vie, et la gloire plus que la santé. Il a voulu dire des choses nouvelles dans la langue de nos grands écrivains; il a voulu être original en restant dans la tradition. Il a écrit pour ce siècle, qui renie la langue de ses pères, comme il aurait écrit pour le public d'élite du XVII[e] et du XVIII[e] siècle : il a donné au delà de ce qu'on lui demandait. On l'aurait honoré, loué, enrichi à moins; c'est lui qui s'est fait à lui-même les conditions de sa propre gloire, et qui s'est accablé de responsabilités et de devoirs : sa santé y a péri. J'allais le voir, j'allais le remercier du plaisir nourrissant que m'ont donné ses livres, triste et touchant pèlerinage dont je suis revenu en

me faisant cette question : « La plus belle gloire vaut-elle qu'on l'achète à ce prix ? »

La route de Vesoul à Luxeuil traverse un beau pays, des champs bien cultivés, des villages aisés, de jolis bouquets de bois, quelques vignobles. Du reste, rien de pittoresque, rien qui demeure dans la mémoire, rien qui fournisse une description au *touriste;* et c'est tant mieux; car là où le *touriste* ne trouve pas à prendre de notes sur son calepin banal, l'homme a le pain et le vin en abondance. Là au contraire où le *touriste* s'échauffe, s'exalte et donne carrière à son imagination moutonnière et à sa verve de convention, dites-vous que l'homme vit misérable et ne mange que de mauvais pain. Le site le plus pittoresque perd beaucoup de son prix quand le chétif paysan qui n'y peut pas vivre de son travail vient sur le bord de la route me demander l'aumône, et me faire payer le spectacle de sa montagne et de sa cabane délabrée qui *y fait si bien*. Je fais grand cas du paysage que le touriste dédaigne; il en sort comme un bruit lointain d'activité et de vie, de travail heureux et béni du ciel, de santé, de danses joyeuses le dimanche, de noces fécondes, de mariages où l'on ne craint pas la venue des enfants, de procès entre gens qui s'arrondissent et s'accroissent; — bruit réjouissant qui vaut bien une sensation de curiosité mêlée de tristesse à la vue d'un paysage où la nature est rude à l'homme, où la terre jalouse semble ne jouir que pour elle-même de sa sauvage beauté.

## II

### ARRIVÉE A LUXEUIL. — VISITE A UN ILLUSTRE AVEUGLE.

Après trois heures de route, on arrive à l'entrée d'une plaine immense, fermée par des collines, au pied desquelles l'œil distingue à peine des formes confuses de maisons, d'où s'élance un clocher : c'est Luxeuil. C'est là que je devais trouver mon illustre malade, ce noble martyr de la science et de l'art, aveugle, brisé par le mal, et, quoique doué de l'énergie des âmes supérieures, ne pouvant pas rendre par sa volonté la vie et le mouvement à son corps qui plie sous lui, ni faire passer dans ses membres affaiblis quelque peu de cette flamme qui anime et fait marcher les créations de sa pensée. Qu'allais-je lui dire ? de quel air me présenter devant lui ? De quel air ?... qu'importe, puisqu'il ne doit pas me voir ! Mais que lui dirai-je ? Comment lui cacher que je venais de parcourir un beau pays, c'est-à-dire que j'avais les membres agiles, le corps souple, l'œil bon, à lui qui passe sa vie sur un fauteuil, où ni ses yeux, ni ses jambes ne le peuvent mener ; à lui qui, à peine à l'entrée de l'âge mûr, se traîne comme un vieillard appuyé sur le bras d'autrui ? Comment lui taire que j'avais vu, du haut des

collines du Jura, se lever le magnifique soleil qui fait étinceler les glaciers des Alpes, — à lui qui ne voit plus le soleil que dans sa pensée, quand il a besoin de s'en souvenir pour éclairer quelque scène de ses récits; à lui qui depuis longtemps *a fait amitié avec les ténèbres*, selon sa noble et touchante parole? Et, quand il s'informera de ma santé, comme c'est l'usage entre gens qui se retrouvent, comment lui dire que je suis valide et dispos, sans qu'il fasse un amer retour sur lui-même? Ou comment lui répondre que je souffre, moi aussi, et que je paye de ma santé des travaux sans gloire, sans qu'il s'étonne de m'entendre parler de mes maux devant les siens, sans qu'il m'envie cette douteuse maladie qui me permet d'aller voir lever le soleil sur les hauteurs du Jura? L'homme est ainsi fait, pensais-je en moi-même. Il est rare que le malade ne trouve pas un air triomphant à l'homme valide, et que l'homme valide ne sente pas une honteuse joie en présence du malade. Un égoïsme secret perce à travers les protestations les plus sincères de sympathie. Ce sont comme des instincts du corps qui se mêlent aux sentiments de l'âme. Entre deux amis d'inégale santé, qui se demandent réciproquement de leurs nouvelles, le plus valide, en souhaitant de tout son cœur la santé à son ami, ne sent-il pas en lui quelque chose qui s'applaudit d'avoir plutôt à faire ce vœu pour un autre qu'à le recevoir lui-même?

Je pensais, tout en cheminant, à bien d'autres choses encore. Je ne le connaissais point, je ne l'avais jamais vu. Un lien d'admiration de mon côté, quelques lettres échangées, des amitiés communes, c'est tout ce qui me le faisait aller voir. De quel esprit était-il? Comment ce noble jeune homme supportait-il sa précoce vieillesse? Était-ce lui plaire que de le plaindre? Fallait-il le tromper sur son état, étouffer mes émotions à la vue d'une si touchante ruine, jouer l'indifférence, et, comme on fait pour certains malades de l'espèce de Louis XI et de Mazarin, — dont l'un, à demi mort, parait son cadavre de fourrures splendides, et dont l'autre se faisait farder sur son lit d'agonie, — offrir mon bras au paralytique pour faire une promenade dans le jardin? Ou bien était-il de cette espèce plus commune de malades qui changent leur médecin s'il refuse de classer, qualifier et traiter leur maladie, qu'on flatte et qu'on capte sûrement à s'attendrir sur leur sort, à leur trouver l'œil nerveux, la figure tirée; auxquels on craint de souhaiter la santé, de peur qu'ils ne prennent ce souhait pour une injure, et qu'on soulage en les désespérant? « Dans tout homme, me disais-je, il y a deux hommes : dans l'homme de génie, il y a l'esprit supérieur, il y a ensuite l'homme ordinaire, et c'est souvent le bon moyen d'arriver à l'un que de se mettre bien avec l'autre; c'est en flattant les petites faiblesses de l'homme ordinaire qu'on gagne la confiance de l'es-

prit supérieur. Y avait-il aussi deux hommes en lui? Spéculations puériles, je le sais, mais où j'étais naturellement porté, d'abord parce que, sur une longue route, droite et nue, à travers une plaine vendangée ou moissonnée, on ne peut mieux faire que spéculer; ensuite parce qu'il est dans notre nature d'anticiper sur le futur et de nous composer un rôle pour une pièce qui peut-être ne se jouera pas.

Ce que j'y gagnai, ce fut d'abréger le chemin. Je me trouvai bientôt dans une rue longue et étroite bordée de vieilles maisons, quelques-unes d'une antiquité intéressante : c'était le bourg de Luxeuil. Je demandai la demeure de mon malade; on ne la savait pas, je me fis conduire tout au bout de la rue. Il y a là une maison du XV$^{e}$ siècle, admirablement conservée, avec un balcon en pierre au premier étage, d'une jolie forme et d'une construction hardie. Je pensai que ce pouvait bien être là qu'il demeurait. Un homme qui vit au milieu des générations passées avait dû se loger dans une maison historique : j'entrai; c'était bien là. Deux dames, propriétaires de la maison, me reçurent avec bonté. Mon cœur battait; j'avais peur d'apprendre de mauvaises nouvelles; je savais qu'il avait beaucoup souffert dans ces derniers temps.

— Comment va-t-il?

— Bien mieux.

Je respirai; les compliments réciproques vinrent après.

Sa femme fut avertie de mon arrivée. Sa femme, noble femme, le bâton de sa vieillesse prématurée, si bonne, si empressée, si tendre pour lui, dont j'admirais le dévouement avant de le comprendre. Elle me dit qu'il se faisait une joie de me voir. Quelle dérision! Toujours le mot voir, quoiqu'il n'ait plus d'yeux! Lui-même dit aussi : « Je suis content de vous *voir!* » Il est vrai qu'il voit par le cœur.

— Ayez la bonté d'attendre un peu, on va le porter au jardin, sous la charmille : c'est là qu'il se tient tous les jours, pendant quelques heures, à l'ombre; je lui fais une lecture ou bien nous causons, de Paris surtout, des amis qu'il y a laissés, et dont quelques-uns l'oublient.

— Il le croit?

— Il s'en attriste. Vous pourrez le consoler là-dessus.

Oublié! non, me dis-je à moi-même; mais peut-être passé sous silence, omis; c'est la manière d'oublier des amis de jeunesse. Les vrais amis de l'écrivain supérieur ne sont-ils pas dans la génération qui vient après lui?

La conversation fut interrompue. On était venu nous dire qu'il me recevrait sous la charmille; j'y allai. J'entendis une voix douce qui me demandait pardon de m'avoir fait attendre. Je ne le voyais pas encore. Cette voix me pénétra. J'entrai; je le vis qui étendait sa main du côté où il pensait que j'allais

m'asseoir; je la serrai avec affection et respect. Il demanda s'il faisait du soleil, — je pouvais à peine en soutenir le reflet sur les feuilles brillantes de la charmille, — et si je n'en serais pas incommodé. Je le rassurai, et m'assis près de lui. Ses paroles venaient lentement : il s'était promis de m'en tant dire! Je le regardais et l'écoutais avidement, des yeux, des oreilles et du cœur. Imaginez-vous une belle figure douce et souriante, un front élevé, harmonieux, d'une grande blancheur, qui m'a rappelé celui de Benjamin Constant, d'illustre mémoire; de beaux yeux noirs qui ne voient plus, mais qui parlent encore; qui se lèvent lentement, et quelquefois inégalement, l'un un peu plus que l'autre; qui ont de l'expression et n'ont pas de regard; qui ne sont que tournés vers vous et qui pourtant vous pénètrent; et, au-dessus de ces yeux, des sourcils noirs, épais, dessinés gracieusement; et, sur ce front, des cheveux de même couleur, abondants, soyeux, qui bouclent naturellement; une tête de beau jeune homme mûri par la pensée, avec un mélange de grâce et de gravité; une voix vibrante, maladive, mais animée; un nez fin; une bouche d'une belle forme, quoique légèrement contractée par l'habitude de la souffrance; et, sur toute cette figure, dans tous ces traits, que la maladie n'a pas déformés, un bon sens bienveillant, de l'élévation et de la naïveté, les qualités de ses livres, intelligence, sagacité critique, sentiment de la vie. Je lui trouvai le visage

calme, reposé, comme s'il avait le pouvoir d'empêcher ses souffrances intérieures d'altérer ce pur miroir où se réfléchit tout ce qu'il y a de bon, d'élevé d'intelligent, hélas! et le peu qu'il y a de bonheur en lui. J'en fus d'autant plus surpris que je venais d'apprendre par les siens qu'il avait tous les jours quelques moments de douleur aiguë; c'est là le prix dont la nature impitoyable lui fait payer ce peu de belles pages qu'il écrit dans les courtes trêves de ses souffrances. C'est un dur marché que celui-là; une page pour une heure d'angoisses! Mais la crise passe et la page reste : il sait cela; il y a foi, et il ne se plaint pas du marché.

Aucun détail n'est petit, d'un personnage si intéressant. Pendant qu'il me parlait, la tête tournée et les yeux errants de mon côté, je regardais au fond de ses yeux avec une curiosité respectueuse, mais vive, comme si j'y avais voulu chercher quelque espérance lointaine de guérison. Je m'y voyais parfaitement, comme dans un œil qui regarde, réfléchi dans leur mobile et profonde prunelle; c'est toujours un miroir qui reçoit les objets, mais qui ne les renvoie plus à l'intérieur, au fond de cette pensée que le spectacle du monde visible ne réjouit plus. La maladie a tendu un voile noir entre son âme et ses yeux : je m'y voyais, mais je n'y pouvais voir toutes les nuances si délicates de sa pensée. Sauf une expression invariable de douceur et d'intelligence, n'y cherchez rien de plus. Quand

ses idées sont riantes, — et, grâce à Dieu, il lui en vient quelquefois au milieu des siens, — son regard ne rit pas; il reste grave, triste, douloureux; mais toutes ces nuances, qui ne peuvent plus s'y peindre, s'épanouissent sur les traits de son visage, que la maladie a respectés. Si vous ne pouvez pénétrer par les yeux dans cette âme choisie, vous le pouvez par le reste de sa figure, qui trahit toutes ses pensées par le jeu de toutes ses fibres vives et délicates, et qui n'en trahit que de nobles, de bienveillantes, d'inspirées. De temps en temps, un doux vent de septembre écartait les feuilles de la charmille et laissait passer un rayon de soleil, un dard aigu, qui aurait blessé, même sous la paupière, un œil doué de la vue, et qui plongeait impunément dans le sien; il n'en sentait ni l'aiguillon ni la chaleur. Amère parodie du regard de l'aigle, qui fixe le soleil, mais qui le voit!

Je trouvai mes anxiétés et mes précautions de la route bien peu justifiées. Il ne me dit rien de sa maladie, rien de ses yeux éteints, rien de ses angoisses de chaque jour, rien de ses nuits sans sommeil : il me parla de Paris, de son amour de l'art, de ses travaux en train, de ses travaux projetés, de ses merveilleux desseins. Il traite la douleur comme une perte de temps dont il ne faut pas se vanter. Je m'attendais à quelques retours plaintifs vers les belles années où il avait vu le soleil, et je les craignais, par l'embarras de trouver en moi assez de

sympathie pour des confidences si poignantes. Il me les épargna. Est-ce donc qu'il se méfie, même de la sensibilité d'un ami, et qu'il ne veut pas obliger les gens à se faire plus attristés qu'ils ne sont, ni à dire plus qu'ils ne sentent? Non. S'il ne parle pas de ses maux, c'est qu'il ne trouve pas qu'on puisse payer trop cher une des premières places dans l'art; c'est que, se sentant valide dans sa pensée, alerte, infatigable, ayant de la vie, non seulement pour lui, mais de quoi en donner aux personnages qu'il ressuscite, cette plénitude d'existence morale lui fait oublier son corps. S'il ne regrette pas le soleil sensible, n'est-ce point que dans cette tête, où toute la vie s'est retirée, son imagination agrandie a allumé un soleil qui lui semble aussi beau que le nôtre? Car il en est le maître, il le peut à volonté faire lever sur son monde intérieur, il le regarde en face, il le crée.

J'avais déjà passé deux heures avec lui; je craignais de le fatiguer; je demandai à voir la ville, et d'abord la maison. Le médecin inspecteur des bains de Luxeuil, le docteur Molin, homme instruit et obligeant, s'offrit à m'accompagner.

— Je ne puis vous donner un meilleur cicérone, me dit le malade : allez, voyez d'abord la maison; elle est d'une belle conservation et d'un style curieux.

L'avait-il donc vue? Non. Il est venu à Luxeuil aveugle. Mais, sur de simples notes, il l'a devinée

par la science et l'imagination, les deux yeux de son esprit; et, s'il la voulait peindre, il serait moins embarrassé que moi, qui n'ai pas la première et ne veux pas courir après la seconde.

Nous sortîmes, le docteur et moi. A peine dans la rue :

— Eh bien, docteur, que pensez-vous de notre pauvre malade ?

— J'en pense bien, et j'en espère mieux.

— Quoi ! il pourrait vivre longtemps encore ?

— Vivre vie d'homme, comme vous, comme moi.

— Allons, docteur, je suis prêt à tout admirer dans votre petite ville.

## III

### LA MAISON DU CARDINAL JOUFFROY.

Nous étions alors en face de la maison, dans la rue. L'architecture est du commencement du XV$^{e}$ siècle. Des fenêtres inégalement percées, disposées sans symétrie, coupées par la moitié, mais délicatement sculptées tout autour; à gauche, une jolie tourelle, toute festonnée, en saillie sur l'angle de la maison, d'un bout touchant le toit, de l'autre descendant jusqu'au premier étage, sortant à moitié du mur, et qui semble comme un ornement délicat qu'on y aurait collé. Au premier, le balcon dont j'ai

déjà parlé, admiré pour sa hardiesse, tout en pierre, et qui règne dans toute la longueur de l'étage. Dans le dernier siècle, un des propriétaires de cette maison, peut-être quelque bailli (c'était la maison officielle des baillis), fit élever des colonnettes pour alléger la charge du balcon qui originairement portait tout entière sur de simples avances en pierre, doublement fatiguées par le poids et le temps. Ce prudent propriétaire a été traité de barbare par des superstitieux du moyen âge; mais, sans ce barbare, le balcon serait peut-être à bas.

Dans l'intérieur, les planchers et les plafonds des chambres sont restés les mêmes; c'est l'art grossier mais solide des charpentiers du xv<sup>e</sup> siècle. Deux cheminées, de forme grandiose et élégante, sous le manteau desquelles on se chauffe debout, sont restées intactes, sauf des recrépissages au vernis qui ont émoussé les profils des pieux bas-reliefs qui les décorent, et dont l'un, si je m'en souviens bien, représente Adam et Ève chassés du paradis. L'une de ces cheminées, plus endommagée que l'autre, est l'inutile ornement d'une chambre où l'on fait sécher du linge et où l'on garde des oignons; l'autre chauffe encore, en hiver, une chambre vaste, commode, avec un lit pour les hôtes. C'est cette chambre que les maîtres de la maison avaient obligeamment préparée pour moi, pensant que j'y passerais une nuit, et m'y invitant avec

beaucoup de grâce. Si mon temps me l'eût permis, peut-être, sur ce bon lit, haut et moelleux, enfoncé dans la plume qui porte aux bizarres rêveries, j'aurais songé que je voyais au coin de cette cheminée béante, les pieds étendus devant un feu doux et languissant, un homme qui habita cette demeure, l'ambitieux abbé Jouffroy, rêvant tout éveillé au chapeau de cardinal; — ou peut-être me serais-je imaginé voir mon noble paralytique, levé dès le matin, avec le soleil qu'il aurait revu, une canne de voyageur à la main, au lieu d'un bâton d'aveugle, me venant éveiller dans ma chambre historique, pour aller passer avec lui les heures brûlantes du midi sous la fraîche feuillée du Val-Dajoux, nous entretenant du passé et du présent, dans des causeries molles et oisives, lui me parlant, des morts, moi lui parlant des vivants!

C'est à ce cardinal Jouffroy que cette jolie maison doit son intérêt historique. Il était de Luxeuil, où ses parents tenaient un beau rang. Élevé pour l'Église, orateur goûté dans les conciles du xv$^{e}$ siècle, ambassadeur du duc de Bourgogne, Philippe le Bon, il fut distingué de Louis XI, qui embauchait tous les serviteurs de son rival, et qui fit obtenir à Jouffroy le chapeau de cardinal, le nomma son aumônier, le combla de bénéfices et d'abbayes, lui donna des troupes à commander et des mariages à négocier, et lui fit une fortune qui resta toujours au-dessous de l'ambition de Jouffroy. Son titre

historique est d'avoir aidé à l'abolition de la *pragmatique-sanction*, qui gênait le pape, et que Louis XI échangea un peu trop vite contre des promesses que le pape ne tint pas. Cette abolition, entre autres choses, rendait au saint-siége la nomination des évêques français, que la *pragmatique-sanction* avait attribuée au libre suffrage des chapitres. Plus tard, Jouffroy, trompé par la cour de Rome, dans une ambassade qui avait pour but de régler des affaires temporelles, travailla au rétablissement de cette même ordonnance qu'il avait contribué à abolir, et il ne tint pas à lui que la nomination des évêques ne revînt aux chapitres. Son zèle pour la papauté n'était pas, comme on voit, purement religieux. Ce fut un de ces prêtres qui faisaient leur fortune par leur habit, et se poussaient aux honneurs spirituels pour le profit temporel : exemple trop commun alors d'une vie agitée, d'une ambition mondaine et d'une ardeur insatiable pour les biens de ce monde, sous la triple robe de prieur d'abbaye, d'évêque et de cardinal.

En face de la maison du cardinal Jouffroy, il y en a une autre, d'une architecture moins ornée, qui servait sans doute de dépendance à la première. Elle est flanquée à gauche d'une tour assez élevée; à droite une petite tourelle sort à moitié du mur, sur lequel elle dessine un élégant cul-de-lampe, d'où pendent des figures bizarres, aux profils fins et purs, comme si la tourelle sortait des mains du

sculpteur. Sauf la couleur noirâtre que le temps y a répandue, vous diriez un travail d'hier. Quant à la tour, elle n'a pas d'ornements à sa paroi extérieure et circulaire, mais le dedans en est curieux. C'est un escalier large et doux, dont les marches s'étalent mollement, comme s'il avait été construit pour le pas débile et la respiration courte d'un vieillard. Il mène à différentes chambres carrées et spacieuses, habitées par de pauvres gens. Sous leurs vastes cheminées d'autrefois, qui attendent vainement des *ormes tout entiers*, s'accroupit, ramassée autour d'un petit feu de fagots, quelque pauvre famille qui a succédé aux « gens de M. le cardinal ». Cette tour se termine par une toiture en charpente, d'un beau travail, percée de lucarnes, d'où l'on a vue sur un riche paysage, et d'où le guet du prélat pouvait regarder loin dans la plaine. L'escalier est éclairé en dedans par plusieurs petites fenêtres pratiquées dans le mur circulaire, et au-dessus desquelles on lit, sculpté en caractères gothiques, alternativement, *Ave* et *Maria*. Le marbre ne retient pas si bien que la pierre de Luxeuil les délicatesses du ciseau.

## IV

### LES BAINS DE LUXEUIL.

De la tour, le docteur me conduisit à l'établissement des bains. Les bains sont le plus beau titre de Luxeuil et assurément son monument le plus populaire, car il y attire des étrangers et de l'argent. Cet édifice est du XVIII^e siècle. On a gardé, dans sa construction, quelques traditions de l'architecture romaine. La façade est un portique à plein cintre, avec un étage au-dessus. Tout l'édifice n'est pas de trop mauvais goût, vu le temps. On a voulu respecter ce sol chargé d'antiquités, et qui porta d'abord des bains romains. Ces bains, d'après une inscription trouvée dans le dernier siècle, existaient dès le temps de César, qui donna ordre à son lieutenant Labiénus de les faire réparer. Tout auprès est un jardin avec des arbres mutilés en berceaux, à la manière du XVIII^e siècle, et deux belles allées, où des platanes robustes étendent librement leurs branches et déploient leurs larges feuilles sur la tête des promeneurs qui viennent y attendre, à l'ombre, l'heure du bain.

L'intérieur de ces bains m'a vivement intéressé, par l'abondance des eaux surtout : il y en aurait de quoi faire courir une rivière. Je comprends très

bien l'étymologie du mot Luxeuil, *lixivium*, lessive ; car les bains suffiraient à lessiver toutes les hardes de la petite ville, ou au moins toutes les santés inquiètes de la Franche-Comté. Le docteur Molin ne doute pas de l'efficacité de ces eaux. Qui donc y croirait, si ce n'est d'abord l'inspecteur ? Les eaux de Luxeuil, dont la température est graduée depuis la tiède jusqu'à la brûlante, tombent dans des bassins circulaires, séparés par des compartiments : chaque compartiment reçoit un degré de chaleur différent. J'admirais cette libéralité de la nature qui, dans un espace de quelques pieds carrés, fait jaillir des eaux de toutes les températures, et, à côté d'une source simplement tépide, en amène une autre où l'on ferait cuire des œufs. On peut prendre, sous le même toit, un bain froid et une douche de vapeur. Les bassins servent de baignoires communes. On s'y met à l'eau, hommes et femmes, comme à une piscine probatique, jeunes et vieux, vierges et grand'mères :

. . . . . . . . pueri, innuptæque puellæ,

dans des peignoirs qui ne laissent voir que le visage. Tout autour des bassins règnent circulairement des cellules particulières où les baigneurs se déshabillent. C'est de là qu'à une heure dite sortent, comme de blancs fantômes, soixante malades de tous les degrés et de tous les âges, malades de leur

fait ou du fait de leurs pères; vieux qui veulent rajeunir, jeunes qui veulent faire vie longue; étourdis qui espèrent piper, à la faveur de la liberté du bain commun, quelque Agnès malade de désirs rentrés, et pêcher quelque poisson dans cette eau trouble. Tous descendent pêle-mêle dans ces bassins; les uns restent assis sur les degrés; les autres s'étendent en long sur les dalles; ceux-ci s'agenouillent, ceux-là s'accroupissent; les plus pétulants barbottent. On rit, on cause, on chuchote, on éclate; on projette des bals, des soirées, des parties de campagne; on dit du bien du docteur Molin. Du plus malade de tous, du nôtre, on ne dit rien; car qui est-ce qui le connaît dans la basse Franche-Comté?

La vapeur qui s'exhale de ces eaux et de ces corps monte, se répand dans la salle, dégoutte des murs qui ruissellent; les propos redoublent; tous ces peignoirs anguleux s'animent; les malades oublient leurs maladies douteuses; les grand'mères se croient dans la fontaine de Jouvence; les Agnès s'enhardissent... La gaieté du bain commun, c'est le plus clair de l'effet des eaux.

— Et la morale, docteur?

— La morale n'en souffre pas. Il ne se fait rien par les bains qui ne se fût fait sans les bains. Le peignoir et l'eau tuent l'illusion et l'amour. J'ai vu des jeunes gens attirés par cette promiscuité, qui pensaient trouver la femme libre dans quelqu'un

de ces compartiments ; ils s'en sont allés comme ils étaient venus.

Au-dessus des cellules sont quelques bustes de grands personnages romains, les uns antiques, les autres imités de l'antique. Les premiers ont été trouvés à l'endroit même où s'élèvent les bains, dans les décombres de ceux de Labiénus. Ils président aux innocents bavardages des chétifs descendants des Gaulois, eux qui ont vu peut-être, à cette même place, se consommer les sales débauches de la Vénus des Thermes, et grouiller dans l'eau les centurions et les courtisanes, qui venaient se hâter de vivre là où les clients du docteur Molin viennent faire durer leurs petites santés.

## V

### L'ABBAYE DE LUXEUIL — SAINT-COLOMBAN.

Luxeuil fut une de ces cent villes sur lesquelles passa le cheval d'Attila, ce cheval qui, au dire du barbare, ne foulait aucune terre sans que l'herbe cessât d'y croître. Les ruines de la ville romaine servirent de sol à la ville française. C'est ainsi que faisait Attila : il mettait dessous ce qui était dessus ; il retournait une terre chargée de villes comme le laboureur retourne un champ couvert de chaume ; il défrichait le vieux monde pour le chris-

tianisme, qui venait après lui, avec des maçons pour architectes et les peuples pour ouvriers, bâtir des abbayes à l'abri desquelles se groupaient quelques cabanes de serfs, puis un château, puis une commune, qui devait dévorer le châtelain et l'abbé.

Environ cent trente ans après Attila, saint Colomban, ce moine irlandais qui allait semant l'Europe de fondations pieuses, et l'édifiant par ses lumières et ses vertus, vint à Luxeuil. Il y fonda une abbaye où trois cents religieux, se relevant à tour de rôle dans l'église, comme une pieuse troupe à un poste d'honneur, chantaient éternellement les louanges de Dieu. Au VII[e] siècle, on venait de tous les pays à l'abbaye de Saint-Colomban pour ses écoles, qui étaient célèbres. Les abbés avaient le droit de faire grâce et de battre monnaie. Détruite deux fois par la guerre, l'abbaye de Luxeuil se releva deux fois; mais, comme il arrive, s'affaiblissant et perdant de son importance à chaque fois. L'abbaye de Luxeuil était encore souveraine au temps de Charles-Quint; l'abbé régnant abdiqua sa souveraineté en faveur de ce prince.

Aujourd'hui, cette abbaye est délabrée. Les dalles des corridors se disjoignent, les murs se lézardent, l'édifice menace ruine. S'il tombe, ce sera pour ne plus se relever, car la piété du conseil municipal et les centimes additionnels ne suffiraient pas à une telle œuvre. On ne gagne plus le paradis à apporter

sa pierre à la fondation des monastères. A la place des trois cents religieux de saint Colomban, l'abbaye de Luxeuil est habitée par quelques séminaristes, maigres recrues du clergé de la Franche-Comté, trop peu nombreux pour empêcher l'herbe de croître dans les cours, et pour remplir de leurs chants la vaste nef de l'église.

J'ai remarqué, à l'entrée du jardin, un beau débris de bas-relief antique. Les séminaristes, j'ai regret de le dire, l'ont rayé avec la pointe de leurs couteaux, non pas pour imiter le pape Adrien VI, qui voulait faire du plâtre avec l'Apollon du Belvédère, mais par le goût de destruction propre à tous les écoliers.

L'église est assez belle ; elle a un magnifique buffet d'orgue qui descend le long du mur jusqu'à hauteur d'homme, et pose sur une sorte d'Atlas d'assez mauvais goût. Les sculptures en bois en sont estimables.

Tout près de l'église est une maison particulière, du même temps, je pense, que la maison du cardinal Jouffroy, avec des fenêtres doubles. Au-dessus des fenêtres et de la porte, dans l'intervalle du rez-de-chaussée au premier étage, règnent des enroulements et des guirlandes de pierre, d'une légèreté et d'une grâce admirables : tout cela conservé on ne sait comment. Vous diriez que cette jolie maison a été gardée sous une cloche de verre, dont on aurait enlevé l'air avec la machine pneumatique. Ni le froid ni le chaud ne mordent sur cette pierre

de Luxeuil, et la teinte noirâtre que le temps y répand est d'un ton si doux à l'œil, que je ne sais si je ne l'aime pas autant que la couleur feuille-morte dont le soleil dore la vieillesse des monuments du Midi. Cette maison, près de l'église, m'a d'autant plus intéressé qu'elle ne figure dans aucun recueil, ni album, ni keepsake anglais ou français; elle est cachée dans un coin de la ville, à l'ombre de la vieille abbaye, oubliée et comme inaperçue du temps et des hommes.

En rentrant dans la grande rue de Luxeuil, un peu avant d'arriver à la maison du cardinal de Jouffroy, à gauche, une maison très remarquée et très dessinée, encore de la même époque et d'une conservation non moins étonnante, a été badigeonnée dans ces derniers temps par le propriétaire ou principal locataire qui y tient un café. De là, indignation d'usage, exclamations contre le vandalisme, toutes les violences d'un désespoir d'antiquaire en présence d'une telle profanation. Ni le peu d'artistes ni le peu de commis marchands qu'amène à Luxeuil l'amour de l'art ou le commerce des vins n'y font faute. Quel dommage d'avoir alourdi, par des couches de chaux jaunâtre et blafarde, les piliers qui soutiennent ce portique à plein cintre, d'avoir émoussé ces reliefs délicats en emplissant les creux de badigeon, d'avoir hébété ces profils et détruit ce jeu de la lumière et des ombres, si délicat sur des pierres déjà noires! Oui, quel dommage! Et je l'ai

dit comme un autre, et je me suis mis au ton de ces Jérémies de l'art du moyen âge; mais qu'y faire? Quand cette maison était noire, ce portique humide, ces piliers sombres et absorbant le jour du café, sur les vitres duquel ils reflètent maintenant leur brillante teinte jaune, le café chômait; les sous-officiers et les officiers en retraite allaient ailleurs. Le limonadier, qui vit de pratiques plus que de curieux, et qui préfère les consommateurs aux antiquaires, a fait habiller de jaune la vieille maison, qui reluit maintenant au loin et lui tient lieu de transparent et d'enseigne. A la place de ce cafetier, j'en eusse fait autant; lui, à ma place, m'eût traité de barbare, et nous aurions eu tous les deux raison.

## VI

### ADIEUX A L'ILLUSTRE AVEUGLE. — UNE LETTRE SUR L'HISTOIRE DE FRANCE.

Je revins voir mon pauvre malade. Il reposait sur son lit. J'attendis dans la chambre voisine; je n'aurais pas voulu qu'on lui ôtât pour moi une seconde de ce repos qui suspend ses douleurs, qui rafraîchit son imagination, qui est tout son soleil. Je m'entretins tout bas de lui avec sa femme, qui ne peut parler que de lui, qui n'aime à parler que

de lui; femme admirable, qui est venue offrir à l'écrivain aveugle sa main, son cœur, son esprit, ses nuits et ses jours, pour le veiller, le soutenir, le faire marcher par ses pieds, voir par ses yeux, écrire par ses mains; qui s'est absorbée et confondue en lui. C'est l'éternel honneur des femmes, qu'un aveugle puisse trouver une épouse fidèle qui s'attache à son bras comme Antigone au bras d'Œdipe, et lui pose le pied sur cette terre, où tout est ronces et cailloux, même pour le voyant et le valide. Je voulais en louer celle dont je parle; mais elle m'en témoigna du déplaisir, disant que, si l'on connaissait bien son mari, on la trouverait au-dessous de son devoir. Je sentis que j'avais fait une faute. J'aurais dû penser qu'il y a toujours dans une admiration de ce genre un peu de surprise, et que la surprise suppose qu'on s'attendait à moins. C'est par là que certains éloges peuvent être très désobligeants.

La nuit est bien longue pour notre malade. Il dort peu, et d'un sommeil troublé par les souffrances, agité par toutes les passions des héros de ses histoires, auxquels il donne la vie, aux dépens de la sienne. Il n'a pas l'heureuse condition de l'historien philosophe qui disserte sur les faits du passé sans en être affecté, et qui traverse les époques les plus remuantes sans en éprouver le contre-coup. Lui, il vit dans le passé comme nous vivons dans le présent. A mesure qu'il bâtit son

drame, il en ressent toutes les péripéties; à mesure qu'il évoque ses héros, il se mêle parmi eux comme un frère parmi des frères; il fait le drame et il y joue un rôle. Le jour, il se fait lire les vieux livres, et la nuit, après quelques heures de premier sommeil, il s'agite tout à coup sur son lit, il murmure, il gémit. Ce sont des scènes qui s'arrangent dans son imagination surexcitée par la fièvre; c'est une bataille où les nationaux périssent sous le glaive du conquérant; c'est une commune qui tend des chaînes dans ses rues ou se prépare à assiéger son évêque; c'est un meurtre qui se consomme dans une église, au pied de l'autel; c'est un mariage funèbre, c'est une fuite, c'est un amour plein de malheur, et qui doit finir par le meurtre; que sais-je? c'est quelque inspiration qui veut se répandre. Il faut qu'une oreille soit près de lui pour entendre ce qu'il va dire; il faut qu'une main soit toujours là pour recueillir ce qu'il dicte. Cette oreille, cette main, il ne les obtiendrait de personne à prix d'or; le dévouement libre les lui donne : c'est sa femme qui tient sa plume.

Je ne sais si je manque à la discrétion en trahissant le secret de vertus si touchantes; mais en ce siècle de désordre intellectuel, où la moralité des romanciers veut donner pour toute fin à la femme l'amour physique, et ne sait où classer celle qui n'est que l'ange gardien d'un mari aveugle et malade, n'est-il pas du devoir de quiconque a pu ren-

contrer un grand exemple de le publier à haute voix, comme une protestation de la bonne nature humaine, contre ceux qui la travestissent, faute de la savoir observer ? Elle, donc, ne s'endort jamais sans avoir sur sa table un crayon et du papier, avec une veilleuse pour lumière. Au moindre bruit, elle s'éveille, elle écoute, elle attend.

Il n'y a guère de nuit où notre historien ne l'appelle. Tantôt c'est pour lui dicter à la hâte quelque ébauche brûlante dont il fera le lendemain un splendide tableau, sous la charmille du petit jardin, quand le doux souffle d'une belle matinée aura reposé son visage et rafraîchi son esprit. Tantôt c'est pour refaire quelque scène péniblement imaginée la veille, à cause d'un léger surcroît de souffrances, et qui se sentait de la fatigue du corps ; c'est peut-être pour y répandre plus de soleil et de lumière, ou bien c'est pour rendre aux actions leur vrai motif qui avait fui son intelligence, affaiblie par le mal. Tantôt c'est pour moins que cela : c'est pour quelque phrase d'abord mal venue, où l'expression était incertaine, et qui, parmi les mille ressouvenirs vagues des rêves, lui sera apparue vive et colorée ; c'est pour un mot qu'aurait désavoué le génie sévère de la langue ; car, comme tous les grands écrivains, il est esclave de la langue, et il a le courage de douter de sa pensée, pour peu que la langue lui résiste et s'y refuse. Quand il est soulagé, il se rendort, et elle après lui ; et cette page crayonnée d'une main

engourdie, à la lueur d'une veilleuse, dictée par un malade, de son lit de souffrance, vous en admirerez demain la fraîcheur, la grâce, la facilité, comme s'il était vrai qu'il n'y a pas de plus doux sourire que celui d'une bouche souffrante, ni d'imagination plus fleurie que celle qui brille à travers les douleurs du corps!

Je le revis bientôt. Il me parla d'une préface à laquelle il travaillait depuis quelques jours. Je lui demandai à voir ce qu'il en avait déjà fait : celle qui l'avait écrite sous sa dictée voulut bien se charger de la lire. Elle y mit un ton que je ne saurais rendre; il y avait dans sa voix tremblante je ne sais quel mélange délicat d'orgueil tendre pour les belles choses qu'elle lisait, et de crainte de ne les pas faire valoir assez par le débit. Il la suivait avidement, lisant intérieurement ce qu'elle lisait, à ce que je vis aux mouvements de ses lèvres qui répondaient à ceux de la lectrice. Je jouissais par l'esprit de la chose, de la lecture par le cœur.

On se mit à table dans une belle salle, au premier, ayant deux fenêtres sur le petit jardin et deux sur la rue, s'ouvrant sur le joli balcon de pierre évidé, d'où Son Éminence le cardinal Jouffroy bénissait les vilains de Luxeuil. On voulut bien me faire remarquer que je mangeais peu : outre des habitudes qui me suivent même en voyage, comment penser à manger, quand j'avais tant à voir et tant à écouter? Tantôt le domestique, tantôt, et plus souvent, sa

femme, lui mettent la cuiller ou la fourchette dans la main, et, avec ce double secours, il mange. Il mange comme un homme à qui le docteur Molin promet longue vie, Dieu l'entende ! et avec appétit, mais en apparence sans plaisir. Il mange pour vivre. Je ne le quittais pas des yeux. Il n'est pas aveugle comme j'en ai vu d'autres, cherchant, s'ingéniant, expérimentant pour suppléer à la vue qui leur manque, et, à force d'habitude, finissant par voir par les mains. Lui n'a fait aucun progrès en ce genre, depuis sept ans qu'il est aveugle. Sa main est toujours incertaine, ses mouvements toujours sans but. S'il ne trouve pas à l'instant ce qu'il veut prendre, il s'arrête; il n'emploie pas une seule réflexion, pas même une réflexion d'instinct, au service de ses besoins physiques. Cette différence entre cet aveugle et les aveugles dont je parle ne s'explique que trop bien. Ceux-là ne sont point distraits de la satisfaction de leurs besoins par une vie tout intellectuelle; ils n'ont ni la pensée qui fait oublier les soins du corps, ni sans doute une femme dont tous les sens leur appartiennent, qui vive, qui marche, qui respire pour eux.

Sa conversation était spirituelle, simple, bienveillante; il ne cherchait pas à la hausser au niveau de sa réputation d'écrivain, ni à soutenir par des traits cherchés le prestige de ses écrits, comme font quelques auteurs distingués, jaloux de l'être toujours et partout, même à table. Il causait pour

se soulager, pour se détendre, pour faire changer de cours à ses pensées, et reposer son esprit par la variété et l'abandon. Je le trouvai très préoccupé de la littérature bruyante, de cette littérature qui s'agite dans les régions inférieures, mais qui n'arrive pas jusqu'aux esprits choisis ; il en savait, dans sa solitude, plus que moi qui vis au milieu du feu ; il me citait des vers et de la prose que j'avais vus, mais point lus. Il a une mémoire admirable, qui retient Trissotin aussi bien que Racine. N'était-ce pas piquant d'entendre, dans un coin de la basse Franche-Comté, un solitaire, un aveugle, égayant le dessert par quelques citations de la langue *reconstituée* du XIX[e] siècle ?

Il fallait pourtant retourner à Vesoul. Nous nous quittâmes avec effusion, lui plein de bonté et d'offres d'amitié, moi prenant soin, dans la familiarité qui m'était permise, de garder les distances d'un homme de ma génération à un homme de la sienne, d'un inconnu à un écrivain illustre. Je remontai dans ma carriole, emportant avec moi une de ces *lettres* tant admirées[1] ; je ne l'avais point lue, j'allais la lire tout en cheminant, pour abréger l'ennui de repasser par la même route. Je fis deux lieues ainsi sans m'en apercevoir, transporté dans ce monde de nos origines nationales, où il a mis la lumière de la création, et dont il a peint avec tant de naïveté et de

1. *Lettres sur l'histoire de France.*

grâce les mœurs primitives, les courages simples, les passions brutales, les vices naturels ou appris. Se peut-il, me disais-je, qu'un homme sache lire si sûrement, avec les yeux d'autrui, au fond d'annales confuses et incertaines, dans des livres écrits sans art et sans goût, en une langue dégénérée et corrompue; qu'il puisse écrire avec les mains d'autrui des pages si animées; que des récits si bien liés aient été faits lambeaux par lambeaux, dans l'intervalle des souffrances, avec les intermissions exigées par le médecin; qu'un souffle si égal échauffe des pages écrites par morceaux; qu'un ton si ferme, une philosophie si sûre, un sens critique si droit, se rencontrent en un être si chancelant? Se peut-il que ce joyau de l'art du XIX^e^ siècle soit l'œuvre de l'homme que je viens de quitter, si frêle et si chétif, dévoré par le zèle de l'art, noble ouvrier, qui pour un travail où il faudrait des mains, des yeux, des pieds et la pensée, n'a que la pensée pour suffire à tout? M. Villemain, notre maître en critique, a dit des romans historiques qu'ils pouvaient être plus vrais que l'histoire; c'était avant que le malade de Luxeuil eût créé une histoire vraie comme un roman, sans cesser d'être de l'histoire.

Comme je finissais ma lecture, le soleil se couchait derrière les collines qui dominent la petite ville de Vesoul; ses derniers rayons doraient les légères vapeurs qui tombaient sur la vallée refroidie et devaient donner le lendemain à d'autres voya-

geurs l'illusion d'un grand fleuve de vapeurs se dissipant au lever du soleil.

A la vue de ce soleil qui se couchait pour se lever le lendemain, je me dis en moi-même tristement :

Être au premier rang des écrivains de son époque, avoir la gloire si populaire de l'historien, écrire avec originalité dans la vieille langue, innover en restant fidèle à la tradition, laisser des pages dignes des âges d'or, savoir parler au cœur et à l'esprit, être admiré et aimé tout ensemble,

Tout cela vaut-il ne plus voir le soleil ?

Vaut-il mieux languir dans les ténèbres, avec la gloire, que vivre inconnu et stérile, à la douce lumière du soleil ?

Oui ! si l'homme ne vit pas seulement pour lui seul, si la pensée de l'individu appartient à tous ;

Oui ! si, comme nous le disent les hommes qui ont eu l'empire des intelligences, la gloire a une sévère douceur qui adoucit le sacrifice, et quelque miel qui fait trouver le calice moins amer.

Ce n'est pas moi qui dirai non !

Octobre 1834.

FIN DU TOME PREMIER

# TABLE

## FRANCE

### ARLES



### MARSEILLE



### NIMES

LES PYRÉNÉES



FRANCHE-COMTÉ



FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER

PARIS. — IMPRIMERIE EMILE MARTINET, RUE MIGNON, 2.

aris. — Imprimerie Dumoul